This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

L l'aîné.

KY

£21

CHOIX
DE PIECES DE THÉATRE
DE
LA NOUE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MAHOMET SECOND, Tragédie.

LA COQUETTE CORRIGÉE, Comédie.

LE RETOUR DE MARS, Comédie.

L'OBSTINÉ, Comédie.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 JUN 1997
OF OXFORD
LIBRARY

JEAN BAPTISTE SAUVÉ

DE LA NOUE.

Né à Meaux, en 1701, mort à Paris en 1761.

C. Monnet Delineavit — *Duponchel Sculp.*

CHOIX
DE PIECES DE THÉATRE
DE
LA NOUE.

A LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

Chez CAZIN, Éditeur, rue des Maçons, n°. 31.

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE LA NOUE.

LES premiers Poëtes Dramatiques furent tous Acteurs, au moins pour ce qui regardoit leurs propres Ouvrages. Cette coutume ne s'est pas toujours soutenue ni chez les Grecs, ni chez les Romains, ni sur-tout en France; mais le grand nombre de Comédiens Auteurs que la France a produits, nous retrace nécessairement cet ancien usage. L'inimitable Moliere en est un exemple bien illustre. D'autres, après lui, ont marché avec honneur dans cette double carriere. Parmi ces derniers, JEAN SAUVÉ, plus connu sous le nom de LA NOUE, tiendra toujours un rang distingué.

Il étoit né à Meaux, le 20 Octobre 1701; et il y fit une partie de ses études sous la protection du Cardinal de Bissy, dans le Collége des Chanoines Réguliers de Sainte-Génevieve. Il vint les achever à Paris au Collége d'Harcourt. La nature l'avoit mis à même de choisir entre diverses professions qui exigent les talens de l'esprit; mais, entraîné par son goût pour le Théatre, il choisit d'abord celle de Comédien. Il débuta à Lyon par les premiers rôles, n'étant encore âgé que de vingt ans. Il y fut parfaitement bien accueilli, et n'a jamais cessé de l'être sur les différens Théatres où il a paru.

De Lyon il se rendit à Strasbourg. Là, même succès dans ses rôles, et il y débuta dans un autre genre. Il donna, pour son coup d'essai, *Les deux Bals*, amusement comique, où l'on trouve de l'esprit et de la gaieté. C'étoit en 1734. Plusieurs personnes distinguées solliciterent dès-lors LA NOUE à venir à Paris. Il s'y fit connoître, en effet, très-avantageusement l'année suivante, par *Le Retour de Mars*, Comédie en un acte et en vers. Elle fut représentée au Théatre Italien avec le plus grand succès; elle en étoit digne. Tout

dans ce petit Drame, est fin, vif, léger et pensé. L'esprit, l'art et le jugement s'y trouvent réunis. Il doit figurer parmi nos meilleures Pieces épisodiques.

Les Comédiens Italiens desiroient que son Auteur entrât parmi eux. Le Duc de la Trémoille l'en pressoit. LA NOUE avoit d'autres vues. Il levoit dès-lors une Troupe de Comédiens pour le Théatre de Rouen, de concert avec Mademoiselle Gauthier, qui en avoit le privilége. Ils resterent cinq ans dans cette ville, et toujours à titre d'associés. Dans cet intervalle, notre Auteur fit représenter à Paris sa Tragédie de *Mahomet second*, qu'il avoit composée à Strasbourg. Elle eut un succès distingué : on la compte même parmi le nombre des Pieces restées au Théatre. Ce n'est pas qu'on n'y remarque certains défauts : tel est, en particulier, le dénouement ; mais dont le vice doit être imputé au sujet. Le style de cette Tragédie est inégal ; mais on y trouve des morceaux de la plus grande beauté, une foule de vers pleins d'énergie, des scenes parfaitement bien filées, et dans le style un vernis oriental très-convenable au sujet.

L'Aga des Jannissaires est un de ces caracteres dont l'effet est toujours sûr au Théatre. Celui de Mahomet est présenté et développé de maniere qu'il rend vraisemblable un dénouement, qui dans l'Histoire paroît choquer la vraisemblance. Le *Mahomet* de M. de Voltaire parut quelque tems après sur le même Théatre. Voici les vers que son célebre Auteur adressa à celui du *Mahomet second.*

Mon cher LA NOUE, illustre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet,
Qui sans vous n'est pas sûr de plaire.
Le vôtre fut un Conquérant.
Le mien a l'honneur d'être Apôtre,
Prêtre, filou, dévot, brigand;
Faites-en l'Aumônier du vôtre.

En couronnant LA NOUE comme Auteur, le Public de Paris eût voulu jouir de ses autres talens; mais lui-même tournoit alors ses pas vers Lille. Peu de tems après, sollicité au nom du Roi de Prusse, il s'arrangea pour passer à Berlin. On lui promettoit des avantages propres à le déterminer.

Ce fut néanmoins ce projet qui causa sa ruine. La guerre qui survint en empêcha l'exécution ; et il fallut que notre Auteur payât et congédiât à ses dépens la Troupe qui devoit le suivre. Alors il prit le parti de revenir dans cette Capitale.

Il débuta à Fontainebleau le 14 Mai 1742, par *Le Comte d'Essex*. L'intelligence et le naturel de son jeu y furent généralement goûtés. La Reine eut la bonté de lui dire elle-même, qu'elle *le trouvoit bon, et qu'elle le recevoit.* Il fut en effet reçu le lendemain, et avec distinction. Le Public de Paris ne se croit pas toujours obligé à souscrire, en matieres de goût, aux décisions de la Cour ; mais, dans cette occasion, la Cour et le Public furent d'accord.

Bientôt même la Cour fournit à LA NOUE l'occasion de lui plaire dans un autre genre. Il composa pour les Fêtes du Mariage du Dauphin, la Comédie-Ballet de *Zélisca.* C'étoit entrer en concurrence avec M. de Voltaire, qui, dans le même tems et pour le même sujet, composa *La Princesse de Navarre.* Il est rare que ces Ouvrages de circonstances et de commande aient le mérite de ceux que le

génie entreprend à loisir et à son choix. Cependant la petite Comédie de *Zélisca* est ingénieuse pour le fonds, et agréable pour les détails. Surtout elle fournit beaucoup au Spectacle; et c'étoit-là le point nécessaire. On y voit deux rivaux mettre en jeu, l'un tous les prestiges de l'art, l'autre toutes les ressources de la nature. On sent l'effet qu'un pareil contraste devoit produire sur un Théatre où la magnificence étoit prodiguée. Cette Piece et ses Divertissemens firent un plaisir universel. Sa Majesté, elle-même, ne voulut point que l'Auteur pût ignorer celui qu'elle y avoit pris; elle daigna l'en instruire, de sa propre bouche.

Il y avoit alors à la Cour les Spectacles des Petits Appartemens. LA NOUE en fut nommé le Répétiteur, avec mille livres de pension. Il fut particuliérement redevable de cette faveur au feu Maréchal de Luxembourg, ce digne appui des talens, et dont la bienveillance étoit un éloge. Un Protecteur encore plus illustre (le Duc d'Orléans) l'honora aussi des marques de sa confiance et de son estime. Ce Prince lui donna la direction de son Théatre de Saint-Cloud.

En 1756, LA NOUE couronna sa réputation Dramatique par une Comédie en cinq actes et en vers. C'est *La Coquette corrigée*, Piece pleine de mœurs, de traits saillans et de vrai comique. Le style en est soutenu, les détails heureux, la critique analogue aux usages et aux travers actuels. On doit tenir compte au Poëte d'avoir su rendre sa Jülie intéressante, dès la premiere scene, quoiqu'il la fît agir durant les trois premiers actes en coquette déterminée. Il fait retomber, avec art, sur son Marquis ce qu'il peut y avoir de trop révoltant dans ce premier rôle. Ce Marquis lui-même est un personnage très-théatral : en un mot, cette Comédie, qui n'est pas sans quelques défauts, renferme des beautés dignes d'en perpétuer le succès.

Ce fut la derniere production de l'Auteur, du moins la derniere qu'il ait mise au Théatre. Il songea même à y renoncer comme Acteur. Sa santé, fort affoiblie, en fut la principale cause. Elle n'avoit jamais été robuste, et ne pouvoit que s'altérer encore plus par le double travail de la scene et du cabinet. Ce fut à ce dernier que LA NOUE se restraignit. Il se proposoit d'ache-

ver à loisir les différens Ouvrages dont il avoit déja préparé les canevas ; mais la mort ne lui en laissa point le tems. Elle l'enleva aux Lettres et à la Société, le 15 Novembre 1761, âgé de soixante ans.

Outre les Pieces dont on vient de parler, on trouvera dans ce Recueil une Comédie du même Auteur, intitulée *L'Obstiné*. Elle n'a paru sur aucun Théatre ; cependant elle offre plusieurs scenes qui semblent faites pour y réussir.

On a aussi trouvé dans les papiers de l'Auteur le canevas de quelques Tragédies. Le sujet de l'une est *La Mort de Cléomène*. On sait que ce Roi de Sparte, après avoir été défait par Antigone, Roi de Macédoine, se réfugia en Égypte. Il y trouva d'abord un asyle, et, quelque tems après, la mort. C'est là-dessus que notre Auteur a formé le plan de sa Tragédie. Voici comme on y parle à une jeune Princesse Spartiate, et de la Cour et de la personne de Ptolomée.

» Je vous vois à regret dans une Cour perfide,
» Où regnent les forfaits, sous un Roi parricide ;

» Où la corruption leve un front enhardi,
» Et répand les faveurs sur le crime applaudi;
» Où, dans les flots impurs de leurs fausses délices,
» Nagent de vils mortels orgueilleux de leurs vices.
» Abhorrez ces excès : conservez, Argiris,
» Pour l'Égypte et ses mœurs le plus constant mépris;
» Mais ménagez le Roi, cachez-lui votre haine.
» Il n'est pas sans vertus, il chérit Cléomène.
» Cléomène bientôt va vous servir d'appui.
» Vainqueur de la Syrie, il revient aujourd'hui.
» Il revient : tout ici parle de sa victoire.
» Le Roi respectera l'artisan de sa gloire. »

Cette Piece n'est seulement qu'ébauchée; et l'on en doit dire autant d'une autre dont le sujet est *La Mort de Thraséas*, Sénateur Romain. Thraséas fut d'abord l'ami de Néron; mais ami vertueux. Ce fut aussi cette vertu qui causa sa perte : elle le rendit suspect au tyran. Voici sur quoi notre Auteur avoit bâti la Fable de son Poëme. Thraséas a choisi pour gendre Pison, et l'a préféré à Marcellus. Ce dernier accuse Thraséas et sa fille d'avoir conspiré contre Néron. L'accusateur est écouté. Le Sénat s'assemble pour juger et la fille et le pere. Ils sont condamnés l'un et l'autre. Marcellus a la cruauté de faire

nommer Pison pour leur en porter la nouvelle. Mais Flavie a prévenu son arrêt : elle meurt dans les bras de son pere. Pison vient annoncer la mort à Thraséas, qui lui montre sa fille, et expire lui-même, le moment d'après. Voici quelques-uns des vers que l'Auteur met dans la bouche de Thraséas, au commencement du premier acte. Il s'agit de Néron.

» . . . . Cet ingrat, ce cruel,
» Malgré moi, dans mon sein trouve un cœur paternel.
» C'est en vain qu'il dément l'espoir de sa jeunesse;
» Ses premieres vertus ont fixé ma tendresse :
» Chaque jour, gémissant sur ses noirs attentats,
» Mes desirs sont trompés, mais ne s'éteignent pas.
» Les Dieux, sur ce coupable ont-ils fermé l'abîme?
» Il est mille chemins des vertus vers le crime :
» N'en est-il donc aucun du crime à la vertu ?
» . . . .
» Cherchons à pénétrer les sujets de sa haine :
» S'il veut ma mort, ma mort sera prompte et certaine;
» Mais, quels que soient sur moi ses décrets rigoureux,
» Si je lui coûte un crime, il est trop malheureux. »

Enfin, des fragmens d'une Tragédie d'*Antigone* annoncent que l'Auteur vouloit traiter ce

sujet, dans le genre des Grecs, avec des chœurs et l'appareil qu'ils entraînent. La Piece commence, à-peu-près, où finit celle de l'illustre Racine. Les deux freres, Étéocle et Polynice, sont prêts à en venir aux mains, sous les murs de Thèbes. Plusieurs femmes Thébaines entourent un autel, élevé au milieu d'une place publique. C'est par ce chœur de femmes que la Piece commence. Les prieres qu'elles font aux Dieux, servent d'exposition au sujet.

PREMIERE FEMME DU CHŒUR.

» Dieux ! protecteurs de Thebe, étendez votre bras !
» Livrez nos ennemis à la fuite, au trépas.
» Au pied de vos Autels la piété nous guide :
» Dieux, exaucez les vœux d'une troupe timide !
» Rendez-nous nos enfans, nos freres, nos époux !
» . . . .
» La crainte est dans nos cœurs, la guerre est à nos portes.
» On combat, on périt : nos dernieres cohortes
» Ont suivi notre Roi, qu'appelle le danger.
» Dieux ! d'un sang malheureux cessez de vous venger!

SECONDE FEMME DU CHŒUR.

» Œdipe ne vit plus; sa déplorable mere
» Est morte, en détestant son crime involontaire.

» Poursuivez-vous encor sur ses fils malheureux
» L'erreur qui dans ses flancs les fit naître tous deux?

PREMIERE FEMME DU CHŒUR.

» N'en doutons point, le Ciel les proscrit l'un et l'autre.

SECONDE FEMME DU CHŒUR.

» Et leur ruine, hélas ! entraînera la nôtre.

PREMIERE FEMME DU CHŒUR.

» Le sceptre, tour-à-tour, devoit orner leurs mains :
» Étéocle a juré, mais ses sermens sont vains.
» Ne nous punissez point, Dieux ! lui seul est parjure!

SECONDE FEMME DU CHŒUR.

» Polynice, en fureur, vient laver son injure.
» Au sein de sa Patrie il porte le flambeau:
» Thebes, s'il est vainqueur, ne sera qu'un tombeau.
» . . . . »

Théone, confidente d'Antigone, paroît. Elle apprend à ces femmes éplorées que les deux freres en sont aux mains.

» Fatal événement, détestable combat !...
» Soleil, à leur fureur dérobe ton éclat....
» Grands Dieux, ne souffrez point cet exemple barbare:
» Tonnez, et que la foudre à l'instant les sépare ! »

Antigone survient le moment d'après. Une foule

foule de Thébains et de Thébaines l'environne. Elle leur dit :

» Peuples, qui me suivez, témoins de mes malheurs,
» Thébains, vous unissez vos soupirs à mes pleurs.
» Vous gémissez des maux de la triste Antigone ;
» Le sang, la mort, l'horreur, tout l'enfer l'environne.
» O spectacle ! ô forfait ! ô freres criminels !
» Je vous ai vu tomber sous vos coups mutuels !
» Fier Étéocle.... et toi, malheureux Polynice,
» Il a fallu qu'enfin la mort vous réunisse !
» L'un par l'autre entraînés dans l'éternelle nuit,
» Un crime vous fit naître, un crime vous détruit....
» O déplorable Œdipe ! ô Jocaste ! ô nature !
» Ah ! ne te lasse point de venger ton injure ;
» Acheve : trop long-tems ton bras est suspendu ;
» Fruit du même forfait, le même sort m'est dû....
» Thébains, qui m'entourez, devenez ses ministres :
» Séparez vos destins de nos destins sinistres ;
» Versez un sang funeste à tous vos citoyens :
» Vengez vos maux passés, et terminez les miens. »

A ce premier discours succede un récit plus détaillé, plus étendu. C'est toujours Antigone qui parle.

» Dans le Conseil des Dieux leur mort étoit jurée.
» Leur haine, dès long-tems, se l'étoit préparée ;
» Dès long-tems.... Les cruels ! à peine ils se sont vus,

» A peine aux pieds des murs ils se sont reconnus,
» Étéocle, à grands cris, appelle Polynice.
» *Que fais-tu,* lui dit-il? *pourquoi ton injustice*
» *Veut-elle, au prix du sang des braves Argiens,*
» *Acheter le trépas de tes concitoyens?*
» *Seul j'occupe ce trône où l'on te voit prétendre:*
» *Seul contre ta fureur je saurai le défendre.*
» *Traître envers ta Patrie et rébelle à ses loix,*
» *Viens; ton sang répandu va cimenter mes droits....*
» *Cruel! je vole à toi,* lui répond Polynice....
» *Argiens et Thébains, que le combat finisse.*
» *Un tyran me poursuit: je l'aurois respecté;*
» *Mais le Ciel s'est lassé de son impunité....*
» L'étonnement, l'horreur produit un froid silence:
» Mes cris percent les airs; je descends, je m'élance;
» Je vole dans la plaine.... *Arrêtez!... Ah! cruels!*
» *Arrêtez! suspendez vos transports criminels....*
» *Etéocle, sur qui tombe votre colere?...*
» *Polynice, épargnez le sang de votre frere....*
» Je voyois leurs efforts; la peur hâtoit mes pas:
» J'invoquois tous les Dieux, qui ne m'entendoient pas....
» *A leurs coups,* m'écriois-je, *à leur rage homicide,*
» *Favorable Pallas, oppose ton Egide!....*
» Je cours, j'arrive enfin... O spectacle d'horreur!
» Tous deux sanglans, tous deux écumans de fureur;
» De sueur et de sang leur armure est trempée,
» Ils ont jetté loin d'eux leur lance, leur épée;
» D'un perfide poignard ils ont armé leur main:
» Ils s'en ouvrent le flanc, ils s'en percent le sein.

» Embrassés, confondus, roulans sur la poussiere,
» Ils s'enfoncent cent fois leur arme meurtriere.
» Leur sang coule à grands flots; la nuit couvre leurs yeux :
» La mort éteint leur force, et leurs bras furieux
» Se levent à demi pour se frapper encore...
» Je tombe, et dans mes bras la Parque les dévore.
» Étéocle n'est plus. Polynice, aux abois :
» *Un tombeau*, me dit-il, d'une mourante voix;
» *O ma sœur! un tombeau.... Mon droit fut légitime :*
» *Ce cruel m'a contraint.... Pardonnez-moi mon crime....*
» Je promets en pleurant.... Il ne m'entendoit plus.
» Grands Dieux! si près de vous mes vœux sont superflus,
» Si vous voulez le sang de ma famille entiere,
» Hélas! et qu'ai-je fait pour mourir la derniere? »

Voilà certainement un récit plein de chaleur, de force, et fait pour jeter dans l'ame cette horreur, qui semble l'avoir produit. Ce tombeau que demande ici Polynice, en expirant, forme tout le nœud de l'action Il y a chez les Thébains une loi qui ordonne que tout citoyen mort en combattant contre sa Patrie sera laissé sans sépulture. Créon, devenu Roi, par la mort des deux Princes, ses neveux, veut que cette loi s'observe, dans toute sa rigueur. Sa harangue est pleine d'énergie,

CRÉON, *sur un trône, à l'ouverture du second acte.*

» Le Ciel les chasse enfin ces horribles tempêtes,
» Ces nuages de sang qui rouloient sur nos têtes.
» La terre a refermé l'abîme des tombeaux;
» Et Mars et la Discorde ont éteint leurs flambeaux...
» O Thebes, trop long-tems aux horreurs consacrée,
» Par combien de forfaits tu fus deshonorée!
» La race de Layus effraya l'univers
» Des affronts qu'à nos yeux la nature a soufferts.
» Le meurtre, le parjure et la guerre funeste,
» Le parricide affreux, l'abominable inceste,
» Tout ce que les enfers ont de monstres impurs,
» Les enfers l'ont vomi dans ces coupables murs.
» Ils ne quitteront plus leur ténébreux asyle,
» Ces monstres, dont le soufle infecta cette ville,
» Évoqués par vos Rois, avec eux disparus.
» Ouvrons les yeux au jour qu'ils ne souilléront plus.
» Les Dieux sont apaisés; apaisons la Patrie.
» Que deux freres rivaux, armés d'un fer impie
» Le plongent dans leur sein, s'entredonnent la mort;
» C'est le crime d'un sang condamné par le sort.
» Leur naissance, Thébains, fit honte à la nature;
» Leur mort devoit pour elle être encore une injure.
» Mais qu'un de ces rivaux, tyran désespéré,
» Leve sur sa Patrie un bras dénaturé;
» De mille destructeurs qu'il ceigne ses murailles,
» Qu'il ose avec le fer déchirer ses entrailles,
» Qu'il livre sa dépouille aux mains de l'étranger:
» Thébains, c'est un forfait qu'il nous sied de venger.
» De ce crime odieux Polynice est coupable.

» D'un nouvel attentat exemple détestable,
» Qu'il soit du châtiment l'exemple détesté.
» Dans les bras de la mort en vain il s'est jetté :
» Elle a su terminer, mais non punir son crime.
» Des bras de la mort même arrachons la victime;
» Que ses mânes tremblans subissent nos arrêts:
» Fermons-leur, sans pitié, le séjour de la paix.
» En dépit de la mort, défendons à son ombre
» L'espoir de pénétrer dans le royaume sombre...
» Puisque, pour le soumettre à ton sceptre éternel,
» La terre doit couvrir le corps du criminel,
» Tu ne jugeras point cette ombre trop funeste,
» Dieu des morts! cette terre en proscrit ce qui reste.
» Cette terre qu'osa ravager sa fureur,
» Gémiroit de couvrir son ardent destructeur.
» Du poids de sa dépouille indignée et confuse,
» A lui prêter son sein sa pitié se refuse.
» Qu'il souille donc le lieu de son sang arrosé;
» Qu'à la honte, aux affronts son cadavre exposé,
» Jouet des élémens, rebut de la nature,
» Subisse lentement sa longue flétrissure;
» Ou, s'il faut qu'à sa peine enfin il soit ravi,
» Par la foudre en éclats qu'il soit anéanti;
» Que de monstres divers la rage dévorante
» Se dispute, en heurlant, sa dépouille sanglante;
» Qu'ils traînent en cent lieux ses membres profanés;
» Que chez tous nos voisins leurs lambeaux entraînés
» Prouvent à tout ingrat, tout traître, son complice,
» Et l'horreur du forfait et celle du supplice.

» Ce supplice est affreux : j'en frémis, malgré moi ;
» Mais l'équité l'ordonne, et vous m'avez fait Roi. »

Antigone combat ce rigoureux décret, et ne peut rien obtenir. Des prieres elle passe à l'emportement, et s'écrie :

» La fiere Némésis, le fléau des impies,
» Arme déja ses mains du flambeau des Furies.
» Je la vois te frapper, t'accabler de remords,
» Te suivre, t'immoler... Je vois le Dieu des morts,
» Des tombeaux avilis vengeant le privilége,
» De ses droits usurpés punir un sacrilége ;
» Je vois autour de toi voltiger irrité
» Mon frere malheureux des enfers rejetté....
» Ombre sainte ! descends sur sa tête coupable,
» Déchire, anéantis son ame impitoyable ;
» Rends-lui tous les tourmens qu'il t'avoit destinés ;
» Attache à ses côtés tes mânes obstinés.
» Épouvante ses jours par tes clameurs funebres ;
» Souille-le de ton sang, dans l'horreur des ténebres.
» Venge-toi ; suis ses pas : qu'il te craigne en tous lieux,
» Et qu'il trouve par-tout ton spectre furieux. »

Créon persévere dans ce qu'il a ordonné. Il y ajoute même la peine de mort pour quiconque osera inhumer Polynice. Antigone l'enterre, malgré la défense. Créon la condamne à être

murée et enfermée dans le tombeau qu'elle a donné à son frere. Hémon, fils de Créon, qui n'arrive que dans le cours de la Piece, et qui aime Antigone, va faire démurer le tombeau, trouve son amante expirante, et se tue à l'instant même.

Cette Tragédie eût été pour nous d'un genre assez nouveau. Elle se fût beaucoup rapprochée de celui des Grecs; et ce n'est certainement pas un défaut. Les tirades qu'on vient de lire n'étoient pas, sans doute, encore dans l'état où l'Auteur les eût laissées : on présume cependant, après les avoir lues, que la Piece eût été fortement écrite. C'est toute autre chose pour ce qui regarde l'intérêt. La persuasion où étoient les Grecs, et presque tous les Peuples de l'antiquité, qu'un mort privé de sépulture n'étoit jamais admis dans le séjour du repos, cette persuasion eût sans doute rendu à leurs yeux la destinée de Polynice plus terrible, et la situation d'Antigone plus touchante qu'elles ne peuvent nous le paroître. L'intérêt eût doublé sur le Théatre d'Athenes; ce qui ne veut pas dire que la Piece en eût été entiérement dépourvue sur le nôtre. La différence des mœurs et des tems eût seule déterminé le plus ou le moins.

Voilà tout ce qu'on a pu recouvrer des papiers de feu La Noue. On doit d'autant plus le regretter, que, dégagé pour toujours des travaux de l'Acteur, il auroit pu se livrer plus constamment à ceux du Poëte. Ses Ouvrages décelent un génie flexible, un goût sûr, le ton le plus propre au sujet qu'il traite, et de l'aptitude à traiter plus d'un genre. Il paroît également à son aise et dans le cothurne et dans le brodequin. Tel fut en lui l'Auteur ; et ces traits lui peuvent être également appliqués dans son autre profession. C'est dans toutes les deux le même tact et le même goût qui se manifestent. Ceux qui l'ont vu sur la scene, savent que la nature avoit peu fait pour son extérieur. Il n'avoit même qu'un foible organe ; mais l'intelligence et le naturel exquis de son jeu enlevoient nécessairement les suffrages. Enfin, à ces divers talens, La Noue joignit les mœurs et la probité, vertus que les plus grands talens ne supposent pas toujours, mais qu'ils ne remplaceront jamais.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE,

DE LA NOUE;

Représentée au Théatre François, le 23 Février 1739.

Laudem à crimine sumit.
OVID. Met. Lib. VI.

PERSONNAGES.

MAHOMET SECOND, Empereur des Turcs.

IRENE.

THÉODORE, Prince Grec, pere d'Irène.

LE GRAND VISIR.

LE MUFTI.

L'AGA DES JANISSAIRES.

TADIL, confident de Mahomet.

ACHMET, confident du Grand Visir.

NASSY, Grec, confident de Théodore.

ZAMIS, Grecque, confidente d'Irène.

PACHAS.

OFFICIERS DU PALAIS.

GARDES.

GRECS.

La Scene est à Byzance.

MAHOMET SECOND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE VISIR, ACHMET.

LE VISIR.

ENFIN, selon mes vœux, guidé par sa captive,
Ami, c'est en ce jour que Mahomet arrive.
D'un triomphe pompeux l'appareil imposant
Hors de ces murs encor le retient dans son camp.
Ministre sans éclat d'une odieuse fête,
Il veut qu'ici par moi son triomphe s'apprête....
Ah! loin d'y préparer un trône à son orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuser son cercueil!
Que ne puis-je flétrir ses lauriers et sa gloire!
Mais il faut à pas lents marcher vers la victoire.
Du voile de la feinte entourons nos projets:
La prudence peut seule assurer leurs succès.

ACHMET.

De quels succès encor se flatte votre haine?

Mahomet sait gagner les peuples qu'il enchaîne,
Les bienfaits dans ces lieux annoncent son retour :
Il y sema l'horreur, il recueille l'amour.
Il saccagea Byzance en vainqueur implacable;
Il revient y régner en Monarque équitable.
Il a parlé ; les Grecs ont vu tomber leurs fers:
De ses graces sur eux les trésors sont ouverts.
Vous l'avez vu cruel, vous voyez sa clémence:
Imitez-le, Visir, bannissez la vengeance.

LE VISIR.

Ainsi donc un tyran dans ses brûlans accès,
Osera se livrer aux plus cruels excès,
Entre les mains du crime il mettra son tonnerre,
De larmes, de douleurs il couvrira la terre,
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer
Les vils mortels seront contraints à l'adorer ?
Rien ne peut de mon cœur refermer la blessure :
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature !....
Ah ! souvenir affreux dont encor je frémis !
Ses ordres m'ont contraint à massacrer mon fils....
Il voulut son trépas, injuste ou légitime ;
Mais mon bras ne dut point immoler la victime.
Je frappai.... C'en est fait ; ami, laissons les pleurs,
Soulagement obscur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le sais, n'est point toujours barbare ;
De vices, de vertus assemblage bizarre,
Entraîné par l'essor où son cœur s'est livré,
Il porte l'un ou l'autre au suprême degré.
Monstre de cruauté, prodige de clémence,
Héros dans ses bienfaits, tyran dans sa vengeance,

A ses transports fougueux rien ne peut s'opposer,
Et dans le seul excès, il sait se reposer.
Je ne me flatte point; je le connois ce maître
Que ma haine menace, et qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le séduit
Suspend son caractere, et ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu son cœur a de constance
Et bientôt plus le crime obtiendra de puissance.
De moment en moment il peut se réveiller,
Et tandis qu'il sommeille il le faut accabler.
Dès long tems mes complots préparent sa ruine.
J'ai banni de son camp l'austere discipline,
Des chefs et des soldats j'ai corrompu les cœurs,
Sur les plus factieux j'ai versé les faveurs;
A la fidélité réservant la disgrace,
Mon adroite indulgence a carressé l'audace.
Aux bruits semés par moi de ses lâches amours
Le murmure a passé dans leurs libres discours;
Et, saisissant enfin l'espoir que j'ai vu luire,
Du murmure au mépris je les ai su conduire.
C'est ainsi que, semant la feinte et les détours,
J'attaque sa puissance et j'assiége ses jours;
J'allume le tonnerre et j'empêche qu'il gronde.
Sans savoir mes projets le Mufti les seconde.
Je ne crains que l'Aga. Janissaire indompté,
Rien ne peut altérer sa fiere intégrité:
Imprudent, mais zélé, son audace hautaine
Obtient, brave l'estime et subjugue la haine.
Son devoir est sa loi: son maître est tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.

Espérons toutefois : c'est mon frere, et, peut-être,
Saisissant les moyens que le tems fera naître,
Son zele par mes soins se verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon ennemi.
Est-il quelque rempart construit par la puissance,
Que ne détruise enfin l'audace et la prudence ?
Toi, qui, depuis long-tems, des malheureux Chrétiens
Par mes ordres secrets adoucis les liens,
De mes conseils prudens as-tu su faire usage ?
Tes soins ont-ils des Grecs relevé le courage ?
Et vers la liberté, que je viens leur offrir,
Osent-ils, en secret, pousser quelque soupir ?

ACHMET.

Couchés dans la poussiere, abandonnés aux larmes,
J'ai long-tems, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le succès leur paroît trop voisin du danger :
Leurs yeux tremblans encor n'osent l'envisager.
Il en est, cependant, de qui la noble audace
A bravé, devant moi, la mort et la menace.
Je leur fais espérer votre solide appui.
Il leur manquoit un chef, et le Ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux succès où votre cœur aspire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore respire.

LE VISIR.

Théodore ?

ACHMET.

Oui, Seigneur, du sang de Constantin,
C'est lui qui du vainqueur troubla l'heureux destin ;
Qui dans ces mêmes murs retarda sa victoire,
Et de son propre sang lui fit payer sa gloire.

Ce héros, dans les fers, gémissoit, inconnu:
Aujourd'hui seulement à la clarté rendu
De vos desseins secrets j'ai promis de l'instruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois. Je l'ai vu dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance
Du Grec et du Persan rompre l'intelligence;
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur,
Et lui seul du Sultan va troubler le bonheur:
Oui, pour en concevoir l'espérance certaine,
Apprends que cet esclave est le pere d'Irène.

ACHMET.

Quoi! de cette captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encore, arracher de ses bras.
L'esclavage la mit dans les mains de mon frere:
Je le pressai long-tems de la rendre à son pere;
Au Sérail du Sultan il destina ses jours,
Et ses yeux du Sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes soins à l'amant qui l'adore.
Je veux, si je ne puis détruire son pouvoir,
Dans son cœur déchiré porter le désespoir.

ACHMET.

Eh! ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aspire par sa fille à la faveur suprême?
Il est chez les Chrétiens des cœurs ambitieux

L'éclat et la grandeur peut éblouir ses yeux.
Le plaisir, et l'orgueil de se voir près du trône....

LE VISIR.

Calme le vain soupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un Chrétien contre nous suce avec son erreur?
L'hymen est le seul nœud que connoît leur tendresse;
Tout autre engagement n'est que crime, ou foiblesse.
Je connois Théodore, et tout autre lien
Ne sauroit éblouir un cœur tel que le sien.
Que ne peut le Sultan par un hymen sinistre
De ses propres malheurs se rendre le ministre!
Je ne sais, mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah! s'il étoit ainsi, ma haine triomphante
Lui raviroit le sceptre, éloigneroit l'amante.
Bientôt, en zele ardent mon courroux déguisé,
Frapperoit sans obstacle un Sultan méprisé.
S'il l'épouse, te dis-je, il se perdra lui-même,
S'il n'ose l'épouser il perdra ce qu'il aime;
Ou si jusqu'à l'offense il enhardit ses feux
J'armerai le dépit d'un pere malheureux,
Et moi-même guidant le bras de Théodore
Je saurai le plonger dans un sang que j'abhorre.
Sachons à nous servir si son cœur se résout.
S'il se perd ce n'est rien; s'il immole c'est tout.

ACHMET.

On vient.... C'est lui, Seigneur.

LE VISIR.

Cher ami, va m'attendre ;
Et que personne ici ne puisse nous surprendre....
Il entre ; laisse-nous.

(*Achmet sort.*)

SCENE II.

THÉODORE, LE VISIR.

LE VISIR.

Ciel ! quelle injuste loi
Fait gémir dans l'opprobre un héros tel que toi ?
Généreux Théodore, ah ! malgré ta disgrace,
Partage les transports d'un ami qui t'embrasse !

THÉODORE.

O toi, qui, seul des tiens sensible à la pitié,
Sais dans un malheureux respecter l'amitié !
Si mon cœur au plaisir pouvoit s'ouvrir encore
Je le devrois aux soins dont un ami m'honore.
Il n'est plus tems : rends-moi ma prison et mes fers ;
Vos succès et nos maux me les ont rendus chers....

(*A part.*)

Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon sang, soyez-le de mes larmes !....
De quel faste étranger me vois-je environné ?
L'autel étoit ici... Là, mon Roi prosterné....
Malheureux Constantin !... Malheureuse Byzance !

Le Ciel, en son courroux, a brisé ta puissance ;
Ton effroyable chûte écrasa trente Rois,
Et l'univers tremblant en a senti le poids !

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût suivi sa conquête
Sa main sur trente Rois étendoit la tempête,
Il est vrai ; mais l'amour a sauvé l'univers :
Au vainqueur de la terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'est éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient et l'Europe et l'Asie ;
Et de ces murs encore on pourroit repousser
L'usurpateur.... Mais non, il n'y faut plus penser.
Les Grecs, si fiers jadis, aujourd'hui vils esclaves,
Ont appris, sans murmure, à porter leurs entraves :
La liberté les cherche, ils n'osent la saisir ;
Et Théodore enfin ne sait plus que gémir.

THÉODORE.

Que dis-tu ? notre sort peut-il changer de face ?
Ah ! si je le croyois....

LE VISIR.

Rappelle ton audace.
Avant la fin du jour tu seras éclairci
D'un secret important que je te cache ici.
Il t'en souvient ? tandis qu'on assiégeoit Byzance
Par de secrets avis j'éclairai ta prudence :
Mes efforts, ni les tiens n'ont pu la conserver ;
Mais des mains du tyran on la peut enlever.
Sais-tu jusqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel qu'en ces lieux un nouveau crime amene ?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans son sein

Ta vengeance et l'honneur ont réservé ta main ?
Sans doute on t'aura dit qu'une captive aimable
Arrive sur les pas de ce Prince coupable ?....
Frémis ; mais venge-toi. Ce fier usurpateur
Devient, pour t'offenser, un lâche séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, et qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux.... c'est ta fille, elle-même.

THÉODORE.

Ma fille !.... Ah ! juste Ciel ! ma fille entre les bras !....
Non ; elle est innocente, ou ne respire pas.

LE VISIR.

Cesse de te flater. C'est elle, c'est Irène,
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-tems avant la guerre, envoyoit à Lesbos
Et que la servitude atteignit sur les flots.

THÉODORE.

Ah ! rompons, s'il se peut, sa chaîne criminelle.
Visir, de ton pouvoir daigne appuyer mon zele.
Que je l'arrache !....

LE VISIR.

Espere un facile succès.
Mahomet la confie aux murs de ce Palais ;
Sans gardes, presque libre, à soi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer sa vue.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir
Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THÉODORE.

Visir, sur son destin je ne suis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

ACHMET, LE VISIR, THÉODORE.

LE VISIR, *à Achmet.*

Rends, cher Achmet, sa retraite facile.
(A Théodore.)
Tu connois ce Palais ; évite tous les yeux,
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.
(Théodore et Achmet sortent.)

SCENE IV.

MAHOMET, LE MUFTI, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

Dans ces murs, qu'a soumis ma valeur intrépide,
Que du trône Ottoman la majesté réside :
Ne changeons point leur sort. Ils commandoient jadis ;
Qu'ils commandent encore aux peuples asservis.
Que l'Europe et l'Afrique, au rang de nos provinces,
Esclaves, comme vous, y contemplent leurs Princes.
Puissent mes descendans, de cet heureux séjour,
A l'univers entier donner des loix un jour !
Les chemins sont ouverts ; c'est assez pour ma gloire :
Il

Il est tems de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'est pas sans effort que mon cœur combattu
Fait céder la grandeur aux loix de la vertu.
Dans ce cœur inconstant l'orgueil et la vengeance,
Je ne le sens que trop, ont laissé leur semence.
Je n'ose vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vu cruel.
Tremblez.... Mais écartons un funeste présage,
D'une solide paix que ce jour soit le gage.
Peuples, long-tems courbés sous le poids des malheurs,
Respirez, vôtre maître est sensible à vos pleurs;
Votre maître est fléchi : l'humanité sacrée,
La mere des vertus, dans son ame est entrée.
En vain l'ambition veut étouffer sa voix.
Elle crie à mon cœur que mon peuple a ses droits:
C'est elle qui m'apprend qu'un pouvoir sans mesure
Devient pour l'univers une commune injure;
C'est elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Unissent le Monarque au reste des mortels,
Et qu'un Roi qui conserve est égal en puissance
A l'Être bienfaisant qui donne la naissance.
J'ai vaincu, j'ai conquis; je gouverne à présent.

(*Au Mufti et au Visir.*)

Vous, que ma voix tira de la nuit du néant,
Esclaves de mon trône, ombre de ma puissance,
Allez à l'univers annoncer ma clémence:
A ses Rois consternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, et devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au souffle de la guerre

De renverser leur trône, et d'infecter la terre;
Que sa gloire est contente, et qu'il n'aspire plus
Qu'à rendre heureux son peuple, et les vaincre en vertus.

Ce n'est pas tout; mon cœur, lassé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une esclave Chrétienne il couronne la foi.
Ce n'est point m'abaisser, c'est l'élever à moi.

Je méprise ces Rois, dont la tendresse avide
Ne sait former des nœuds qu'où l'intérêt préside;
Commerce trop suivi dont j'abhorre la loi:
Vertu, naissance, amour, c'est assez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes soldats je crains la résistance:
Leurs nombreux bataillons trop proches de Byzance...

MAHOMET.

Écoute mes projets; cours les exécuter.
Je ne m'abaisse pas jusqu'à vous consulter.
Mes ordres sont dictés; et si quelque rebelle
Éleve dans mon camp une voix criminelle,
D'un murmure indiscret que la mort soit le prix.

LE MUFTI.

Une Chrétienne? Ciel! sur le trône!

MAHOMET.

Obéis.

(Il sort, avec Tadil, les Pachas, les Officiers du Palais et les Gardes.)

SCENE V.

LE MUFTI, LE VISIR.

LE MUFTI.

J'AI prévu les desseins que ce jour nous révele :
Je les ai, dès long-tems, confiés à ton zele,
Visir ; et dès ce tems tu juras devant moi
De ne jamais souffrir l'opprobre de ton Roi.
Il fait plus aujourd'hui, ce Prince téméraire,
Il ose des Chrétiens se déclarer le pere :
Tu le vois, tu l'entends ; et ses injustes loix,
Ainsi que ton audace, ont étouffé ta voix !

LE VISIR.

Mufti, je l'avoûrai, j'ai trop cru cette audace.
Éloigné du danger je bravois sa menace.
Mille moyens s'offroient ; j'osois les embrasser :
L'approche du péril les fait tous éclipser.
Il en est un pourtant, triste, voisin du crime ;
Mais qu'un Mufti l'approuve, il devient légitime.
Oui, contre les décrets d'un absolu pouvoir
Tes décrets peuvent seuls armer notre devoir.
Que la Religion par toi se fasse entendre.
Au prix de notre sang nous irons la défendre.
Sur tes pas, entraînés par une sainte ardeur,
De ses droits en péril nous soutiendrons l'honneur ;
Et, jusques dans les bras du Monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le Mufti condamne.

Mais sans toi nos efforts, sacriléges et vains,
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains....
Tu balances, Mufti !.... C'en est fait, et je cede.
Le danger de l'État exige un prompt remede;
La Religion sainte éleve en vain sa voix,
Son timide interprète abandonne ses droits.
Un Visir, après lui le premier de l'Empire,
Fait briller, mais en vain, le zele qui l'inspire.
En vain le Jannissaire offre un puissant secours :
Au milieu d'une armée il tremble pour ses jours ;
Il ignore, ou plutôt il cede sa puissance ;
D'un Monarque infidele il craint la concurrence :
Il dévore un affront, et cesse d'être instruit
Qu'un Prince qu'il condamne est un Prince détruit.
Eh ! bien, va donc subir le joug d'une Chrétienne ;
A son culte, à sa loi cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux ministre criminel ;
On t'attend ; va serrer ce lien solemnel.
Aux Musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un Roi qui s'avilit est indigne de l'être ;
Et qu'un Mufti craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUFTI.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi ; je cede à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'État :
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,
Agissons ; et tâchons, par force, ou par adresse
D'arracher de son cœur une lâche tendresse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

Enfin, loin du Serrail Irène désormais
Va, seule, et sans rivale, habiter ce Palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux,
Qui rendoient le Serrail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre sexe ici le tourment et l'injure,
Tombeau de la vertu, méprisable séjour,
Où regne la molesse, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut sans rougir voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la beauté se condamne?
Ces femmes, dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRÈNE.

Je ne le cele point; ce changement me flatte.
Toutefois, est-il tems qu'un doux espoir éclate!
En quel lieu sommes-nous? et qui nous y conduit?

Quel trône est élevé sur ce trône détruit?....

(*A part.*)

Je te revois enfin, malheureuse Byzance,
Monument éternel de céleste vengeance!
En entrant dans tes murs j'ai senti tes douleurs,
Et mon premier tribut est un tribut de pleurs!
Je viens te secourir.... Affermis ma foiblesse,
O Ciel! fais triompher le zele qui me presse.
Esther sut désarmer le fier Assuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec transport ce dessein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous? D'un Sultan orgueilleux
Le Ciel, à vos attraits, a soumis tous les vœux.
Non, non, ils ne sont plus ces tems remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repoussoit les atteintes
D'un feu, qui, malgré lui, pénétroit dans son cœur.
L'indomptable lion, frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le blesse.
Quels coups ont annoncé sa superbe foiblesse!
Son amour, effrayé de ses propres effets,
Se plongeoit dans le sang, prodiguoit les bienfaits;
Du meurtre au repentir conduisoit sa victime:
Guidé par la vertu, conseillé par le crime,
Rappelant des transports à l'instant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRÈNE.

Zamis, qui sait mourir sait braver la menace.
Je ne sais quel espoir soutenoit mon audace;
Cet espoir, que je n'ose encore interroger,

Versoit sur moi la force et l'oubli du danger.
Toutefois.... le dirai je? au sein de la victoire
D'un œil triste et douteux j'envisage ma gloire.
Trop prompte à soulager les maux de nos Chrétiens,
Mon cœur se seroit-il trompé sur les moyens?
Si la seule vertu m'a pu servir de guide,
D'où vient que dans ses bras le remords m'intimide?

ZAMIS.

Quelle frayeur saisit votre esprit éperdu?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu?
Combien ai-je admiré votre innocente audace?
Mépriser les bienfaits, confondre la menace!....
A travers les dangers et l'horreur du trépas,
Quelle main jusqu'au trône a pu guider vos pas?
Car enfin, terrassé par un pouvoir suprême,
Ce n'est plus un tyran qui malgré lui vous aime;
C'est un héros soumis, tendre, respectueux
Et rival des vertus d'un objet vertueux.

IRÈNE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuse image
D'un Prince dont mon cœur doit détester l'hommage;
N'égare point, Zamis, un reste de raison,
Trop foible à repousser un dangereux poison!
Ses vertus, son amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, sans conseil, et sans guide,
Dans un triste avenir je n'ose pénétrer,
Et jusqu'à mon bonheur tout me fait soupirer.
J'ai cru trouver la paix dans ce nouvel asyle;
Je l'habite, et mon cœur y devient moins tranquille.
C'est ici que mon sort a commencé son cours:

C'est ici que mon pere a vu trancher ses jours ;

(*A part.*)

Et moi-même... Ah ! Zamis !... Ciel ! qui me vois tremblante,

Je mourrai sans regret, si je meurs innocente....

(*A Zamis.*)

Mais que nous veut Tadil ?

SCENE II.

TADIL, IRÈNE, ZAMIS.

TADIL.

Les Chrétiens empressés,
Reconnoissans des biens que sur eux vous versez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adoucissez les maux de leur triste esclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un seul ils empruntent la voix.

IRÈNE.

Qu'il vienne.

(*Tadil sort.*)

SCENE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

JUSTE Ciel ! une joie inconnue
S'empare, malgré moi, de mon ame éperdue.
Rois, maîtres des mortels, ah ! quelle est votre erreur,
Quand, la foudre à la main, votre immense grandeur
D'éclats tumultueux épouvante la terre ?
Prenez, prenez le sceptre, et quittez le tonnerre;
Soulagez les douleurs d'un peuple gémissant,
Des bras de l'injustice arrachez l'innocent,
Du foible, du proscrit, relevez le courage:
Du pouvoir absolu c'est-là le vrai partage !...

SCENE IV.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part.*

MAIS, hélas ! quel vieillard se présente à mes yeux ?
Il s'arrête ; il gémit à l'aspect de ces lieux !

THÉODORE, *à part.*

C'est ma fille; c'est elle.... Ah ! pere déplorable !....

O Ciel ! ne me sois point à demi favorable ;
Épure les bienfaits que tu veux m'accorder ?

IRÈNE, *à Théodore.*

Respectable Chrétien, vous n'osez m'aborder !
Dans ce jour fortuné pourquoi verser des larmes ?
Rassurez-vous : je viens dissiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs sont les miens.

THÉODORE.

Madame, recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous seule arrachés à des maux innombrables,
Nous bénissons les fruits de vos soins secourables.
Notre culte, long-tems insulté par l'erreur,
Par vous seule a repris son antique splendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus sur Byzance,
Affermisse à jamais vos pas dans l'innocence !
Lorsque de tant de maux vous sauvez les Chrétiens,
Un pere infortuné peut-il gémir des siens ?
Oserai-je à vos yeux exposant ma tristesse,
Outrager par mes pleurs la commune alégresse ?
Madame, ayez pitié d'un pere malheureux !
Échappé des horreurs d'un cachot ténébreux,
D'aujourd'hui seulement je revois la lumiere,
Et je retrouve, hélas ! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon sang,
Exposée, ou livrée au crime le plus grand.
Un superbe ennemi la tient sous son empire....
Un Musulman cruel.... Je tremble.... je soupire....
Il l'aime ... il est puissant.... Je ne puis achever !

IRÈNE, *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver ?

Quel discours! quel rapport !.... A peine je respire.
La pitié sur un cœur a-t-elle tant d'empire ?
(*A Théodore.*)
Pour soulager vos maux, ardente à tout oser,
De mon foible pouvoir vous pouvez disposer.
Peut-être votre fille est encore innocente:
Déployez à ses yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah ! bientôt près de vous renaîtra sa vertu.
Si, comme à votre fille, un destin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un pere respectable,
Prompte à sacrifier amour, sceptre, grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois son bonheur....
Mais, loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes!
Moi-même, en vous parlant, je sens couler mes larmes.
Vous arrêtez sur moi vos regards attendris !
Vous pleurez !.... Ah ! j'ai peine à retenir mes cris !
Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperdue !
O, qui que vous soyiez, votre douleur me tue !

THÉODORE.

Irène !....

IRÈNE.

Eh ! bien, Seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THÉODORE.

Chere Irène !....

IRÈNE.

Seigneur....

THÉODORE.

Ah ! mouvement trop doux!
Je pleure.... je t'appelle.... et tu doutes encore ?

IRÈNE.

Ah ! mon pere !.... Ah ! grand Dieu !.... C'est lui, c'est
Théodore !....
Vous soupirez !.... Hélas ! Irène a-t-elle pu,
En blessant vos regards, attrister la vertu ?
Ah ! mon pere, chassez un doute qui m'offense.
Oui, j'ose à vos regards m'offrir en assurance.
Je mérite l'amour d'un pere tel que vous.

THÉODORE.

Et je me livre donc aux transports les plus doux !
Ma fille, embrassez-moi.... Vous dissipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai ressenti l'atteinte.
Qu'un Sultan orgueilleux subisse votre loi,
Vous êtes innocente, et c'est assez pour moi ;
Mais achevez, calmez mes craintes inquietes,
Ouvrez les yeux, Irène, et voyez où vous êtes.
Paré de mille attraits, à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des autels :
Par l'avilissement la faveur s'y dispense ;
A côté du forfait marche la récompense :
Mille voiles brillans couvrent le déshonneur,
Et toujours la bassesse y mene à la grandeur.
Ma fille, grace au Ciel, l'erreur, ni la foiblesse
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeunesse ;
Mais crains, fuis le danger ; il te presse, il te suit :
L'orgueil l'attend, succombe, et la vertu le fuit.

IRÈNE.

Mon pere, digne auteur de ma triste famille,
Mon pere, dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a dessillé mes yeux.

Fuyons,

Fuyons. Arrachez-moi de ces funestes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeunesse imprudente
S'égaroit, et marchoit aveuglée et contente.
Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidelle au devoir, à l'honneur,

(*A part.*)

A ma foi.... Oui, mon Dieu ! brise mon esclavage !
Tu parles ; j'obéis. Acheve ton ouvrage !

THÉODORE.

Oui, ma fille, sans doute, il brisera vos fers :
Oui, sur votre péril ses yeux se sont ouverts,
Et son bras jusqu'à vous aujourd'hui ne me guide
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaste Palais je connois les détours ;
J'ai de puissans amis : mes soins et leur secours
M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile :
Ménagez-le ; et bientôt, Irène en liberté,
Bravera son amour et son autorité.
Je vous laisse. (*Il veut sortir.*)

IRÈNE, *l'arrêtant.*

Ah ! grand Dieu ! vous me laissez !... Mon pere !...
Et pourquoi différer un secours nécessaire ?
Vous savez de ces lieux les plus obscurs détours ;
Je les quitte : il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le sein de la terre,
Cachez-moi, sauvez-moi ; tout ici m'est contraire.

(*Elle se jette aux genoux de Théodore.*)

Oui, plutôt que sans vous elle ose demeurer
Irène à vos genoux, aime mieux expirer.

SCENE V.

MAHOMET, TADIL, THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

MAHOMET, *à part.*

Que vois-je? Irène en pleurs! Irène suppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante?
(*A Théodore.*)
Quel es-tu? Réponds-moi.... Tu te tais vainement,
Perfide! tu trahis ou le Prince, ou l'amant.
Réponds-moi; n'attends pas que l'horreur du supplice
D'un secret odieux me découvre l'indice.

THÉODORE.

La mort, ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un secret, tel qu'il soit, que je voudrois cacher;
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes.
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ses mépris, je rassurois son cœur:
Je voulois la ravir à ta funeste ardeur;
De ces murs dangereux je voulois la soustraire.
Tu sais tout; venge-toi, Sultan, je suis son pere.

MAHOMET.

Son pere!

THÉODORE.

Oui, connois-moi. Je suis ce Grec enfin
Qui dans ces mêmes murs balança ton destin,
Quand le courroux du Ciel, secondant ton courage,
Permit aux Musulmans d'y porter le ravage.

Trop heureux si ton bras eût terminé mes jours,
Puisque des tiens mon bras ne put trancher le cours!
Depuis ce jour fatal, esclave misérable,
J'ai languis dans les fers : le destin qui m'accable
Ne les brise aujourd'hui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas! ma fille en ton pouvoir;
Mais je puis me venger : sa vertu m'est connue,
Et si je lui défends de paroître à ta vue,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me blessas. Bien loin que ma gloire en murmure,
J'étois ton ennemi, tu défendois ton Roi;
J'estime ton courage et respecte ta foi.
Tu pourrois te venger; ta fille obéissante
Fuiroit de mon amour la poursuite éclatante.
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir?
Crois-tu que par la force on veuille l'asservir?
Ah! mon cœur n'eut jamais, pour engager Irène
Que mon amour pour nœuds, et mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma seule fureur?
Tu m'as vu dans la guerre, armé de la terreur,
Tonner sur tes remparts, et, vainqueur trop sévere,
Du sang de tes Chrétiens faire fumer la terre;
Mais tu ne m'as point vu, plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le destin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.

Ne me reproche plus une juste rigueur,
Crime de la victoire et non pas du vainqueur.
Tu voulois enlever Irène à ma tendresse!
Imprudent! si le sort des Chrétiens t'intéresse
Garde-toi de nourrir le dangereux espoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'ôter Irène? Ah! connois Mahomet,
Si c'est-là ton dessein, j'en vais presser l'effet.
Je suis maître de vous. Esclaves l'un et l'autre,
Je dispose à mon gré de son sort et du vôtre;
Vos personnes, vos biens, vos jours, tout m'est soumis.
Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a transmis:
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux ou m'enlever, ou me donner ta fille;
Et j'atteste le Ciel que, respectant ta loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THÉODORE, *à part.*

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne!
(*A Mahomet.*)
Prince, digne en effet de plus d'une couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir?
Esclave je pouvois librement te haïr;
Libre les tendres nœuds de la reconnoissance
M'enchaînent, malgré moi, sous ton obéissance.
L'intérêt de Byzance et des peuples Chrétiens
Veut qu'ici je consente à ces fatals liens.
Une illustre Princesse, à ton pere asservie,
Par un semblable hymen a sauvé la Servie.

Triste exemple !... mais quoi ! la sagesse est sans choix,
Quand la nécessité fait entendre sa voix.

MAHOMET, *à Irène.*

Le suffrage d'un pere est peu pour ma tendresse;
Irène, c'est à vous que Mahomet s'adresse.
Votre sort est fixé; reste à remplir le mien.
Formez-vous sans murmure un auguste lien ?
Sans crainte, sans égard, que votre voix prononce :
M'aimez-vous ? Que le cœur dicte seul la réponse.
Vous êtes libre enfin.

IRÈNE.

Je l'ai toujours été.
Garant de ma pudeur et de ma liberté,
(*Elle tire un poignard.*)
Regarde ce poignard.... De moi-même maîtresse,
J'ai vu d'un œil égal ta fureur, ta tendresse;
Et si sur moi le crime eût tenté son effort,
Ma vertu se sauvoit dans les bras de la mort....
(*A Théodore.*) (*A Mahomet.*) (*A tous deux.*)
Mon pere.... Et toi, Sultan.... Connoissez dans Irène
Ce que peut le devoir sur une ame chrétienne.
(*A Mahomet.*)
De ce fer, à tes yeux, j'eusse percé mon cœur,
Et ta tendresse à peine égale mon ardeur.
Les Rois pour effrayer ont la toute-puissance;
Mais pour gagner les cœurs ils n'ont que la clémence.
Mon amour est le prix de tes hautes vertus,
Et je t'estime assez pour ne te craindre plus.
Cette preuve suffit.
(*Elle jette le poignard.*)

MAHOMET, *à part.*

Je frémis, et j'admire !
La voilà cette gloire où mon orgueil aspire !
A ces nobles discours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi !...
(*A Irène.*)
Ah ! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur, qu'avec amour je chéris et j'honore,
Ce cœur, dans qui le mien va lire son devoir,
Irène, partagez mon trône et mon pouvoir.
(*A Théodore.*)
Chrétien, soyons amis ; c'est moi qui t'en conjure !
Je respecte, et j'ignore une union si pure :
Instruis-moi, soutiens-moi ; tu liras dans mon cœur :
Tes soins en baniront le crime et la fureur....
(*A part.*)
Plaisirs, nouveaux pour moi, mouvemens pleins de charmes,
Vous me faites sentir que la joie a ses larmes !
Le pouvoir, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux :
Un instant de vertu vient de me rendre heureux....
(*A Théodore.*)
Agissons, il est tems. Va rassurer tes freres ;
Qu'ils respirent enfin sous des loix moins séveres.
Des fureurs du Mufti j'ai su les affranchir :
Sous toi, sous ton pouvoir je veux les voir fléchir.
Ordonne, agis, guéris leurs blessures cruelles :
Soumis à toi, sans doute, ils me seront fideles ?
Tes prêtres ne pourront refuser mes bienfaits ;
Et je brave des miens les murmures secrets.

Oui, dussai-je à mes pieds voir tomber ma couronne,
Je cours exécuter ce que l'honneur m'ordonne!
(*A part.*)
O plaisir pour un Roi rare et voluptueux!
Je regne sur deux cœurs libres et vertueux!
(*Il sort, avec Tadil.*)

SCENE VI.

THÉODORE, IRÈNE, ZAMIS.

THÉODORE.

Ma fille, que l'espoir n'aveugle point votre ame!
Plus d'un obstacle encor peut traverser sa flamme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accomplisse sur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoi que Dieu vous ordonne,
Recevez du même œil la mort ou la couronne.
Il est doux de régner pour protéger sa loi;
Il est beau de mourir pour conserver sa foi!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRÈNE, ZAMIS.

ZAMIS.

OSEROIS-JE blâmer la douleur imprévue
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vue ?
Vous soupirez ? eh ! quoi, si pour quelques momens
Un pere se dérobe à vos embrassemens,
Devez-vous donc pleurer l'instant qui vous sépare ?
Songez à tous les biens que l'hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens si doux,
C'est honorer le pere, en affligeant l'époux.

IRÈNE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendresse
Lui soumet pleinement ma joie et ma tristesse.
Mon cœur est agité : pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ses bienfaits.
Enfin, autour de moi je leve un œil tranquille.
Ce Palais de nos Grecs est devenu l'asyle.
L'impiété, long-tems attachée à mes pas,
S'éloigne, et désormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainsi que de la tienne,

Déja tout est Chrétien auprès d'une Chrétienne.
Ciel ! qu'il va redoubler mon zele et mon ardeur
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur !...

(*A part.*)

Ton Dieu s'apaise enfin, malheureuse Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puissance ?
Sur tes remparts fumans l'esclavage et la mort
Ont triomphé sans peine et régné sans effort.
Pour porter dans ton sein des coups trop légitimes
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.
Il frappa ton orgueil ; il couronne ta foi :
La pitié secourable ouvre ses yeux sur toi.
Loin de tes chers enfans écartant les alarmes,
Mes soins sauront tarir la source de tes larmes.
Ah! si d'un doux hymen mon cœur se sent flatté
C'est qu'il devient le sceau de ta félicité !...

SCENE II.

NASSI, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Nassi.*

Nassi, que voulez-vous ?

NASSI.

Votre pere, Madame,
Le trouble sur le front, et la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce billet important.
Il doit, près du Visir, se rendre en cet instant.

(*Il sort.*)

SCENE III.

IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à part, après avoir lu.*

Qu'ai-je lu ! Que devient mon bonheur et ma joie ?
Je m'y livrois entiere, et le Ciel la foudroie.
Si l'espoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand !

ZAMIS.

Le Sultan vient.

SCENE IV.

MAHOMET, IRÈNE, ZAMIS.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Seigneur, vous me voyez tremblante.
Connoissez un forfait, dont l'horreur m'épouvante.

MAHOMET, *lisant.*

« En vain à votre hymen nos Prêtres ont souscrit,
» Des Musulmans jaloux la colere s'aigrit.
» Sans lui communiquer l'avis de votre père,
» Ménagez le Sultan, obtenez qu'il differe.
» On nous menace : on dit qu'un rebelle sujet
» Prétexte votre hymen pour perdre Mahomet. »

IRÈNE.

Seigneur, vous vous taisez ! Une fureur tranquille
Arrête sur ces mots votre vue immobile !
Frémissant du péril où j'allois vous plonger....

MAHOMET.

Je frémis de l'affront, et non pas du danger.
C'est Mahomet, c'est moi qu'un esclave menace !....
Vous gémissez, Irène ! Épargnez-moi de grace ;
Vous m'outragez. Trembler, ou pour vous ou pour moi,
N'est-ce pas m'accuser de foiblesse, ou d'effroi ?
Ah ! loin d'aigrir mon cœur par ce nouvel outrage,
Songez que le calmer fut toujours votre ouvrage.
Méprisez, comme moi, des esclaves jaloux,
Et n'armez point contre eux l'amour et le courroux.

IRÈNE.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere ?
Épouse de leur Roi, ne suis-je pas leur mere ?
Que ne peut mon hymen, ce lien si flatteur,
De l'univers entier assurer le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace,
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, et ne maîtrise pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuses !
Périssent à jamais ces beautés malheureuses
Qui loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des peuples supplians osent trahir l'espoir ;
Qui pouvant au pardon déterminer un maître,
Aiment mieux par ses coups le faire reconnoître !

Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter
Si jamais, à punir, j'ose vous exciter.

MAHOMET.

Irène, de mon cœur soyez toujours maîtresse;
Mais ne le portez point jusques à la foiblesse.
Souffrez que quoi qu'ici vous m'osiez demander
J'apprenne à pardonner, et non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons que sur Byzance,
Que sur tous vos Chrétiens a versé ma clémence;
Et quant à notre hymen, c'est aux yeux du soldat,
C'est dans mon camp qu'il faut en transporter l'éclat.
Oui, je veux pour témoins d'une union si belle
Mes peuples, mon armée et les yeux du rebelle.
Tant qu'aux regards d'un maître il craindra de s'offrir,
Je le puis ignorer, mais non pas le souffrir.
S'il paroît, à la mort rien ne peut le soustraire.
Qu'il fléchisse il vivra. Ce n'est point la colere,
C'est la seule équité qui dicte cet arrêt,
Et l'amour lui veut bien céder son intérêt;
Mais après le serment qui nous joint l'un à l'autre
Pour le rompre il n'est plus que ma mort, ou la vôtre.

IRÈNE.

C'en est fait; mon amour perd sa timidité:
Je brave les clameurs du soldat irrité.
De ses emportemens j'ai pénétré la cause;
Et le remede est sûr, puisqu'Irène en dispose.
Pour apaiser enfin vos peuples offensés,
Je puis mourir pour vous, Seigneur; et c'est assez...
Mais mon pere est absent. Je ne suis point tranquille.
Ce Palais dans mes bras lui présente un asyle.

Il

Il tarde trop long-tems ; je cours le rappeler.
Près de vous, près de lui qui pourra me troubler ?
En cessant de trembler pour deux têtes si cheres
Ma joie et mes plaisirs deviendront plus sinceres.
Du plus cruel destin je braverai les coups,
Si je puis conserver mon pere et mon époux.

(Elle sort.)

SCENE V.

TADIL, MAHOMET.

TADIL.

Le frere du Visir, l'Aga des Janissaires,
Vient à vos pieds....

MAHOMET.

(A part.)

Qu'il entre... Ah ! tremblez, téméraires.

(Tadil sort.)

SCENE VI.

L'AGA, MAHOMET.

L'AGA, *prosterné aux pieds de Mahomet.*

TON esclave, à genoux, pénétré de douleur,
Osera-t-il parler?

MAHOMET.

Parle.

L'AGA, *se relevant.*

Frémis d'horreur.
Tes soldats révoltés menacent ta puissance:
Je suis leur Chef; je viens m'offrir à ta vengeance.
Frappe, mais n'étends point ta colere sur eux:
Ils veulent t'arracher à des liens honteux.
Pleins de respect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchise excite;
Punis-moi: je ne puis survivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux! que prétend ton zele et ta fureur?
Ne me connois-tu plus? Tu formas ma jeunesse;
Tu m'es bien cher, mais si tu combats ma tendresse
Ton trépas est certain.

L'AGA.

Je mourrai; mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes soins.
Qu'un souple Courtisan te trompe et te caresse;
Ton ami meurt content s'il bannit ta foiblesse.

J'ose t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'est-il pas dans ta vie assez de jours obscurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te surmonte
Par un plus vil hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejettés ?....
Ah ! que n'as-tu pu voir tes soldats irrités
S'amasser, s'écrier, se plaindre avec colere !
« Eh ! quoi donc, répétoit le brave Janissaire,
» Quoi ! nous l'avons perdu ce Sultan redouté,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité ?
» Quoi ! sans pleurer sa mort, faut-il pleurer sa gloire ?
» Lui, qui du monde entier méditoit la victoire,
» Qui, dans Rome captive arborant le Croissant,
» Devoit voir à ses pieds l'univers fléchissant,
» Ce même Mahomet, plein d'une obscure flamme,
» Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme ;
» Et pour elle rompant les loix de ses ayeux,
» Quoiqu'esclave et Chrétienne, il l'épouse à nos yeux ! »
Ah ! Seigneur, tu connois ce que peut l'insolence
D'une armée une fois livrée à la licence ?
Arme, non point contre eux, mais contre ton amour
Arme les sentimens d'un généreux retour.
Vole à ton camp. Ton œil redoutable et sévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux Janissaire ;
Ou plutôt, rappelant tes projets oubliés,
Souhaite une couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET, *à part.*

Oui, je la confondrai cette armée insolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur sanglante ;

Oui, je le leur rendrai ce sévere Empereur :
Ils me veulent cruel ? qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point insensible à l'injure.
Mon bras va dans leur sang étouffer le murmure....

(*A l'Aga.*)

Et toi, sors, malheureux !

L'AGA.

Tu m'as promis la mort :
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon maître :
Puissé-je à sa vengeance enfin le reconnoître !
Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laisser flétrir
Ces palmes, ces lauriers, que tu voulois cueillir ?
Byzance est sous tes loix : entre dans la carriere,
Ouvre les bras, l'Europe y vole tout entiere ;
Son Empire est à toi. Les imprudens Chrétiens
S'empressent à briguer l'honneur de tes liens.
Sur le triste occident daigne jeter la vue ;
Vois régner sur ses Rois la discorde absolue,
Vois ses foibles tyrans détruire avec fureur
Les remparts qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre Chrétiens, quel démon les anime ?
Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,
Le vaincu, le vainqueur, l'un par l'autre pressé,
Sous leurs coups mutels, y tombe renversé.
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant son rival, il hâte sa ruine,
Que chaque combattant qu'il ose terrasser
Sont autant d'ennemis qu'il te faudroit percer,
Et que, de quelque part que penche la victoire,
Tout est perte pour eux, tout conspire à ta gloire.

Du poids de ta puissance étouffe leurs discords;
Enchaîne au même joug les foibles et les forts.
Tout autre bruit se tait lorsque la foudre gronde:
Tonne sur ces cruels et rends la paix au monde.
Ce sont là les projets nobles et glorieux
Qui flattoient, mais en vain, nos cœurs ambitieux.
Ce sont-là les projets qu'une funeste flamme
Interrompt, ou plutôt efface de ton ame.
Ainsi donc l'amour seul arma tes combattans!
Là, se terminent donc tant d'exploits éclatans!
Ainsi donc à travers le fer, le sang, la flamme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme!

(Il se jette aux genoux de Mahomet.)

Tu rougis!.... Ah! rends-moi mon auguste Empereur.
Que la gloire t'éveille; elle parle à ton cœur:
Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle.
Tu résistes en vain; ton cœur est fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ses vains transports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte et les remords.
Vainement, à ses cris, ton ame se refuse:
Tu l'entends, Mahomet, et ton trouble t'accuse.
Sous tes coups maintenant puissai-je être immolé,
J'ai le prix de ma mort; la gloire t'a parlé.

MAHOMET, *à part.*

Je l'avoûrai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon estime.

(A l'Aga.)

Je te laisse le jour. Cesse de condamner
Un amour dont la voix m'enseigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il est une autre gloire

Que celle que la guerre attache à la victoire.
Apprends que si l'amour n'étoit une vertu
Mahomet par l'amour n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le sens, ma bonté déja lasse
S'épuise en pardonnant à ta coupable audace.
 Retourne dans mon camp; fais trembler mes soldats:
Qu'ils craignent de pousser plus loin leurs attentats!
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête;
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célebre la fête.
Tout rebelle insolent tombera sous mes coups;
Ou les traîtres, sur moi signalant leur courroux,
Préviendront par ma mort l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu; porte-leur ma réponse.

(Il sort.)

SCENE VII.

L'AGA, *seul.*

IL menace; il me fuit. Le trouble de son cœur
Semble ici m'annoncer que mon zele est vainqueur.
Achevons, s'il se peut, et soyons-lui fidele....
Je n'en saurois douter, quelque puissant rebelle
D'un venin de discorde infecte le soldat.
Quel qu'il soit, détruisons le traître et l'attentat;
Rendons l'armée au Prince, et le Prince à l'Empire.
(Il va pour sortir, et en est empêché par le Visir qui survient.)

SCENE VIII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

ARRÊTE ! Où t'a conduit le zele qui t'inspire ?
Tu quittes le Sultan, qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc seul ici te cacher pour le voir ?
Sais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite
Nos chefs à ton salut n'ont laissé que la fuite ?
Sais-tu bien qu'accusé des plus noirs attentats
L'armée, entre mes mains, a juré ton trépas ?
On dit, vil délateur ! qu'aux maux les plus sinistres
Tes conseils ont livré de fideles ministres :
On dit que de ses feux timide approbateur
Tu nourris du Sultan la criminelle ardeur.
Si tes jours te sont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oses m'instruire.
Aux yeux de nos soldats crains de te présenter
Sans savoir nos projets, sans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets, j'ignore quels ministres
Mes discours ont livrés aux maux les plus sinistres ;
J'ignore que l'armée en tes mains m'ait proscrit ;
Mais je n'ignore plus le traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel est-il?

L'AGA.

C'est toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeler traître?
Je soutiens mieux que toi la gloire de mon maître.
Aux conseils de l'amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à sa grandeur, est-ce-là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu pour vouloir dans le cœur de ton maître
Forcer les passions à naître, à disparoître?
Quel es-tu pour oser de sa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet et marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je suis? Apprend donc, puisqu'il faut t'en instruire,
Qu'un Visir est l'appui, le salut d'un Empire,
L'oracle de l'État, l'instrument de la loi,
L'œil, la voix, le génie et le bras de son Roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous associe
N'est plus au Souverain, dès qu'il nous la confie;
Et souvent au besoin ce seroit le trahir
Que même contre lui ne nous en pas servir.
Elle est entre nos mains afin que la prudence,
A l'abri du respect, subjugue la puissance;
Et nous devons enfin forcer les Souverains
A vouloir leur bonheur et celui des humains.

L'AGA.

Je ne suis qu'un soldat, et de mon ignorance
Un Visir voudra bien me pardonner l'offense.

J'avois cru qu'un ministre appellé par son Roi
Lui devoit plus qu'un autre et son zele, et sa foi,
Que plus il approchoit du sacré diadême,
Plus sa soumission en devoit être extrême,
Et qu'un trait réfléchi du suprême pouvoir
En effrayant son cœur y fixoit le devoir.
J'ai cru que tout sujet dont l'insolente audace
A côté de son Prince osoit marquer la place
N'étoit plus qu'un rebelle, un perfide, un ingrat,
La honte de son maître et l'effroi d'un État.
J'ai cru que sans respect regarder la couronne
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne,
Et qu'à quelque degré qu'on en puisse approcher
C'étoit la profaner que d'oser y toucher.

Ah! ne te couvre plus d'un zele qui m'irrite;
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop sûr qu'à tes complots j'opposerois mon bras,
Tu m'as rendu suspect aux yeux de nos soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon soin magnanime,
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne, avant de le percer,
Par les mains du soldat, tu veux me renverser.
Esclave révolté, songe à te mieux connoître :
Loin d'attenter sur lui, tremble aux pieds de ton maître,
Souviens-toi qu'un Sultan, par le Ciel couronné,
Peut être condamnable, et non pas condamné.
Si sur toi, sur les tiens tombe son injustice,
S'il entraîne l'Etat au bord du précipice,
S'il immole sa gloire à de lâches amours,

S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours,
Pleure ; mais obéïs : c'est-là ton seul partage.

LE VISIR.

Cesse de me tenir ce timide langage :
Où regne l'injustice il n'est plus de pouvoir ;
Où manque la puissance il n'est plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer ? L'époux d'une Chrétienne
Est digne de ta haine, ainsi que de la mienne.
Je méconnois un Roi, digne de mes mépris.
Qu'il soit ce qu'il doit être, et nous serons soumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les Chrétiens dans Byzance
Usurper sans obstacle une injuste puissance ?
Veux-tu que Mahomet, achevant ses projets,
A leur infâme joug enchaîne ses sujets :
De tous les coins du monde Irène les appelle :
Tout seconde l'espoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de son nom leur culte rétabli,
Insulte insolemment aux décrets du Mufti.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'Empire Ottoman changeant la destinée,
Après avoir chassé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Asie un feu séditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en est fait, les Chrétiens sont les maîtres du monde.
Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos ?

L'AGA.

Non, je ne puis souffrir que mon Roi s'avilisse.
Borne-là tes desseins, et je suis ton complice.

Il oublîra bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, si nos cris arrachent de ses bras
L'orgueilleuse Chrétienne à qui son cœur se livre.
A ces conditions je suis prêt à te suivre.
Si tu pousses plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, et je m'immole après.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LE VISIR, *seul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penses....
De la révolte en lui j'ai jeté les semences.
Achevons.... Ou s'il ose encor me traverser,
Le soldat veut son sang; je le laisse verser.

Fin du troisieme Acte.

TAYLOR OXFORD

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

SEIGNEUR, de vos transports calmez la violence;
Ces regards, ces soupirs et ce profond silence,
D'une vive douleur témoignages certains....

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes esprits sont atteints....
Voile aimable, long-tems étendu sur ma vue,
(*A part.*)
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue?....
Cruel Aga! pourquoi dessillois-tu mes yeux?
Pourquoi dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonant la gloire,
A l'amour triomphant arracher la victoire?....
Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix,
Me frappe, me réveille et m'accable à la fois.
En lisant mon devoir à sa clarté brillante,
J'abhorre le flambeau que sa main me présente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.

Content

Content de fuir, content d'essayer la menace,
Je n'ai pu ni souffrir, ni punir son audace.

TADIL.

Ah! reprenez, Seigneur, des soins dignes de vous;
Laissez gémir l'amour. Son frivole courroux
A déja trop long-tems balancé la victoire.
Méprisez ses conseils, n'écoutez que la gloire:
Achevez, triomphez d'un dangereux objet
Et reprenez des soins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour cesse de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flamme si pure,
A tous mes sentimens imprimant sa grandeur,
Aux plus hautes vertus sut élever mon cœur.
A peine je l'aimai cet objet magnanime
Qu'un pouvoir inconnu me sépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques loix,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix:
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable,
Apprit à distinguer l'innocent du coupable.
Sur mon trône, long-tems théatre de forfaits,
Je plaçai la pitié, la clémence et la paix.
Déja mon cœur changé goûtoit sa récompense,
Et mettoit sa grandeur dans la seule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer:
Non, vainement la gloire ose ici m'en presser;
Vainement à l'amour elle oppose ses charmes!
La cruelle se plaît dans le sang, dans les larmes;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toujours,
Et je puis être heureux sans son fatal secours.

TADIL.

Du vainqueur de Byzànce est-ce là le langage?
Faut-il de vos exploits vous retraçant l'image?....

MAHOMET.

Non, Tadil; de mon cœur tu connois la fierté.
Laisse, laisse gémir un amour révolté;
Laisse dans ses éclats mourir sa violence.
L'ambition sur moi n'a que trop de puissance.
Crains que, portant trop loin d'impétueux transports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je méprise la gloire,
Et j'aime par le sang à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur et mon esprit;
Le dépit destructeur m'agite et me saisit.
L'amour plus que jamais, tyrannisant mon ame,
Attise de ses feux la dévorante flamme;
Mais il n'est plus mêlé de ses ravissemens,
De ses tendres langueurs, de ses doux mouvemens:
Il jette dans mon cœur le desespoir, la rage;
Il ne respire en moi que le sang, le carnage.
Mon ame, abandonnée aux plus cruels transports,
Pour sortir de son trouble, a soif de mille morts.
Ah! si de mes soldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable....
Juste Ciel! je frémis.... Témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'univers n'aura vu tant d'horreurs....
Le Visir m'est suspect.... Que la mort l'environne:
Sa vie est criminelle, et je te l'abandonne.
Mon pouvoir absolu dépose le Mufti;

Qu'au même instant que l'autre il soit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance.
Laisse-moi seul.

(Tadil sort.)

SCENE II.

MAHOMET, *seul.*

Enfin j'évite ta présence,
Irène; et l'ascendant d'un funeste devoir,
Pour la premiere fois, balance ton pouvoir.
Ah ! puisqu'il le balance, il le vaincra, sans doute !
Si le triomphe est beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble laurier pourroit me couronner
Que celui qu'en ce jour je prétends moissonner ?....
Sors de mon cœur, amour, et fais place à la gloire....
Tes murmures sont vains ; je ne te veux plus croire.

SCENE III.

THÉODORE, MAHOMET.

THÉODORE.

Sultan, de tes bontés permets-nous de jouir.
Le bonheur de ma fille a trop su m'éblouir.
Le péril qui la suit, le danger qui te presse

Rompent l'auguste nœud que formoit ta tendresse.
Libres par tes bienfaits, permets que sur mes pas
Irène aille cacher de funestes appas.
Son repos, ton honneur, sa sûreté, ta vie,
Son pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu?.... Mais l'ai-je commandé?
Par qui son sort doit-il être ici décidé?
Quel empire; quels droits te restent-ils sur elle?
Qui te les a rendus?

THÉODORE.

Ton armée infidelle.

MAHOMET.

Mon armée!... Ainsi donc tu m'oses apporter
L'ordre que mes soldats prétendent me dicter?
Sais-tu que cette audace, en toi seul impunie,
A tout autre mortel auroit coûté la vie?
Tu n'es plus sous ces Rois tremblans, subordonnés,
D'un peuple impérieux esclaves couronnés,
Monarques dépendans, asservis sur le trône,
Que, sous le nom de loix, l'impuissance environne,
Fantômes du pouvoir, dont le bras impuissant
Courbe, au gré de l'audace, un sceptre obéissant.
Ah! si le despotisme a choisi quelque siége
C'est celui que j'occupe, et qu'en vain on assiége;
Et si dans son entier je ne l'avois reçu
Par moi seul à son comble il seroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire:
J'osois défigurer dans mon cœur alarmé

L'image d'un objet si tendrement aimé ;
Mais n'attends plus de moi ce cruel sacrifice,
Peuple ingrat ! à tes yeux je veux qu'il s'accomplisse
Cet hymen, dont en vain ton orgueil est blessé.
En faveur de l'amour l'honneur intéressé
M'offre l'appât flatteur d'une double victoire :
En couronnant mes feux je conserve ma gloire.

THÉODORE.

Eh ! pourquoi refuser de remettre en mes bras
L'objet de tant de trouble et de tant de combats ?
Epargne à mes regards la douloureuse image
De ces murs désolés par un second ravage,
Epargne à ma douleur le spectacle cruel
De ma fille à mes pieds tombant du coup mortel ;
Et, s'il faut dire tout, de toi-même, peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je sens mon courage à ta voix redoubler.

THÉODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle ? ....

MAHOMET.

Je respire, je l'aime et tu trembles pour elle !

THÉODORE.

Un peuple tout entier a conjuré sa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de son sort.

THÉODORE.

La trahison, la force ont tonné sur sa tête.

MAHOMET.

La puissance et l'amour chasseront la tempête.

THÉODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh ! bien donc, sans pâlir,
Sous les éclats du trône il faut m'ensevelir ;
Il faut, si l'on m'arrache à ce degré sublime,
Que l'autel en tombant écrase la victime !
Reprends auprès de moi ta noble fermeté.
Opposons au péril une mâle fierté :
Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous offense,
Détruisons.....

SCENE IV.

TADIL, MAHOMET, THÉODORE.

TADIL, *à Mahomet.*

Pardonnez à mon impatience,
Seigneur ; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Mufti déployant le terrible étendart
Souleve à son aspect un peuple téméraire.
Tout le suit : le Spahy, l'orgueilleux Janissaire
Courant sous un saint voile aux derniers attentats
Y dresse en même-tems et sa vue et ses pas.
Tout s'apprête au carnage ; et déja dans la ville....

MAHOMET, *à part.*

(*A Théodore.*)

Traîtres, vous le voulez !.... Demeure en cet asyle ;
Rassemble les Chrétiens admis dans ce Palais :
Je te laisse ma Garde, et je te la soumets....
(*A Tadil.*)
Tadil, qu'on obéisse aux loix de Théodore.

SCENE V.

IRÈNE, MAHOMET, THÉODORE, TADIL.

IRÈNE, *à Mahomet.*

Quel attentat, Seigneur ? quel crime vient d'éclore !
Quel péril !...

MAHOMET.

Ce n'est rien. Un peu de sang versé,
Un chef anéanti le péril est passé.

IRÈNE.

Ah ! Seigneur, étouffez une funeste flamme ;
Laissez, laissez-moi fuir !

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame ?
Juste Ciel !.... demeurez, et ne présumez pas
Que j'aime ou je haïsse au gré de mes soldats.
Rassurez-vous ; calmez d'inutiles alarmes.
Il est tems de verser du sang et non des larmes.

TADIL.

Ah ! Seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux, laisse-moi !
Ton Roi contre un esclave a-t-il besoin de toi ?

(Il sort, et Tadil le suit.)

SCENE VI.

THÉODORE, IRÈNE.

THÉODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur sensible.
Vous pleurez Mahomet : sa perte est infaillible.
Le Visir, dès long-tems son secret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, et l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de souscrire
Que d'un complot fatal on a trop su m'instruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet ;
J'ai couru vers ces murs, j'ai pressé Mahomet
De rompre des liens formés pour sa ruine.
Au mépris du danger, l'amour le détermine :
Il se perd. Suivez-moi : les mutins en courroux
Bientôt se seront fait un chemin jusqu'à vous.

IRÈNE.

Ah ! mon pere, en quel tems voulez-vous que je fuie !
Cause de tant de maux pourrois-je aimer la vie ?

Je n'en saurois douter, Mahomet va périr :
Il meurt ; et vous m'avez permis de le chérir.
Ah ! vous m'avez perdue ; et mon ame tremblante,
Succombe sous les noms et de fille et d'amante !

THÉODORE.

Chere Irène, cessez d'échauffer dans mon cœur
Une triste amitié qui parle en sa faveur.
Pensez-vous qu'insensible au coup qui le menace
L'honneur n'ait pas déja conseillé mon audace ?
Mais....

IRÈNE.

Ah ! je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en sauvant Mahomet.
Dans votre ame, à jamais exempte d'artifice,
Le scrupule, le doute assiégent la justice.
Osez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, et non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du sang qui l'a fait naître,
Un Roi s'il n'est Chrétien n'est il plus votre maître ?
Et ce sceptre, et ce glaive, en ses mains, dons du Ciel,
Qui lui peut arracher, sans être criminel ?
Est-il quelque pouvoir au-dessus de Dieu même
Qui puisse anéantir les droits du diadême ?
Le dogme le plus saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver son Souverain peut-il être un forfait ?

(*A part.*)

Quel exemple aux Chrétiens !... Ah ! dans leurs mains perfides,
Grand Dieu ! brise à jamais ces poignards parricides
Que fabrique l'enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au sein de ses Rois plonge une aveugle erreur !

THÉODORE.

Pour aimer le Sultan, pour lui rester fidele,
Irène, je n'ai pas besoin de votre zele.
Sans discuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ses vertus m'ont rendu son sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte :
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui sollicite ;
Et, s'il m'est défendu de lui servir d'appui,
Il m'est permis, du moins, de mourir avec lui.
J'y cours.... Adieu, ma fille!

IRÈNE.

Arrêtez, ô mon pere!
(*A part.*)
Arrêtez, ou je meurs.... Ciel! quelle est ma misere?
Il faut lorsque pour moi mon amant va périr
Que j'enchaîne le bras qui le peut secourir....
(*A Théodore.*)
Vivez, Seigneur, vivez! Dans mon ame affligée
J'entends déja gémir la nature outragée!
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le sein paternel....
(*A part.*)
Quel état! quel tourment!... Épreuve rigoureuse!
Peut-on être innocente, ensemble et malheureuse?...
(*A Théodore.*)
Oui, ma vertu triomphe, et la faveur du Ciel
M'instruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le sort veut qu'on l'entende :
Ce n'est point votre sang, c'est le mien qu'il demande.
Mourir pour un Sultan, en vous c'est désespoir ;
Mourir pour mon époux, Seigneur, c'est mon devoir.

THÉODORE.

Non, ne m'arrêtez plus !.... Une douleur si tendre
Ne peut.... Nassi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

SCENE VII.

NASSI, THÉODORE, IRÈNE.

IRÈNE.

Ah ! que fait Mahomet ?

NASSI.

Le soldat en fureur
Répandoit dans Byzance et le trouble et l'horreur.
Divisés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, et veut le sang d'Irène :
L'autre, dont le Visir échauffe le courroux,
Brûle sur Mahomet de signaler ses coups ;
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout se disperse :
Son chemin est comblé des mutins qu'il renverse ;
La terreur, la vengeance éclatent dans ses yeux :
Chaque coup, chaque trait perce un séditieux.
Déja jusqu'au Visir il s'est fait un passage.
Le Visir frémissant voit approcher l'orage :
« Sultan, je puis te perdre, ou mourir. C'est assez, »
Dit-il ; et sur son maître il fond à coups pressés.
Mahomet furieux leve une main sanglante,
Et du sein du perfide il la tire fumante,

Cependant les soldats, dans ces murs répandus,
Poursuivent à grands cris les Chrétiens éperdus.
Le Sultan veut en vain détourner la tempête;
Il menace, il immole, et rien ne les arrête.
Enfin de leur Prophête il saisit l'étendart,
Rappelle les mutins fuyans de toute part;
Et ce signe, pour nous une fois salutaire,
Dompte et suspend les coups du cruel Janissaire.
Mais le trouble, Seigneur, n'est point encor calmé:
D'un sinistre avenir mon cœur est alarmé.
Ils demandent le sang d'une tendre victime....
Je crains en la nommant de partager leur crime.

IRÈNE, *à part.*

Enfin, c'est donc sur moi que le Ciel en courroux
D'un orage effrayant a rassemblé les coups!
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeste!
De tant de biens promis la mort seule me reste!....
(*A Théodore.*)
Seigneur, vous le voyez, il n'est plus tems de fuir:
L'arrêt est prononcé, c'est à moi d'obéir;
Et je vais....

THÉODORE.

Ah! ma fille, où fuis-tu sans ton pere?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere!

IRÈNE.

Oui, Seigneur, de vos bras j'accepte le secours;
Mais c'est pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la derniere fois ouvrez le sein d'un pere
Aux larmes que m'arrache une douleur sincere.
Pour fléchir l'Etre à qui j'ose les adresser,

Sur

Sur quel autel plus saint pourrois-je les verser ?....
(*A part.*)
Que fais-je ?.... Surmontons ces indignes alarmes:
L'innocence expirante est au-dessus des larmes.
Ne laissons point le peuple arbitre de mon sort ;
Et du moins, en Chrétienne, offrons-nous à la mort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, GARDES.

MAHOMET, *aux Gardes.*

Qu'on me laisse.

(Les Gardes sortent.)

SCENE II.

MAHOMET, *seul.*

Ah! grand Dieu, par qui sera calmée
Cette horrible fureur en mes sens allumée?
Dans des ruisseaux de sang mon cœur vient de nager;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger....
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire, ou ma flamme?...
Ma flamme!.... Quoi! parmi tant de transports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux?....
Qu'il gémisse! qu'il meure!.... Ah! sa langueur funeste

A déja trop flétri des jours que je déteste!
Rhodes, Rhodes subsiste; et, malgré mes sermens,
Ce rempart des Chrétiens brave les Ottomans.
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Épire,
Du creux de ses rochers insulte à mon Empire.
Vainqueur infatigable, il remplit l'univers....
Et Mahomet vieillit dans la honte et les fers!....
De tant de lâchetés il est tems de t'absoudre.
Tonné, éclate, détruis, arme-toi de la foudre;
Sous les remparts de Rome ensevelis tes feux,
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saisissons le moment d'un dépit magnanime,
Immolons à ma gloire une grande victime,
Effrayons l'univers; et, digne Potentat,
Par un exemple affreux confondons le soldat....
Il est digne de moi, cet exemple terrible,
Vaincre ma passion c'est me rendre invincible....
Que dis-je? ah! malheureux, quel horrible forfait!....
O mort! viens dévorer le cœur et le projet!...

SCENE III.

L'AGA, MAHOMET.

MAHOMET.

Barbare! viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens; tes fureurs encor ne sont pas satisfaites;
L'amour, le tendre amour parle encore à mon cœur.

Inspire-moi ta rage et comble mon malheur.
Que dis-je ? il est comblé. Frémis, connois ton maître;
Dans toute sa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire, ou la rage ont jetté dans mon sein
(*A part.*)
Un projet.... Non, cruels ! vous l'espérez en vain;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes,
Et j'irai par degrés jusqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous; et de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront causé ne seront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévu les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas
Ce que peut ton esclave est de t'offrir son bras.

MAHOMET, *à part.*

Quels sujets, juste Ciel, m'a soumis ta colere !
Tel est, des Musulmans, l'effrayant caractere.
Dans le sang le plus pur ardens à se plonger,
Montrez-leur la victime ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur maître ils le feront trembler;
Et pour les commander il faut leur ressembler....
Eh ! bien, cruels ! eh ! bien, il faut vous satisfaire;
Il faut être parjure, impie et sanguinaire,
Détester l'innocence, abjurer la vertu....
Ah ! le Ciel t'a donné le Prince qui t'est dû,
Peuple ingrat ! J'ai voulu régner en juste maître:
Il te faut un tyran ? sois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc ! à l'amour seul borner tous ses desirs,
Quoi ! dormir sur un trône entouré de plaisirs,
Parer ses mains d'un sceptre ; et, méprisable idole,
D'un peuple désarmé boire l'encens frivole,
Quoi ! c'est donc là régner ? Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Ce n'est point pour régner que naissent les Sultans.
Depuis que tes ayeux, du fond de la Scythie,
Fiers enfans de la guerre, ont inondé l'Asie,
Aucun d'eux n'a régné ; tous ils ont triomphé.
Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé,
Par eux l'Assirien chassé de Babylone,
L'efféminé Persan renversé de son trône,
Le Caraman vaincu, le Bulgare asservi,
Le Hongrois abaissé, le Thrace anéanti :
Ils régnoient tous ces Rois que leur valeur écrase ;
De leur trône abattu l'équité fut la base :
L'amour, ainsi qu'au tien, siégant à leur côté,
Leur mollesse usurpoit le nom de Majesté.
Ah ! lorsque dans ces murs, théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduisit la victoire,
Lorsque ton bras puissant, foudroyant ces remparts,
Abattit et saisit le sceptre des Césars,
Ah ! tu régnois alors ; et, si j'ose le dire,
Plus que tous tes ayeux tu méritois l'Empire.
L'univers consterné, présageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de son vainqueur.
Quel changement, ô Ciel !... J'en appelle à toi-même :
Mahomet peut tout vaincre, et que fait-il ? il aime....

Je me tais : mon audace a mérité la mort ;
Mais puisqu'on me pardonne on cede à mon transport.

MAHOMET.

Cesse, et n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel ! pour le malheur du monde.
La cruauté perfide et l'aveugle fureur
Par tes barbares soins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, et plus rude peut-être,
Au dessus des grandeurs on m'auroit vu paroître ;
J'eusse été de la terre et l'amour et l'honneur :
On m'y force, il le faut, j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de sang, chemins de la victoire,
Je jure de poursuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Jusques dans mes plaisirs leurs cris retentiront....
Tu triomphes !... Va, cours, éloigne de ma vue
La Beauté qui régna sur mon ame éperdue.
Furieux, et flottant sur mon sort, sur le sien,
Si je la vois encor, je ne réponds de rien.
Sauve-moi de ses pleurs, sauve-la de ma rage.
Un instant peut la perdre, ou vaincre mon courage....
La voici... Juste Ciel ! je ne me connois plus....

(*A l'Aga.*)

Laisse-moi ; tes conseils sont ici superflus.

L'AGA, *à part, en sortant.*

Quelle entrevue, ô Ciel ! que je crains sa tendresse !
Sauvons-le, malgré lui, de sa propre foiblesse.

SCENE IV.

IRÈNE, MAHOMET.

IRÈNE.

Mon abord vous surprend? Soigneux de m'éviter,
Votre exemple, à vous fuir auroit dû m'exciter.
Avouez-le, Seigneur, vous n'aimez plus Irène?
Vous craignez ses regards, sa présence vous gêne?
Rassurez-vous; chassez le trouble où je vous vois:
Elle vous parle ici pour la derniere fois....
Sultan, je ne t'ai point déguisé que mon ame
A fait tout son bonheur de partager ta flamme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire;
En cédant à ses loix je tremble, je soupire:
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas;
Mais qui dompte l'amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi, je te rends ta promesse,
Je renonce à l'hymen qui flattoit ma tendresse.
L'effort est rigoureux; il est digne de moi....
Vous, Seigneur, de la gloire, allez, suivez la loi.
J'ose pourtant vous faire encore une priere:
Ne la rejettez point, Seigneur, c'est la derniere.
Soulagez les Chrétiens: vous me l'avez promis!
Que votre cœur jamais ne se ferme à leurs cris:
Aimez-les, Mahomet; enfin qu'il vous souvienne
Qu'Irène vous fut chere, et qu'elle fut Chrétienne!

Je lis dans vos regards de sinceres douleurs :
C'en est assez , ô Ciel ! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET, *à part.*

Je n'avois pas prévu de si vives alarmes !....

(*A Irène.*)

Irène, triomphez; voyez couler mes larmes.
Objet de mes desirs, doux charme de mes yeux,
Hélas ! vous méritiez un destin plus heureux !
Irène ! chere Irène, il en est tems encore,
Fuyez, éloignez-vous. Le feu qui me dévore
Peut dans son âpreté consumer son objet....
Ah ! si vous connoissiez le cœur de Mahomet,
Ses transports, sa fureur, sa noire barbarie !...
L'amour d'un Musulman est un amour impie,
Toujours prêt dans sa rage à détruire l'autel
Où son respect brûloit un encens solemnel....
Jamais à mes desirs vous ne fûtes plus chere ;
Et cependant jamais l'implacable colere
Ne menaça vos jours d'un si pressant danger....

(*Il leve son poignard sur Irène.*)

Ce poignard dans ton sein est prêt à se plonger.
Irène, crains la mort ! son horreur t'environne ;
Ma fureur te l'annonce, et mon bras te la donne.

IRÈNE.

Ton bras est suspendu ! qui t'arrête ?... Ose tout ;
Dans un cœur tout à toi laisse tomber le coup :
Frappe, finis mes maux ; Irène te pardonne !

MAHOMET, *laissant tomber son bras.*

Tu me pardonnes.... Ciel ! je frémis, je frissonne !
Mon cœur sous ta constance est contraint à plier.

Le crime est imparfait, le remords est entier....
Tu pleures ! tu gémis ! ... Ah ! trop puissante Irène!
Je sens qu'à tes genoux ma foiblesse m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pu menacer
Dans mon perfide sein est prêt à s'enfoncer.

(*Il veut se percer. Irène l'en empêche.*)

Tu m'arrêtes ! Ah ! Dieu, que d'amour ! ... que de charmes ! ...

(*Il laisse tomber le poignard.*)

Eh ! quoi, tant de fureur se termine à des larmes !...
Irène, décidons. Veux-tu vivre et régner ?
Aux yeux de mes soldats je vais te couronner :
J'en jure par le Ciel ! Tes attraits, ma puissance,
Les supplices, la mort vaincront leur résistance....
Que dis-je ? Ah ! fuis plutôt, fuis, dangereux objet;
Mon amour, ma vertu, mes pleurs sont ton forfait.
Laisse-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne sois pas ma premiere victime!

IRÈNE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux :
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Irène :
Cet instant, pour jamais, va briser votre chaine...
Pour jamais !... Ah ! Seigneur !.. Mais dans ce triste jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour....
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

MAHOMET, *seul.*

JE te laisse partir, Irène, et je t'adore!....
Quel horrible triomphe!... Il accable mon cœur.
Tout s'y taît, tout y meurt, tout, jusqu'à la fureur!...
Ce calme toutefois n'est qu'un calme perfide....
Oui, de tous mes instans ce seul instant décide.
Les vertus dans mon ame avoient suivi l'amour;
L'amour cede, et j'y sens le crime de retour....
Quel bruit se fait entendre?

SCENE VI.

THÉODORE, GRECS, MAHOMET.

THÉODORE, *désarmé, blessé et soutenu par les Grecs.*

AH! Seigneur, ta présence
Peut seule des mutins désarmer l'insolence.
Je combattois.... Irène accourt avec transport.
Elle me voit sanglant, elle cherche la mort:
Par le fer des soldats son sang va se répandre....
Je me meurs: et mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans son sang mes soldats aient osé!...
(A part.)
Ah ! courons, trop long-tems c'est être méprisé....
Traîtres ! vous fléchirez, ou cette même Irène,
J'en jure ! ne mourra que votre Souveraine ! ...
Non, la nécessité ne peut rien sur les Rois;
Et mon cœur n'est point fait pour recevoir des loix.
(Il sort.)

SCENE VII.

THÉODORE, GRECS.

THÉODORE.

DIEU ! de tant de périls garantissez Irène !

SCENE VIII.

ZAMIS, THÉODORE, GRECS.

ZAMIS.

QUEL triomphe !... Ah ! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THÉODORE.

Irène ?...

ZAMIS.

Tout lui cede. Aux portes du Palais
Les mutins poursuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient par tout la mort inévitable ;
Irène.... j'en frémis ! Irène, inébranlable,
Porte à travers le fer ses pas précipités,
Et, méprisant la mort : » Perfides ! arrêtez !
» Dit-elle ; des Chrétiens épargnez l'innocence,
» Tournez contre moi seule une juste vengeance ;
» C'est moi qui vous ravis un vainqueur glorieux :
» Frappez ! trempez vos mains dans un sang odieux ! »
A peine elle a parlé, son aimable présence
Met la discorde aux fers et bannit la licence.
Eperdus, consternés, tremblans à ses genoux,
Ils cedent, en silence, à des charmes si doux.

THÉODORE, *à part.*

Ciel ! je t'offre ma mort : mon cœur n'a plus d'alarmes...
Je vois Nassi... Grand Dieu ! que m'annoncent ses larmes !

SCENE IX

SCENE IX et derniere.

NASSI, THÉODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI, *à Théodore.*

VENEZ, Seigneur, venez; sortons de ce Palais.

THÉODORE.

Je tremble....

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THÉODORE.

Irène?...

NASSI.

Hélas!

THÉODORE.

Nassi?...

NASSI.

Malheureuse victime!...

Elle n'est plus.

THÉODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vu le crime.

THÉODORE.

Et quelle main barbare, instrument du forfait?....

NASSI.

Frémissez; c'est la main du cruel Mahomet!

ZAMIS.

Juste Ciel!

THÉODORE.

Je me meurs!

NASSI.

Irène triomphante,
Contemploit à ses pieds l'armée obéissante;
Mahomet a paru. Les chefs et les soldats
D'Irène, par leurs cris, célebrent les appas.
Il s'arrête, il admire, il soupire, il s'avance.
Aux cris tumultueux succede un long silence.
Il marche.... Dans ses yeux sont la rage et les pleurs:
« Le voilà cet objet, proscrit par vos fureurs,
» A-t-il dit; cet objet, à qui la vertu même
» Auroit du monde entier cédé le diadême!
» Vous étiez trop heureux sous un regne si doux:
» Je vous vois maintenant trembler à ses genoux.
» Traîtres! il n'est plus tems... Pleurez sur sa mémoire:
» Vous la perdez, cruels! je l'immole à ma gloire.»
Ah! Seigneur! furieux, il saisit un poignard,
Il jette sur Irène un funeste regard,

La frappe .... Pardonnez à ma douleur mortelle,
Le sang coule ; déja la victime chancelle :
Elle tombe ; ses yeux se tournent vers le Ciel,
Et son cœur expirant pardonne au criminel.

THÉODORE.

Grand Dieu ! dont le courroux éclate sur Byzance,
Que sa mort et la mienne apaise ta vengeance !

FIN.

LA COQUETTE CORRIGÉE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR DE LA NOUE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 23 Février 1756.

H

PERSONNAGES.

JULIE, jeune veuve, coquette.

ORPHISE, tante de Julie.

CLITANDRE.

LE VIEUX COMTE LISIMON.

LE MARQUIS, neveu de Lisimon.

ÉRASTE.

LA PRÉSIDENTE.

ROSETTE, suivante de Julie.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, dans un Salon commun aux appartemens d'Orphise et de Julie.

LA COQUETTE CORRIGÉE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

AH ! Clitandre, c'est vous ? Ma joie en est extrême :
Je devois envoyer chez vous ce matin même.
Je voulois vous parler.

CLITANDRE.

Je me tiendrois heureux
De pouvoir deviner et remplir tous vos vœux.
Mais, Madame, avant tout, dites-moi, je vous prie,
Quel est le but, l'objet de la plaisanterie
Que l'on me fait, et dont vous êtes de moitié ?

ORPHISE.

De moitié ! moi, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, vous. Notre amitié
Exige que de tout vos bontés m'éclaircissent;
Lisez.

(*Il donne un billet à Orphise*)

ORPHISE, *regardant la signature.*

(*A part.*)

Julie!... Enfin mes projets réussissent.

(*Lisant.*)

» Vous ignorez sans doute que c'est à moi à répon-
» dre de la conduite de mon aimable tante: peu s'en
» faut qu'elle ne m'ait fait confidence des sentimens
» qu'elle a pour vous, et je prétends juger par moi-
» même si vous les méritez. Ainsi, Monsieur, prépa-
» rez-vous à subir l'examen le plus sévere; et sur-tout
» faites provision de bonnes raisons pour justifier, à
» votre âge, et votre éloignement pour les nièces, et
» votre goût déterminé pour les tantes. JULIE. »

(*A Clitandre.*)

Quel éclaircissement exigez-vous de moi?
Ce billet est très-clair.

CLITANDRE.

Vous riez, je le voi.

ORPHISE.

Pourquoi donc? Je n'osois avouer ma défaite,
Et de mes sentimens ma niece est l'interprete;
Je la remercîrai.

CLITANDRE.

Cessez de plaisanter.

ORPHISE.

Mon amitié pour vous ne sauroit s'augmenter,
Clitandre : j'aime en vous cet heureux caractere
Qui vous rend à la fois agréable et sincere ;
Cet esprit dont le ton plaît à tous les états,
Que la science éclaire, et ne surcharge pas,
Dont l'essor libre et pur, parcourant chaque espace,
Badine avec justesse et raisonne avec grace....

(*Voyant qu'il veut parler.*)

Ne m'interrompez pas.

CLITANDRE.

Madame, ce portrait
Me ressemble si peu....

ORPHISE.

La vérité l'a fait.
Mais je sais que votre ame est bien plus belle encore.

CLITANDRE.

Avec profusion votre main me décore ;
Mais quittez ces pinceaux que l'amitié conduit :
C'est assez me flater, je voudrois être instruit.
Cette lettre....

ORPHISE.

Est l'effet de mon heureuse adresse.
Il faut que vous m'aidiez à corriger ma niece.

CLITANDRE.

Quoi ! ce projet encore occupe votre esprit ?
Votre niece l'ignore, ou sans doute elle en rit ;
Mais pour l'exécuter quel rare stratagême ?...

ORPHISE.

Il faut que vous l'aimiez.

CLITANDRE.

Moi! Julie?

ORPHISE.

Oui, vous-même.
Bien plus, je vous réponds du plus tendre retour.

CLITANDRE.

Le cœur de votre niece est-il fait pour l'amour?

ORPHISE.

Je connois comme vous cette ardeur vagabonde
Qui l'entraîne sans choix dans les flots du grand monde.
Je sais qu'elle est coquette, et qu'à tout l'univers
Sa vanité voudroit faire porter ses fers,
Envahir tous les cœurs, briller sans concurrence,
Déifier enfin sa beauté qu'on encense:
Si je l'accuse ici ce n'est point par humeur;
Je l'aime, et je voudrois assurer son bonheur.
Quand son époux mourut, victime de mon zele,
Retraite, amis, maison, j'ai tout quitté pour elle:
Je n'ai point revêtu l'air farouche et grondeur,
Ni d'une surveillante affecté la rigueur;
Elle m'auroit trompée, elle m'auroit haïe:
Elle ne voit en moi que sa plus tendre amie.
Sous ce titre, en tous lieux, j'accompagne ses pas,
J'écarte les dangers, je préviens les éclats;
Ne pouvant l'arrêter, je la suis: ma prudence
Préside à sa conduite, en bannit l'indécence;
Et, toujours occupée à régler ses desirs,
Je parois seulement partager ses plaisirs.

CLITANDRE.

Je sais jusqu'à quel point vous êtes estimable.

Mais Julie après tout n'est point si condamnable :
Tout la porte au plaisir, sa fortune, son rang ;
De ses brillans défauts son âge est le plus grand ;
Et, quoique du devoir elle étende sa chaîne,
Elle résiste encore au torrent qui l'entraîne.
Mais pesez vos desseins. Qui ? moi, la réformer ?
Je ne connois en moi rien qu'elle puisse aimer :
Je le sens à regret, mais j'ose vous le dire,
Le moindre petit-maître obtiendra plus d'empire.

ORPHISE.

Non : tous nos merveilleux près d'elle ont échoué,
Et de tous leurs assauts son orgueil s'est joué.
Contente d'entasser conquêtes sur conquêtes,
Elle a pour tous les cœurs des chaînes toujours prêtes ;
Mais, en les soumettant, elle échappe à leurs traits,
Et du sien jusqu'ici rien n'a troublé la paix.

CLITANDRE.

L'avis est excellent ; mais songez donc, Madame,
Qu'en voulant allumer une imprudente flamme
Je pourrois le premier en être consumé.
Pour braver tant d'attraits suis-je assez bien armé ?
Veuve et très-jeune encor, riche, spirituelle,
Fiere de vingt talens, aimable autant que belle,
Mes yeux, long-tems fixés sur tant d'appas divers,
Pourroient faire à mon cœur oublier ses travers ;
Je n'ose le risquer.

ORPHISE.

Je vous connois, Clitandre :
Lorsqu'à tant de beautés vous craignez de vous rendre,
Ce n'est là qu'une excuse, un honnête détour.

La vertu seule a droit d'allumer votre amour :
Jusqu'à ce jour ma niece a conservé la sienne ;
Mais bientôt il n'est plus de frein qui la retienne :
Vous pensez comme moi sur cet article-là.
D'un danger si pressant, de grace, arrachons-la.
Aidez-moi de vos soins.

CLITANDRE.

Il faut être sincere.
Ce projet qui vous flatte a trop de quoi me plaire.
Déja plus d'une fois j'ai surpris dans mon cœur
Des desirs inquiets d'obtenir ce bonheur ;
Déja depuis long-tems ma raison en alarmes
Ne peut qu'avec effort résister à ses charmes :
De toutes ses erreurs peu tranquille témoin,
Je la fuis à regret, et l'admire de loin.
Ainsi vous le voyez, l'épreuve est dangereuse.

ORPHISE.

Elle vous aimera : son sort est d'être heureuse.

CLITANDRE.

Je ris de vous entendre, et vous me ravissez
Par ce ton décisif dont vous me l'annoncez.
Et sur quoi fondez-vous un espoir qui me passe?

ORPHISE.

Oh ! je vais vous le dire ; écoutez-moi, de grace.
Depuis près de deux mois, habile à tout saisir,
Je conduis mon projet, sans vous en avertir.
J'ai toujours remarqué que la grande folie,
Que le goût dominant de ma chere Julie,
Est moins de captiver ceux qui l'aiment par choix,
Que d'asservir les cœurs soumis à d'autres loix.

Un amant, quel qu'il soit, la trouvera rebelle;
Mais qu'il en aime une autre, il devient digne d'elle,
Et pour se l'attacher il n'est feintes, détours,
Ruses dont son orgueil n'emprunte le secours.
Elle attaque, on résiste; elle presse, on lui cede;
Mais un est-il soumis, un autre lui succede.
Pour fixer ses regards sur ce que vous valez,
J'ai dit que vous aimiez; mais que vos feux voilés,
Remplissant tous les vœux d'une amante sincere,
Couvroient votre bonheur des ombres du mistere;
Que je la défiois de troubler vos plaisirs,
Quoiqu'elle vît souvent l'objet de vos desirs,
Et que votre conquête à ses yeux interdite
Supposoit dans une autre un plus rare mérite.
Son cœur a pris l'essor, et ses émotions
Ont d'abord éclaté par mille questions.
J'ai feint de badiner; l'atteinte étoit portée:
Lorsque vous paroissiez je l'ai vue agitée,
Suivre partout vos yeux, peser tous vos discours,
Chercher avidement l'objet de vos amours,
Et toujours cependant employer tous ses charmes
Afin de vous forcer à lui rendre les armes.
D'ordinaire sur moi vos regards se perdoient,
Les siens en même tems sur moi se confondoient:
A cent petits égards votre amitié fidelle
Mille fois m'a donné l'avantage sur elle;
Ses soupçons balançoient, ils se sont appuyés,
Et produisent enfin l'effet que vous voyez.

CLITANDRE.

Eh! bien, si notre amour eût été véritable
Le moyen d'excuser ce trait abominable?

ORPHISE.

Il ne l'est point : pourquoi le prendre au sérieux ?

CLITANDRE.

Elle n'en est pas moins criminelle à mes yeux.
Penseroit-elle à moi si sa maligne adresse
N'y trouvoit le plaisir d'enlever ma tendresse.

(Orphise rit.)

A qui !.... Fort bien ! riez....

ORPHISE.

Je ris de ce courroux.
Son caractere est-il une énigme pour vous ?
Sa fierté vous défie : allons, entrez en lice ;
En vous faisant aimer, confondez sa malice :
Entraînez, séduisez, humiliez son cœur,
Et forcez son orgueil à connoître un vainqueur....

(Le voyant hésiter.)

Quoi donc ? vous balancez ! quelles sont vos alarmes ?
Vous le savez, Julie étincelle de charmes ;
La nature a versé sur elle avec plaisir,
Cent dons que la fortune a pris soin d'embellir :
L'abus de tant d'appas tous deux nous inquiete ;
Mais qu'elle aime une fois et la voilà parfaite.
Un véritable amour au sein de la vertu,
Va fixer pour jamais son cœur trop combattu.
Ces mêmes qualités qui causent notre flamme
Un honnête homme aimé les transmet dans notre ame.
De mille sots amours son cœur s'est garanti ;
Sans le vôtre comment peut-il être assorti ?
Tout ce qui l'environne est-il fait pour lui plaire ?
Son sort est de plier sous un digne adversaire,

Et le mien est de voir heureux et réuni,
Ce que j'ai de plus cher, ma niece et mon ami.

CLITANDRE.

Je cede, et vais tenter cette grande entreprise;
Mon penchant m'enhardit, votre espoir m'autorise...
Mais, pour me mettre au fait, quel est l'amant du jour?

ORPHISE.

Lisimon.

CLITANDRE.

Que devient Éraste et son amour?

ORPHISE.

Le vieux Comte le chasse; et ce choix ridicule
Cache un plus noble feu, qu'elle se dissimule....
Voyez-la, parlez-lui.

CLITANDRE.

Je reste dans ces lieux:
Je veux tout observer d'un regard curieux.

ORPHISE.

La cour va se grossir.... On vient, et je vous quitte.
Adieu, mon cher neveu!

(*Elle sort.*)

SCENE II.

CLITANDRE, *seul.*

C'EST aller un peu vîte !
Il s'en faut que sa niece et moi soyions d'accord.
Allons, sans nous flater, secondons son effort.

SCENE III.

ÉRASTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

ÉRASTE chez Julie ! Est-ce-là ta promesse ?
Qu'y viens tu faire, dis ?

ÉRASTE.

Abjurer ma foiblesse ;
Du plus sanglant reproche accabler, à tes yeux,
L'objet le plus perfide et le plus odieux.

CLITANDRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

ÉRASTE.

Qui, moi ? je la déteste !

CLITANDRE.

Je ne m'en doutois pas.

ÉRASTE.

ÉRASTE.

Oh ! je te le proteste.
Ce n'est plus un amour masqué par le dépit,
Qui s'irrite et s'apaise après un peu de bruit ;
C'est un dessein formé d'éclater, de lui nuire :
Je cours l'exécuter, et je viens l'en instruire.

CLITANDRE.

J'ignore quel sujet cause ton désespoir ;
Mais j'en augure mal, puisque tu veux la voir.
Qui gronde une volage, est encore fidele :
Il vaut mieux l'imiter que lui faire querelle.
Cours chez Lucile ; un mot va te rendre innocent.
Ton amour pour Julie, éteint presqu'en naissant,
Est encore ignoré de cette fille aimable ;
Ce secret révélé te rendroit plus coupable.
Vas : je l'ai disposée à te bien recevoir.

ÉRASTE, *tirant de sa poche une Lettre.*

Tiens, reconnois Julie et le trait le plus noir.
Hier, détestant Julie et sa flamme inconstante,
Je me fais annoncer chez ta belle parente :
Dans ses yeux, où son ame étaloit sa candeur,
Je lis, en rougissant, mon crime et son ardeur :
Je tombe à ses genoux, muet et plein d'alarmes....
Je reçois mon pardon, arrosé de ses larmes :
Attendri, pénétré d'amour et de remords,
Pour me justifier je fais d'heureux efforts ;
Lucile s'y prêtoit, et sa bouche timide
Me traitoit de volage, et non pas de perfide....

C'est dans ce même instant qu'un démon envieux
M'accable, la détrompe et l'insulte à mes yeux.

(*Il donne le billet à Clitandre.*)

CLITANDRE, *lisant.*

« De grace, Madame, débarrassez-moi d'Éraste. » L'hommage qu'il s'avise de me rendre afflige votre » amour-propre, sans flater le mien ; et vous devriez » prendre un peu plus de soin de conserver vos con- » quêtes. Il m'a menacée de retourner à vous ; soyez, » je vous prie, assez généreuse pour ne me le point » renvoyer. JULIE. »

ÉRASTE.

Eh ! bien, que diras-tu ?

CLITANDRE.

Que Julie est sincere ;
Qu'il faut, pour ton honneur, l'oublier et te taire.

ÉRASTE.

Me taire ! oh ! la coquette apprendra désormais
A respecter l'amour, à le laisser en paix,
A voir d'autres beautés partager son empire,
A ne leur point ravir des cœurs qu'elle déchire ;
Et je veux préserver de ses fers odieux
Cent crédules amans que séduiroient ses yeux....
Je l'attends.... Lorsqu'au gré du courroux qui m'amene
Mes discours insultans auront bravé sa haine,
Je cours, dans vingt maisons, des plus vives couleurs
Peindre sa fausseté, ses travers, ses noirceurs ;
Et, livrant au public l'esprit dont elle brille,
J'imprime ses billets, et je les apostille.

CLITANDRE.

Tu lui feras justice, et, pour moi, j'y consens.
Les besoins du courroux sont des besoins pressans ;
Contente-les, mon cher.... Quand tu seras tranquille
Je te demanderai ce qu'en pense Lucile.

ÉRASTE.

Oh ! Lucile est trop bonne : elle m'a défendu
De la voir, d'éclater ; mais....

CLITANDRE.

Je l'avois prévu.
Résiste à ses conseils, vas, cours te satisfaire,
Dépêche ; car demain tu n'en voudras rien faire.

ÉRASTE.

Je le voudrai demain, dans dix ans.

CLITANDRE.

Non, crois-moi.
Réfléchis un moment, tu rougiras de toi.
Que t'a donc fait Julie ? et pourquoi ta vengeance
La veut-elle punir de ta propre imprudence ?
Ses regards à Lucile ont arraché tes vœux ?
Ton infidélité n'étoit pas dans ses yeux,
Elle étoit dans ton cœur ; seul il fit l'injustice,
Et c'est sur lui qu'en doit retomber le supplice.
Ton dépit, ton courroux n'est encor qu'imprudent ;
Il devient criminel, si tu vas plus avant.
Tu cherchas à lui plaire, et tu plus à Julie :
Ne fut-ce que deux jours, elle fut ton amie ;
Tout ce que ces deux jours Julie a fait pour toi
Sous le sceau le plus saint fut commis à ta foi ;
Regards, billets, discours, signes de toute espèce

Du plus profond secret supposoient la promesse.
Aux mains d'un honnête homme elle a cru confier
Le pouvoir de la perdre ou de l'humilier.
Des devoirs de l'amant sois quitte : elle est volage.
Le secret en est un dont rien ne te dégage :
Elle est femme, elle rompt de perfides liens ;
Sois homme, tes sermens doivent survivre aux siens.
Laissons le petit-maître et l'impudent cynique
S'abreuver de scandale et vivre de critique,
Et, sans frein, sans pudeur, déchirer de leurs traits
Celles dont ils n'ont pu profaner les attraits ;
Laissons cette vermine orgueilleuse et sans ame,
Se parer des débris de l'honneur d'une femme :
Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot ;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot.

ÉRASTE.

Mais, enfin, quand Julie....

CLITANDRE.

Eh ! finis. Ta colere
N'a pas le sens commun.... Monsieur cherchoit à plaire,
Auprès d'une coquette il n'a pas réussi ;
C'en est fait, pour jamais son honneur est noirci !

ÉRASTE.

Quoi ? tu n'approuves pas....

CLITANDRE.

J'admire ma bêtise
D'opposer des raisons à semblable sottise !
C'est un rare accident qui t'arrive en ce jour,
Et personne avant toi n'éprouva pareil tour !

Une femme coquette ! ah ! bon Dieu, quel prodige !
Tout Paris va pleurer du malheur qui t'afflige ;
Et des belles, sur-tout, le scrupuleux troupeau
Va frémir, au récit d'un forfait si nouveau !

ÉRASTE.

Mais je prétends, au moins....

CLITANDRE.

Retourne chez Lucile :
Elle t'aime ; aime-la : la vengeance est facile.
Que tardes-tu, dis-moi ? Bientôt ton successeur....

ÉRASTE.

Quel est-il ?

CLITANDRE.

Lisimon.

ÉRASTE.

Lisimon ?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur !
Sa tante me l'a dit.

ÉRASTE.

Qui ! ce vieux militaire,
Estimable, il est vrai, mais si peu fait pour plaire ?
Que, depuis quatre mois, le Marquis son neveu,
Malgré tant de leçons, a façonné si peu ?

CLITANDRE.

Oui, te dis-je.

ÉRASTE.

Cet homme est-il fait pour Julie ?
C'est d'un mauvais plaisant la mauvaise copie ;
Véridique, borné, par conséquent mutin,

Qui voudra de l'amour.... Oh ! parbleu ! mon chagrin
Ne tient point au récit d'un choix aussi bizarre,
Et je ris des douceurs que l'amour leur prépare !

CLITANDRE.

Il paroît.

SCENE IV.

LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE COMTE, *à Eraste, en l'embrassant.*

Eh ! bon jour, mon très-cher.

ÉRASTE, *à Clitandre.*

Quel transport !
Il m'étouffe !

CLITANDRE.

Oh ! jadis on embrassoit bien fort.

ÉRASTE.

Et sur-tout son rival ?

LE COMTE.

Moi, ton rival ?

ÉRASTE.

Sans doute.

(*A Clitandre.*)

Il n'en conviendra pas, il est modeste.

LE COMTE, *à Eraste.*

Écoute,

Tu railles ; mais, crois moi, dans mes jours libertins
Je ne haïssois pas ces petits cœurs mutins :
Je savois les réduire ; et plus d'une Julie
De s'être prise à moi s'est souvent repentie.

ÉRASTE.

Bon ! c'est un jeu pour vous que de fixer son cœur.

LE COMTE.

Mais, Éraste, à ton air, moitié triste et moqueur,
On diroit qu'un congé.... mais de la bonne espece....

ÉRASTE.

Il est vrai.

LE COMTE, *à part.*

Bon ! Julie a rempli sa promesse....
(*A Eraste.*)
La perfide ! as-tu fait, dis-moi, bien du fracas ?
Eh ! bien, conte-moi donc ton pitoyable cas ?
Julie....

ÉRASTE.

Oh ! s'il vous plaît, vous le saurez d'un autre ;
Et vous-même bientôt nous conterez le vôtre.

LE COMTE.

(*A part.*)
Le mien ?... Pauvre jeune homme ! il est désespéré...
(*A Eraste.*)
Crois-moi, c'est pour toujours que je suis adoré.

CLITANDRE.

Pour toujours ?

LE COMTE.

Oui, malgré votre surprise extrême,
C'est une vérité que je tiens d'elle-même.

CLITANDRE.

D'elle-même ?

LE COMTE.

Oui, vous dis-je.

CLITANDRE, *à Eraste.*

Oh! oh! c'est tout de bon!

Éraste, qu'en dis-tu?

ÉRASTE.

Que Monsieur a raison;
Sans crime il ne peut plus douter de sa tendresse:
Elle n'a jamais fait qu'à lui cette promesse!

LE COMTE.

Comme on blâme les gens que l'on ne connoît pas!
Savez-vous que Julie, avec tous ses appas,
Ne me sembloit d'abord qu'une franche coquette,
Rien qu'une écervelée?.... Oui, je vous le répete.
J'ai connu mon erreur, en la voyant de près.
Sa candeur, son bon sens égalent ses attraits.
Je l'entretins hier une heure, en confidence;
Je fus, je l'avoûrai, charmé de sa prudence,
De sa sincérité, là.... de sa bonne-foi.
Allez lui demander, elle m'estime, moi!

(*Eraste et Clitandre rient ensemble.*)

Vous riez?.... Oh! parbleu! Messieurs de la jeunesse,
Vous irez faire ailleurs admirer votre espece!

SCENE V.

LE MARQUIS, LE COMTE, ÉRASTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Bon jour, mon oncle... Eh! bien, nous avons réussi;

(*A Eraste.*)

Vous êtes en faveur?... Éraste.... Ah! te voici.
Tu n'es plus à Julie, et j'ai rompu ta chaîne:
Demain le Président te cede Célimene;
Nous avons, d'hier au soir, pris nos arrangemens.

ÉRASTE.

Pour d'autres que pour moi conserve tes présens.

LE MARQUIS.

Mais il faut te pourvoir; mon oncle prend ta place,
Tu lui cedes Julie?

ÉRASTE.

Oh! de fort bonne grace.

LE MARQUIS.

Eh! oui, mon cher, eh! oui; c'est comme il faut agir.
Regreter une femme! il en faudroit rougir.
Pourquoi se tourmenter par un dépit frivole;
Une vous quitte? eh! bien, une autre vous console.
On se convient? tant mieux! entiere liberté.
On se déplaît? bon soir! chacun de son côté.

ÉRASTE.

Vos conseils sont fort bons, et j'en vais faire usage....
(*A Clitandre.*)
Clitandre, je t'attends pour finir ton ouvrage.

CLITANDRE.

Une affaire m'arrête, et je veux l'achever.
Chez Lucile, à l'instant, je vais te retrouver.
(*Eraste sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *au Comte.*

Ceci pour vous, mon oncle, est un exemple utile ;
Quand votre tour viendra, soyez aussi docile.

LE COMTE.

Mon tour ne viendra point, entendez-vous?

LE MARQUIS.

Eh ! mais....
Il faut bien que Julie un jour....

LE COMTE.

Eh ! non, jamais :
Elle m'estime trop.

LE MARQUIS.

Si fort qu'elle vous prise,
Encor faut-il qu'un jour....

LE COMTE.

Eh! non, son ame est prise;
Son cœur sera constant, le tems le fera voir;
Et j'en crois les sermens que je vais recevoir.
(*Il entre chez Julie.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, CLITANDRE.

LE MARQUIS, *riant.*

Les oncles sont plaisans!

CLITANDRE.

Marquis, je suis sincere.
A la suite du choix que vous avez fait faire,
Je prévois, pour Julie et vous, quelqu'embarras.

LE MARQUIS.

Peut-être un peu de bruit, vers la fin, n'est-ce pas?
Tant mieux, nous en rirons.

CLITANDRE.

Mais Julie?...

LE MARQUIS.

Eh! qu'importe?
Elle n'a point encore eu de scene un peu forte:
Il la faut aguerrir.

CLITANDRE.

Son éducation
Vous donne un peu de soin?

LE MARQUIS.

Non ; sa vocation
L'emporte : la nature en a fait un chef-d'œuvre.
C'est le meilleur esprit ! qui tracasse, manœuvre,
Médit, seme le trouble, aime à tout diviser ;
Qui brouilleroit l'État, le tout pour s'amuser ;
De révolutions, de conquêtes avide,
Qui voudroit envahir tout l'Empire de Gnide.
Son ame est toute à jour, son cœur est un miroir,
D'où l'amour disparoît, dès qu'il s'est laissé voir ;
Petit monstre charmant, lutin indéchiffrable
Qu'il faudroit étouffer, s'il n'étoit adorable ;
Qui, blâmant, approuvant, raisonnant au hasard,
Vous étonne, vous force à suivre son écart.
Avant qu'il soit deux mois, et sous ma discipline,
De nos cercles brillans ce sera l'héroïne.

CLITANDRE.

Oui, c'est un bon sujet : sans doute elle ira loin.
Mais, dites-moi, quel est l'objet de votre soin ?
De vous en faire aimer ?

LE MARQUIS.

L'idée est impayable !
Si de m'aimer deux jours je la croyois capable
Je l'abandonnerois. J'ai des principes, moi ;
Mais solides, constans. Mon destin, mon emploi,
C'est d'éteindre en tous lieux ce travers qui me blesse,
Ce sentiment pervers qu'on appelle tendresse,
Dont l'abus à l'amant donne en propriété
Un objet qui se doit à la société.
Mon étude d'abord est d'armer une belle,

Contre

Contre cent préjugés dont on les ensorcelle ;
Ces noms tant répétés de décence, de mœurs
En moins de deux leçons s'effacent de leurs cœurs;
Je les livre à la soif de briller et de plaire :
Elles aiment le bruit, oh ! je leur en fais faire.
Une scene bruyante amene un autre éclat ;
Tantôt c'est un caprice et tantôt un combat :
On noircit, on carresse, on brouille, on raccommode;
Et, livrée aux devoirs d'une femme à la mode,
Toujours dans les plaisirs, on se fait une loi
De braver le public, et de vivre pour soi.

CLITANDRE.

Vos talens merveilleux égalent vos lumieres;
Vos leçons ont germé chez beaucoup d'écolieres.

LE MARQUIS.

Il en faut convenir, et je suis effrayé
Des rapides succès dont mon zele est payé !

CLITANDRE.

Vous avez beau vanter votre art, votre systême,
Il n'est point infaillible ; et Julie, elle-même,
Malgré son naturel et malgré vos talens,
N'est point parfaite encor.

LE MARQUIS.

Non : ses progrès sont lents.
Depuis un certain tems, certaine retenue
Sur le dernier degré l'arrête suspendue ;
Pour atteindre au sommet, il ne lui faut qu'un pas:
Elle a l'entêtement de ne le vouloir pas.
Oh ! parbleu ! nous verrons. Chloé, Célie, Hortense,
Dont je vais l'entourer vaincront sa résistance.

Je leur prête ce soir ma petite maison ;
Leur exemple mettra Julie à la raison.
Une femme d'une autre aime à presser la course ;
Et c'est pour les former ma derniere ressource. . . .
La voici.

SCENE VIII.

LE COMTE, JULIE, *entrant en petite-maîtresse, et regardant beaucoup Clitandre pendant toute la scene ;* LE MARQUIS, CLITANDRE.

JULIE, *au Comte, qui lui donne la main.*

Pourquoi non ? cela peut s'arranger.

LE COMTE.

Vous m'écrirez ?

JULIE.

Oui, oui, nous y pourrons songer.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Vous sortez ?

JULIE.

Oui vraiment. J'ai hâté ma toilette.
Je ne veux pas du Comte épuiser la fleurette :
J'entends mes intérêts.

LE COMTE.

Ah ! Madame ! les miens
Sont de perpétuer de si chers entretiens.

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre amour est d'un babil extrême.

LE COMTE, *à Julie.*

Chacun de vos attraits mérite un diadême !...
(*Au Marquis et à Clitandre.*)
Comme elle est rayonnante !

JULIE.

Il suffit pour un jour....
(*Au Marquis.*)
Je sais presqu'à présent comme on faisoit l'amour
Au tems de mon aïeule..... Adieu : je vais en ville.

LE MARQUIS.

Si matin en visite ?

JULIE.

Oui, chez une imbécille,
Chez la prude Doris, qui vint hier m'ennuyer.
Dans la même monnoie, oh ! je vais la payer,
Car je choisis exprès l'heure, l'instant propice
Où seule.... Enfin, je veux que Damon me maudisse.

LE MARQUIS.

Ils sont fort bien, dit-on ?

JULIE.

Eh ! oui, c'est le meilleur ;
Qu'en dites-vous ? je veux lui dérober son cœur.
Je prétends les brouiller à ne se plus entendre.

LE MARQUIS.

Eh ! mais, oui ! ce seroit un service à leur rendre.
Damon, en vérité, devroit être confus ;
Depuis près de dix jours ils ne se quittent plus.

LE COMTE.

Mais dix jours.... c'est bien peu pourtant.

JULIE.

Pour moi j'ignore
Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore.

LE COMTE.

Ah ! Madame, on se dit....

JULIE.

Mon cher Comte, entre nous,
Je doute que jamais je l'apprenne de vous.

(*Elle sort en donnant la main au Marquis et au Comte, et en faisant une révérence à Clitandre.*)

SCENE IX.

CLITANDRE, *seul.*

Avec quelle finesse elle a tendu le piége !
Vingt regards .. pas un mot. Je veux à son manége
Opposer... Mais on vient.... C'est Rosette : tant mieux.

SCENE X.

CLITANDRE, ROSETTE.

ROSETTE.

MONSIEUR, par ordre exprès, ne quittez point ces lieux.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir.

ROSETTE.

La réponse est jolie !
Mais je vous parle, au moins, de la part de Julie.

CLITANDRE.

A la bonne heure ; mais....

ROSETTE.

Elle va revenir.

CLITANDRE, *lui montrant un billet.*

Rends ce billet....

ROSETTE.

C'est vous qu'on veut entretenir.
Quelqu'esprit, quelqu'amour que vous puissiez y mettre,
Tête à tête on dit mieux que ne dit une lettre.

CLITANDRE.

Mais vraiment ce billet je ne l'ai point écrit ;
Il vient d'elle.

ROSETTE.

Comment ?

CLITANDRE.

Un valet mal instruit
A sans doute oublié sa véritable adresse;
(*Il lui donne le billet.*)
Mais il n'est pas pour moi... Tiens, rends-le à ta maîtresse.

ROSETTE.

Il est pour vous, Monsieur.

CLITANDRE.

Non.

ROSETTE.

Le fait est constant;
Je le sais bien.

CLITANDRE.

Eh! non.

ROSETTE.

Ciel! quel entêtement!
Je sais son secret.

CLITANDRE.

Soit; je ne veux pas l'apprendre.

ROSETTE.

Vous savez fort mal vivre, au moins, Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Adieu.

ROSETTE.

Demeurez donc: vous me ferez gronder.

CLITANDRE.

Une affaire me presse, et je ne puis tarder.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

ROSETTE, *seule.*

Oui ! c'est donc là le ton de ces gens raisonnables ?
De ces gens qu'on estime ? Ah ! qu'ils sont haïssables !
Quel accueil ! par ma foi, les femmes n'ont pas tort,
Quand il s'en rencontre un de le chasser d'abord.
Heureusement l'espece en est rare, et nos Belles
Trouvent à moissonner des cœurs plus dignes d'elles.
Quel caprice a Julie aussi de s'adresser
A ces gens dont la tête est faite pour penser ?
Dont le cœur froidement réfléchit et médite ?
C'est bien fait ; elle n'a que ce qu'elle mérite.
Puisse-t-on accueillir de la même façon
Toute femme qui veut tâter de la raison.

Fin du premier Acte.

TAYLOR INST. OXFORD

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, JULIE.

JULIE.

Mais je n'y comprends rien. Quoi! tout de bon,
Clitandre,
Malgré mon ordre exprès, n'a pas voulu m'attendre?

ROSETTE.

Pour la premiere fois, non sans étonnement,
Madame, j'ai vu fuir à cet ordre charmant.
Je l'ai souvent porté; ma moindre récompense
Étoit de voir briller la joie et l'espérance:
Souvent avec orgueil j'en admirai l'effet;
Mais sur Monsieur Clitandre il a manqué tout net.
Ce n'est pas tout encor.

JULIE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Voici la lettre....

JULIE.

Comment?

ROSETTE.

Qu'il vous a plu de lui faire remettre.

JULIE.

Il te l'auroit rendue?

ROSETTE.

Oui.

JULIE.

Mais on n'y tient point.

ROSETTE.

A ce beau procédé l'air, le ton étoit joint....
Vous rougissez, je crois?

JULIE.

L'aventure est nouvelle!

ROSETTE.

N'allez pas accuser au moins mon peu de zele:
J'ai prié, j'ai grondé.

JULIE.

Clitandre a de l'esprit;
Il a cru me piquer en rendant cet écrit:
Il veut me voir venir.... Oui dà, cet artifice
Peut-être surprendroit un cœur encor novice;
Mais il devroit me croire assez d'habileté
Pour m'honorer d'un piége un peu moins usité.

ROSETTE.

Je ne vois là-dedans artifice, ni piége.
Il ne vous aime point, voilà tout son manége.

JULIE.

Il ne m'aime point?

ROSETTE.

Non.

JULIE.

Mais y penses-tu bien ?

ROSETTE.

Vous êtes adorable.... oui; mais il n'en voit rien.
Ignorez-vous ces goûts bornés et terre à terre,
Plongés dans l'épaisseur de leur petite sphere ?
Il leur faut des objets qui soient à leur niveau,
Et qui puissent tenir dans leur petit cerveau :
A ce qui leur ressemble ils portent leur hommage.
Vous êtes pour ces gens d'un trop sublime étage;
Ils n'ont pas pour vous voir les organes qu'il faut,
Et Clitandre est peu fait à regarder si haut.

JULIE.

Soit caprice ou raison, sa conquête me tente:
Je veux, pour quelques jours, l'emprunter à ma tante.

ROSETTE.

Ils s'aiment donc ?

JULIE.

Tout juste.

ROSETTE.

Ah ! quelle trahison !
Ils s'aiment, sans votre ordre ?

JULIE.

Oh ! j'en aurai raison.

ROSETTE.

Quoi ! tandis qu'au dehors l'ardeur de votre zele
Persécute en tous lieux, détruit l'amour fidele,
Qu'au mépris des clameurs de mille objets trahis
Vous divisez au loin les cœurs les mieux unis,
Quoi ! dans votre maison, et sous vos yeux, Madame,

Deux cœurs osent brûler d'une constante flamme?
Armez-vous, combattez, courez les désunir;
Oui, fût-ce votre mere il faudroit la punir.

JULIE.

Depuis un certain tems, soit orgueil ou franchise,
Le ton avantageux est le seul ton d'Orphise.
Fiere de son héros, elle m'a mille fois
Vanté, sans le nommer, le prix de certains choix....
Que je faisois grand bruit, tandis que d'autres charmes
Captivoient certains cœurs au-dessus de mes armes....
Des bravades enfin, des défis. J'ai tant fait
Que de ces feux si beaux j'ai découvert l'objet;
C'est ce même Clitandre, ou je suis fort trompée.
Oh! je la punirai de s'être émancipée!
Ce jour même ses tons seront humiliés,
Et je trouve plaisant de la voir à mes pieds.

ROSETTE.

Tout comme il vous plaira; mais les nieces prudentes
Aiment bien mieux tromper qu'humilier leurs tantes.
Consultez-vous; tromper... c'est un plaisir si doux;
Mais je n'approuve pas le second, entre nous.
Clitandre est de ces gens (il a su m'en convaincre)
Qu'il n'est ni glorieux, ni facile de vaincre:
Des préjugés, des tons qui vous sont inconnus...
De la raison, enfin, n'attendez rien de plus.

JULIE.

De la raison, dis-tu? Peu de chose t'arrête.
Ces héros de raison ont tous le cœur si bête!
Leur esprit, il est vrai, gendarmé contre nous,
Souvent brille aux dépens de nos airs, de nos goûts

Nous dédaigne de loin. Sommes-nous en présence?
Un seul geste, un coup d'œil, un mot de préférence,
Notre juge bientôt réforme ses arrêts:
On veut nous décider; on nous voit de plus près,
On nous voit.... vainement on résiste à sa chûte;
Le cœur brûle, tandis que la raison dispute.
Clitandre, par exemple, eh! bien, je mets en fait
Qu'il a secrétement lu dix fois mon billet....
Tu n'as pas pénétré dans son ame surprise?
Un reste de vieux goût y combat pour Orphise,
Y balance l'espoir d'un triomphe plus doux;
Mais un mot d'entretien le met à mes genoux.

ROSETTE.

Puisque vous le voulez, tentez donc l'entreprise.
Il doit être venu, sur les ordres d'Orphise.

JULIE.

Bon: tu m'avertiras. Ma tante..., Ah! la voici.

(*Rosette sort.*)

SCENE II.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ma niece, comment donc, vous voilà seule ici?
Vos sujets rassemblés, et pleins d'impatience,
Murmurent hautement d'une si longue absence.
Julie allez régner, Un peuple tout entier

Attend,

Attend, et devant vous se vient humilier;
A son empressement ne soyez point rebelle:
Vénus s'honoreroit d'une Cour aussi belle.

JULIE.

Mes triomphes sont beaux et nombreux, j'en conviens;
Mais mon aimable tante aime à cacher les siens:
Contente de régner sur un cœur, sans partage,
Ses yeux du monde entier m'abandonnent l'hommage.

ORPHISE.

Comment donc! sur un cœur, moi, je prétends régner?

JULIE.

Je voudrois, le connoître, afin de l'épargner....
Car si j'allois lui plaire?... Allons, en confidence,
Dites.... J'ai mes raisons.

ORPHISE, *à part.*

Elle est folle, je pense!

(*A Julie.*)

Vas, remplis l'univers de tes succès brillans,
Étale ton esprit, ton savoir, tes talens.
Si j'aimois, ma fierté te mettroit à pis faire:
Tu ne plairas jamais à qui je pourrai plaire.

JULIE.

Ah! vous me défiez! je ne réponds de rien.
Adieu. N'oubliez pas au moins cet entretien.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORPHISE, *seule.*

Je ris de sa menace ; et son humeur trop vaine
Dans les nœuds qu'on lui tend l'embarrasse et l'entraîne :
J'ose tout espérer.

SCENE IV.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Ah ! Clitandre, c'est vous.
Tout semble concourir au succès le plus doux :
Je viens de la piquer, presque jusqu'à l'outrage.
On va pour vous gagner mettre tout en usage.
Voyez-la : profitez d'un instant si flateur,
Et, de sang-froid, sondez le chemin de son cœur.
Vous vous êtes conduit à merveille, Clitandre :
Le renvoi du billet, le refus de l'attendre,
Dont vous m'avez instruite, ont, par leur nouveauté,
Si puissamment surpris son esprit agité
Que, fuyant de sa Cour la cohue ordinaire,
Je viens de la trouver dans ce lieu solitaire,

Tenant avec Rosette un comité secret,
Et, sur ce que j'ai vu, vous en étiez l'objet.

CLITANDRE.

Il n'est pas tems encor d'écouter l'espérance.
De grace, affermissez plutôt ma résistance.
Dites-moi que l'objet que j'attaque en ce jour
Est inconstant, perfide, incapable d'amour,
Qui, joignant contre moi les attraits à la ruse,
Va rire, si j'échappe, et me perd, s'il m'abuse.
Avec ces sentimens, qu'il me faut inspirer,
Assez de coups encor me restent à parer.
J'y ferai de mon mieux, et j'ose bien vous dire
Qu'il ne lui sera pas aisé de me séduire.

SCENE V.

CLITANDRE, ROSETTE, ORPHISE.

ORPHISE.

PAIX... J'aperçois Rosette.

ROSETTE, *à part.*

Ah! le voilà venu.

ORPHISE, *à Rosette.*

Veux-tu me parler?

ROSETTE.

Moi? non; mais....

ORPHISE.

Que cherches-tu?

ROSETTE.

Rien.... Mais si vous vouliez, pour soulager Julie,
Madame, en ce moment joindre la compagnie?
Le cercle est fort nombreux.

ORPHISE.

Il est selon son goût;
Et sans moi, d'ordinaire, elle suffit à tout.

ROSETTE.

Oui; mais, dans un instant....

ORPHISE.

Que fait-on?

ROSETTE.

Les parties,
Dans les regles de l'art viennent d'être assorties.
A l'ombre d'un faux jour, les belles, par nos soins,
De leurs jeunes attraits n'ont que de vieux témoins.
Les laides, au contraire, en face des croisées,
Aux jeunes étourdis sont toutes opposées.
Les amans, dos-à-dos, aux deux bouts du logis,
Ne peuvent s'entrevoir sans un torticolis.
Pour Madame, elle a pris, après mainte épigramme,
Deux Seigneurs les mieux faits, et la plus laide femme.
Elle a bien mieux encor signalé son pouvoir;
Du magique reflet calculant le pouvoir,
Elle a si prudemment distribué les places
Que nul œil féminin n'a l'usage des glaces,
Tandis que, par l'effet du même arrangement,
Elle est vue et se voit dans tout l'appartement.

ORPHISE.

J'entre un moment chez moi, je la rejoins ensuite.

ROSETTE, *à Clitandre.*

Et verra-t-on Monsieur ?

CLITANDRE, *à Orphise, apercevant venir quelqu'un.*

Voici quelque visite.

ORPHISE.

Tant pis.

ROSETTE.

Elle est pour nous.

SCENE VI.

CLITANDRE, ROSETTE, LE COMTE, ORPHISE.

ROSETTE, *au Comte.*

VENEZ, on vous attend.

LE COMTE, *transporté, à Orphise.*

Excusez, on m'attend ; car, dans un autre instant,
J'aurois à vous parler d'une affaire importante ;
Mais quand la niece attend on peut quiter la tante.

ROSETTE.

Venez donc.

LE COMTE, *à Clitandre.*

On m'attend, Clitandre. Serviteur.

(*Il entre chez Julie, avec Rosette.*)

SCENE VII.

CLITANDRE, ORPHISE.

ORPHISE.

Il ne jouira pas long-tems de sa faveur.
Je rentre aussi.

(Elle entre chez Julie.)

SCENE VIII.

CLITANDRE, *seul.*

Je tremble, oh ! oui, je suis sincere ;
Je connois le danger ; puissé-je m'y soustraire !

SCENE IX.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Mais rien n'est si galant que votre procédé !
Ah ! qu'en un autre tems je vous aurois grondé !
Passons. Pour cette fois ma bonté vous excuse.
Je dépends du moment, et celui-ci m'amuse ;

Car, voulant vous parler, vous sachant en ce lieu,
A l'un de vos rivaux j'ai fait prendre mon jeu.
Il est au désespoir !.... Je ris de la grimace
Qu'a fait notre vieux Comte en occupant ma place.

CLITANDRE.

Votre vieux Comte a tort.

JULIE.

Il est original.

CLITANDRE.

Mais, de grace, pourquoi me nommer son rival ?
Il vous aime, dit-on ?

JULIE.

Sans doute. Et vous ?

CLITANDRE.

Madame...
Jamais....

JULIE, *avec gaieté.*

Ah ! vous voulez déguiser votre flamme !
Vous voulez m'adorer sans que j'en sache rien ?
Eh ! cessez d'affecter ce modeste maintien.
Vous m'aimez, tout est dit... Eh ! bien, mon cher Clitandre,
D'honneur, c'est un aveu que je brûlois d'entendre !

CLITANDRE, *étonné.*

Tout est dit ? Permettez....

JULIE.

Allons, regardez-moi ;
Je le veux.

CLITANDRE.

Volontiers.

JULIE.

Eh ! bien donc ?

CLITANDRE.

Je vous voi.

JULIE.

Est-ce tout ?

CLITANDRE.

Les beaux yeux ! la charmante figure !

JULIE.

Fort bien : continuez.

CLITANDRE, *souriant.*

Tout est dit, je vous jure.

JULIE, *gaiement.*

Non, non ; vos yeux à moi m'en disent beaucoup plus.
Vous m'aimerez, Monsieur, vos soins sont superflus.

CLITANDRE.

Et votre cœur du mien sera la récompense ?

JULIE, *minaudant.*

Mais.... vous pouvez compter....

CLITANDRE.

Oui, sur votre constance ;
Je le sais. Répondez, de grace ! à votre tour,
Puis-je vous demander ce que c'est que l'amour ?

JULIE.

La belle question !

CLITANDRE.

Il est bon que je sache
Quelle idée à ce mot parmi vous on attache ;
Car vous le présentez ici sous un aspect
D'une aisance, d'un ton qui m'est un peu suspect ;

Et je ne voudrois pas, joignant mon cœur au vôtre,
Vous donner un amour, moi, pour en prendre un autre.

JULIE.

Comment! en est-il deux? Il est, je crois, par-tout,
Tel que nous le sentons; consonnance de goût,
Union d'agrément, habitude amusante,
Qu'un caprice détruit, et qu'un coup-d'œil enfante;
Le ressort, le lien de la société,
Qui d'objets en objets voltige en liberté;
Qui, pour briller au jour, a quitté les ruelles,
Et transporte à grand-bruit le plaisir sur ses ailes.

CLITANDRE.

Je meurs, si j'entends rien à tout ce jargon-là!

JULIE.

Eh! mais....

CLITANDRE.

Quoi! vous croyez que l'amour soit cela?

JULIE.

Oui vraiment; aujourd'hui l'on n'en connoît point d'autre.
Arrangeons-nous pourtant; voyons, quel est le vôtre?
Détaillez-moi....

CLITANDRE.

Le mien, toujours mal défini,
Se dérobe au discours, ne peut qu'être senti;
Et, sans vous offenser, je présume, Madame,
Qu'il est rare entre vous, car il lui faut une ame.

JULIE.

Ah! vous m'allez vanter cet être suranné,
De mysteres, de pleurs, d'ennuis environné;

Ce tyran des plaisirs de nos antiques Belles,
Pour qui c'étoit trop peu d'être dix ans fidelles.
Tout ce vieux protocole est banni sans retour:
Ce n'est plus qu'en passant qu'on encense l'amour.
Clitandre, croyez-moi, suivez cette méthode;
Elle est plus usitée, et beaucoup plus commode.

CLITANDRE.

Non, cela ne se peut.

JULIE.

Quel air humilié!
Vous vous rendez enfin?

CLITANDRE, *voulant s'en aller.*

Vous me faites pitié!

JULIE.

Qui! moi, faire pitié?

CLITANDRE.

Oui, d'honneur.

JULIE.

Mais, Clitandre,
A la compassion je vous trouve un peu tendre.
Sans trop d'orgueil, j'ai cru, jusques à ce moment,
N'inspirer point encor ce triste sentiment.

CLITANDRE.

Et moi, c'est tout de bon que je vous trouve à plaindre;
Car enfin, ce bonheur que vous venez de peindre,
Examinez sa source, et pesez sa valeur,
Il est dans votre tête, et non dans votre cœur.
Dans la foule et le bruit, une bouillante ivresse,
De l'erreur à l'excès, guide votre jeunesse;
Au milieu des travers, des écarts, des éclats

Vous cherchez les plaisirs, les plaisirs n'y sont pas.
Pourquoi courir si loin ? L'indulgente nature
Les a mis près de vous dans leur juste mesure ;
Mais vous ne rencontrez que leur masque trompeur
Quand vous chargez l'esprit des intérêts du cœur.

JULIE, *à part.*

(*A Clitandre.*)

Mais, vraiment, il raisonne !.... A merveille, Clitandre !...
A vos discours pourtant je ne saurois me rendre ;
Car enfin, ces plaisirs, à moi, me semblent doux ;
Je les sens, j'en jouis.

CLITANDRE.

Ma foi ! tant pis pour vous.

JULIE.

Ah ! grace pour celui de briller et de plaire :
Tout autant que la vie, il nous est nécessaire ;
Et j'aimerois autant me passer de beauté
Que de voir sur un seul son pouvoir limité.
Là, descendez un peu dans le cœur d'une femme,
Et jugez quel plaisir doit enivrer son ame
Quand d'un cercle brillant les vœux et les regards
Sur elle concentrés tombent de toutes parts ;
Quand sur mille témoins de sa toute-puissance
Elle verse l'amour, le dépit, l'espérance.
Elle parle, l'éloge aussi-tôt retentit :
Elle jette un coup-d'œil, on espere, on pâlit.
Autour d'elle, à son gré, tout s'émeut, tout s'arrête :
Elle forme un orage, ou calme une tempête ;

De mille passions elle excite les flots :
Tous les cœurs sont troublés, le sien reste en repos.

CLITANDRE.

Le sien reste en repos ? L'aimable perspective
Que vous nous présentez ! Quoi ! l'ardeur la plus vive...

JULIE.

Oh ! vous ne passez rien. Allez-vous quereller ?
Je dis que c'est pour nous un besoin de briller.

CLITANDRE.

Brillez donc, j'y consens ; et laissez-moi, Madame,
Chercher d'autres plaisirs, inconnus à votre ame :
Moins d'éclat, plus d'amour, un peu de bonne-foi,
Des appas, des vertus, c'en est assez pour moi.

JULIE.

Mais on peut parmi nous rencontrer ce modele.

CLITANDRE.

Parmi vous, de l'amour ?

JULIE.

Oui, la chose est réelle.

CLITANDRE.

J'entends : de cet amour voltigeant, cavalier,
Dont vous faisiez tantôt l'éloge singulier ?
Non, j'ai le goût vulgaire ; et cet amour, Madame,
Est trop de qualité pour entrer dans mon ame.
De vos doctes leçons je ne puis essayer ;
En donnant tout mon cœur j'en veux un tout entier.
Je hais autant que vous la fadeur pastorale ;
Mais je hais encor plus le bruit et le scandale :
L'honnête me suffit ; et, dût-on me blâmer,
J'estime ce que j'aime, ou je cesse d'aimer.

JULIE.

JULIE.

Vous voulez me piquer? Je ne prends point le change;
J'ai mon projet en tête, et rien ne me dérange.
Voyons-nous plus souvent; vous êtes fait pour nous:
Un peu de liaison rapprochera nos goûts.

SCENE X.

LE MARQUIS, LE COMTE, JULIE, CLITANDRE.

LE COMTE, *à Julie et à Clitandre, les surprenant.*

PARBLEU! je m'en doutois.

JULIE, *riant.*

Quoi! tout de bon, cher Comte?

LE COMTE.

Cher Comte!.... Déloyale! ah! rougissez de honte!

JULIE.

Moi, rougir?

LE MARQUIS, *au Comte.*

Eh! bien donc, mon oncle, qu'avez-vous?

LE COMTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Quoi! déja de l'aigreur, du courroux?

LE COMTE.

Oui, ventrebleu!

LE MARQUIS.

Mon oncle!....

LE COMTE.

Oh ! ne vous en déplaise,
Mon neveu, laissez-moi quereller à mon aise.

LE MARQUIS.

Mais cela n'est point bien. Eh ! que vous a-t-on fait ?

LE COMTE.

(*Montrant Julie.*)
Le plus damnable tour !.... Tantôt, sur son billet,
J'arrive.... En minaudant, la perfide m'appelle :
« Cher Comte, je reviens ; prenez mon jeu, dit-elle. »
Je le prends, comme un sot ; et, pendant ce tems-là,
(*Montrant Clitandre.*)
On vient faire l'amour à Monsieur que voilà.

LE MARQUIS, *riant.*

Tout de bon ?

LE COMTE.

Oui, morbleu !

LE MARQUIS, *riant plus fort.*

Le tour est impayable !

LE COMTE.

Peste l'impertinent !

LE MARQUIS.

Oui, vous dis-je, admirable,
Charmant, délicieux !

LE COMTE.

Au diable l'étourdi !

LE MARQUIS.

Mon oncle, votre affaire est terminée ici ;
Allons, modestement, prenez congé.

LE COMTE.

J'enrage !
Et je me vengerai d'un si sanglant outrage....
Toujours en l'air, toujours trahissans et trahis,
Faites un monde à part, et soyez le mépris
De tout le genre humain. Le cœur d'une coquette
N'est pas d'assez haut prix pour que je le regrette.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

SA colere est brutale !

LE MARQUIS.

Elle m'a diverti,
D'honneur !

CLITANDRE, *à Julie.*

Madame a dû s'en amuser aussi ?

JULIE.

Beaucoup !

LE MARQUIS.

Vous vous formez, Julie, à me surprendre,
En moins d'un jour, Éraste et mon oncle et Clitandre !
C'est aller au plus grand.... Mais Clitandre, entre nous,
Est trop neuf dans le monde, et peu digne de vous.
Je veux le présenter à notre Présidente ;
Après, votre union sera bien plus décente.

JULIE.

(*Montrant Clitandre.*)

Laissez-là vos projets.... Monsieur est occupé;
Du vieil amour vraiment il n'est pas détrompé:
Il soupire, il adore....

LE MARQUIS.

Et qui donc?

JULIE.

Une belle

(*A Clitandre.*)

Qui sans doute l'attend.... Venez, amant fidele.

CLITANDRE.

Non, je ne puis....

JULIE, *au Marquis.*

Je vais le mettre entre deux feux.

CLITANDRE.

Madame, en ce moment....

JULIE.

Suivez-moi, je le veux.

(*Clitandre lui donne la main.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE.

Eh ! bien, mon cher Clitandre, est-ce en vain que j'espere,
Et ma Julie encor peut-elle vous déplaire ?

CLITANDRE.

Madame, trouvez bon que, fuyant à propos,
Je ne m'expose plus à perdre mon repos.
Votre niece m'attaque avec trop d'avantage;
Et risquer tout pour rien n'est pas d'un homme sage.

ORPHISE.

Clitandre, vous rêvez ?

CLITANDRE.

Non, c'est la vérité;
Jamais d'un trouble égal je ne fus agité.

ORPHISE.

Quoi donc ! l'aimeriez-vous ?

CLITANDRE.

Je ne sais; mais, Madame,
Je ne veux plus avoir à disputer mon ame.

Le dangereux objet! et quelle habileté
A mesurer l'effort à la difficulté!
Son manége attrayant vous tourne, vous épie,
Applaudit quelquefois, plus souvent contrarie:
Elle vous fuit, vous cherche, et s'apaise et s'aigrit;
Sans relâche elle occupe et le cœur et l'esprit.
Unissant, avec art, le dépit, la tendresse,
Sa bouche vous maltraite et son œil vous caresse.
Vous la voyez souvent, par un détour adroit,
Rire dans sa fureur, s'irriter de sang-froid:
Maîtresse du moment, tantôt brillante et vive,
Elle enchante, ravit; tantôt douce et naïve,
Sa grace au fond du cœur porte le sentiment:
Sa perfidie a l'air d'un tendre épanchement;
En passant par ses yeux, la noirceur, l'imposture
Prennent l'expression de la simple nature.
Oui, Madame, vingt fois j'ai pris pour vérité
Ce qui n'étoit qu'un jeu, qu'un amour imité;
Vingt fois j'ai repoussé la triste certitude
Que tout cela n'étoit qu'un fruit de son étude;
Mon cœur en sa faveur vingt fois s'est gendarmé,
Et même, en ce moment, à peine est-il calmé.

ORPHISE.

Oui, pour vous vaincre elle a déployé tous ses charmes:
Elle s'est présentée avec toutes ses armes,
Elle vous a traité comme un digne ennemi;
Mais ses propres efforts l'ont vaincue à demi.
Où vous avez cru voir de l'art, de l'imposture,
Croyez-moi, vous deviez n'y voir que la nature.
Sa vanité parloit, vous en sentiez les coups;

Sa fierté succomboit, son cœur voloit vers vous:
Elle s'en indignoit bientôt; mais sa colere
N'étoit qu'un repentir d'avoir été sincere.
Ce choc de sentimens, cet art si compliqué,
Supposez-la sensible, et tout est expliqué.

CLITANDRE.

Non, ne supposons rien, Madame, je vous prie:
Souffrez que prudemment je quitte la partie.

ORPHISE.

Clitandre, encore un coup, fiez-vous en à moi!
Son penchant se déclare; et c'est de bonne foi
Que je la garantis vaincue, humiliée.
Je la connois; mes soins l'ont tant étudiée!
A-t-elle pu cacher ses mouvemens confus?
Ne nous a-t-elle pas dix fois interrompus?
Quand de vos entretiens j'abrégeois l'intervalle,
N'ai-je pas entrevu l'aigreur d'une rivale?
Quand, tout-à-l'heure encor, je vous ai fait sortir,
Son dépit à mes yeux s'est-il pu démentir?
De notre tête-à-tête à présent inquiete,
Elle hâte son monde, et presse la retraite;
Un instant va la voir arriver sur nos pas:
Qu'est-ce que de l'amour, si cela n'en est pas?
Allons, que mon espoir, Clitandre, vous ranime.

CLITANDRE.

De ce frivole espoir serois-je la victime?...
La fuir.... il n'est plus tems.... Ah! que n'ai-je évité
Ce cruel embarras où vous m'avez jetté!...
Aidez-moi donc, du moins!

ORPHISE.

C'est à quoi je m'apprête.
Tourmentez bien son cœur ; j'attaquerai sa tête.
Servons-nous de son art : en butte à nos complots,
Il ne faut pas qu'elle ait un instant de repos.
Critiquez, exigez, fatiguez sa souplesse ;
De notre hymen prochain effrayons sa tendresse :
C'est un puissant mobile, et son cœur est à nous
Si nous venons à bout de le rendre jaloux....
La voici ; commençons.

SCENE II.

ORPHISE, JULIE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Julie, en feignant beaucoup d'embarras.*

COMMENT ! c'est vous, ma niece ;
J'ai cru que... jusqu'au soir... La foule qui vous presse...
S'est bien vîte écoulée !

JULIE, *riant à moitié.*

Ah ! ma tante ! en ces lieux
Vous ne m'attendiez pas si-tôt ? J'ai de bons yeux !

ORPHISE.

Moi, ma niece !... Pourquoi !... je parlois à Clitandre.

JULIE.

Eh ! oui, vous lui parliez ; vous aimez à l'entendre :
Rien n'est si naturel... Mais quelqu'un m'a conté

Que d'un objet uouveau son cœur étoit tenté.
Prenez-y garde ; au moins, et ce sont vos affaires.

ORPHISE.

Bon, bon, tous ces discours sont des bruits téméraires :
J'estime fort Clitandre, et tu le sais fort bien.
Heureuse qui possede un cœur tel que le sien!

JULIE.

Vraiment, c'est un trésor !

ORPHISE, *d'un air affectueux.*

Oui, ma chere Julie !
Pour l'amour de ta tante, aime le, je t'en prie !

(*Elle sort.*)

SCENE III.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

Pour l'amour de ma tante il faut donc vous aimer?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il falloit d'abord m'en informer ;
Je vous eusse adoré beaucoup plutôt, Clitandre.

CLITANDRE.

Il en est tems encor.

JULIE.

Daignerez-vous m'apprendre

A quelle occasion cet ordre m'est donné?
Il seroit trop plaisant que j'eusse deviné!

CLITANDRE.

Deviné?... Quoi, Madame?

JULIE.

Oh! la divine Orphise,
Ou je me trompe fort, va faire une sottise!
Ses amis devroient bien lui faire envisager
Qu'à son âge il est tard de vouloir s'engager.

CLITANDRE.

Mais elle est jeune encore.

JULIE.

Oui, oui, pour une tante;
Mais sous un nouveau joug plier en imprudente?...
Car, vous en conviendrez, chaque jour désormais
Impitoyablement va ternir ses attraits.
Pour moi, je l'avoûrai, je tremble pour Orphise.

CLITANDRE.

Il est peu de Beautés que le tems ne détruise;
Je le sais: cependant, en honnête mari,
J'ai mon systême, moi; systême assez hardi,
J'en conviens. Par exemple, Orphise est fort aimable,
Et le sera longtems; car elle est éstimable.
Elle n'a jamais cru que le seul agrément
De l'amour d'un mari dût être l'aliment.
Belle, mais sans orgueil, à d'autres soins livrée,
A cesser d'être jeune elle s'est préparée:
Aux nobles sentimens elle a formé son cœur,
Et pour son caractere elle a pris la douceur.
Elle a de son esprit étendu les lumieres;

Elle a même accueilli des vertus roturieres,
L'égalité d'humeur, la modeste bonté,
L'amour de l'ordre enfin, trop rare qualité !
Après un certain tems que l'hymen nous éprouve,
La beauté perd, dit-on; tout cela se retrouve.
Les maris aiment mieux, ils m'en sont tous témoins,
Une vertu de plus, et deux graces de moins.

JULIE.

Etre jeune !... être belle !... Oui, c'est un double crime,
Dont,...

CLITANDRE.

Non ; il ne faut pas trop presser ma maxime.
La beauté de tout tems soumit tout à ses loix,
Et je ne suis point d'âge à contester ses droits;
Mais sans lui disputer son suprême avantage,
A d'autres qualités nous pouvons rendre hommage.

JULIE.

Heureuse qui pourroit toutes les rassembler !
Mais, pour vous plaire à qui faut-il donc ressembler ?

CLITANDRE.

A vous, Madame.

JULIE.

A moi ?... Le compliment m'honore;
Mais dans un autre tems il eût mieux fait d'éclorre :
Je ne suis pas d'humeur à le récompenser.

CLITANDRE.

J'ai cru qu'en aucun tems il ne pouvoit blesser....
Ce ton de dignité m'annonce le contraire,
Soit.

JULIE.

Avec ces façons aspirez vous à plaire ?
Vous auriez très-grand tort. La contradiction,
L'esprit guindé, l'humeur sont mon aversion ;
Et c'est tout ce qu'en vous, Monsieur, j'ai vu paroître.

CLITANDRE.

Nous voilà donc brouillés ?

JULIE.

Vous en êtes le maître.

CLITANDRE.

Fort bien ! sur votre cœur je n'avois qu'à compter !

JULIE.

Vous prenez grand plaisir à m'impatienter !

CLITANDRE.

Moi ?... Vous vous amusez ; j'en prends ma part.

JULIE.

Courage!
Vous m'indignez, au moins !... Votre air, votre langage,
Tout conspire, Monsieur, je vous le dis tout net,
(*Minaudant.*)
A vous faire haïr !.... en dépit qu'on en ait.

CLITANDRE.

Bon ! ce n'est rien encore ; et si jamais, Madame,
Vous aviez le malheur de captiver mon ame,
Vous essuiriez vraiment bien d'autres vérités !
Mon esprit est pétri de contrariétés,
Je vous en avertis. Ce qu'en vous on admire
Seroit précisément l'objet de ma satyre.

Si

Si vòtre façon d'être en ce moment vous plaît,
Croyez-moi, but-à-but, restons sans intérêt.

JULIE.

Eh ! quoi, ma façon d'être est donc bien haïssable?

CLITANDRE, *d'un ton pénétré.*

Non... il ne tient qu'à vous de devenir aimable...
Mais vous le seriez trop en suivant mes avis.
Continuez plutôt; gâtez cent dons exquis,
Vous-même de nos cœurs armez la résistance,
Et, de vos propres mains, bornez votre puissance;
De la nature en vous défigurez les traits,
D'un attirail sans fin surchargez ses attraits;
Du bon sens, du plaisir conjurez la défaite,
Sauvez-nous du danger de vous voir trop parfaite:
C'est fort bien fait à vous, je dois le souhaiter;
Et quel cœur sans cela pourroit vous résister ?

JULIE, *embarrassée et sérieuse.*

Quoi ! sérieusement, vous me trouvez à plaindre?

CLITANDRE.

Très-sérieusement. Incapable de feindre,
J'ai regret de vous voir employer tant d'efforts
Pour ne vous préparer au bout que des remords.

JULIE, *plus gaie.*

Pour devenir aimable, eh ! bien, que faut-il faire?

CLITANDRE.

Vous me le demandez? Vous n'êtes pas sincere.
Le cœur vous le diroit, si vous l'écoutiez bien;
Mais dans tous vos discours le cœur n'entre pour rien.

JULIE.

Non, je veux vos avis. Pour rétablir ma gloire
C'est vous, oui, désormais vous seul que je veux croire.

SCENE IV.

JULIE, CLITANDRE, LE MARQUIS.

(*Le Marquis, dans le fond, les écoute un moment.*)

CLITANDRE, *à Julie.*

Moi seul ?

JULIE.

Assurément. Ce que vous m'avez dit
Me frappe, et je prétends en faire mon profit.

CLITANDRE, *à demi rendu.*

Vous ne feriez pas mal.... Mais bon! c'est une adresse
Pensez-vous tout cela ?

JULIE.

Oui, d'honneur!

CLITANDRE, *avec émotion.*

Ah! traîtresse!
Vous voilà.

JULIE, *très tendrement.*

Qu'avez-vous!

CLITANDRE.

Ce regard enchanteur,
Ce ton....

JULIE.

Que savez-vous s'il ne part pas du cœur ?

CLITANDRE, *hésitant.*

Je sais que.... contre vous il est bon d'être en garde.

(*Le Marquis éclate de rire.*)

JULIE, *étonnée, au Marquis.*

Que faites-vous donc là, Marquis ?

LE MARQUIS.

Je vous regarde,

(*A Clitandre.*)

J'écoute et j'applaudis.... Eh ! bien, tu conviendras
Qu'on ne peut mieux jouer ce que l'on ne sent pas ?
C'est pousser le talent jusques à l'excellence.
Quel air de sentiment, de vérité, d'aisance !
Pour peu que j'eusse encor laissé durer l'erreur
C'en étoit fait, Clitandre, elle emportoit ton cœur....

(*A Julie.*)

Parbleu ! vous l'avez mis à deux doigts de sa perte.

JULIE, *à demi déconcertée, et finissant par rire.*

Ne me louez pas tant, cela me déconcerte....
J'étois en train d'aimer.... Cela se gagne, au moins !

CLITANDRE.

Et vous ne savez plus aimer devant témoins ?

JULIE, *minaudant.*

Je ne dis pas cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne le pas dire ?

(*A Clitandre.*)

Tiens, de sa fausseté ne sois pas le martyre ;
Habitude, et rien plus.... Et sa bouche, et ses yeux

N'ont jamais su que dire : « Aimez-moi; je le veux. »
C'est chez elle un ressort, un jeu dont la détente
S'échappe à volonté.

CLITANDRE.

La remarque est savante !

LE MARQUIS.

Et juste, qui plus est!

JULIE.

Oh! taisez-vous, Marquis.
Convient-il que par vous mes secrets soient trahis ?
Quoi ! si j'ai des raisons pour engager Clitandre,
S'il en a pour m'aimer ?....

LE MARQUIS.

J'en ai pour le défendre.
Écoutez-moi, tous deux.... Toi, Clitandre, sur-tout,
Que vas-tu faire ? Avec de l'esprit et du goût,
Si mon expérience ici ne te seconde,
Tu vas tout au plus mal t'annoncer dans le monde.
Posons le fait. Julie, après t'avoir joué,
Te livrera par-tout comme un homme échoué :
Nos Belles apprendront ta ridicule histoire;
Et qui voudra, dis-moi, ressusciter ta gloire ?
Quelle femme osera subir ton déshonneur,
Et partager ta honte en recevant ton cœur ?
Tu n'en trouveras point, je te le dis d'avance.
Ceci, comme tu vois, est de grande importance.
Julie est, entre nous, trop habile pour toi ;
Et je te veux ailleurs procurer de l'emploi.

JULIE.

Eh! ne peut-on savoir à qui Monsieur le donne!

LE MARQUIS.

A la digne Baronne. Oh ! la bonne personne !
Au plus léger discours d'abord elle prend feu,
Et ne vous laisse pas le tems du désaveu.
A la célérité dont sa flamme s'annonce
Avant que d'y penser vous avez fait réponse.
De toute autre on pourroit détailler les exploits ;
L'œil le plus attentif ne peut saisir son choix.
En effet, un malheureux s'attache à son mérite :
Jamais on ne la prend, et toujours on la quitte....

(*A Clitandre.*)

Voilà du bon, du sûr, où tu n'échoûras pas :
Par degrés, à Julie après tu parviendras.

JULIE.

Voilà certainement la plus folle entreprise !....

LE MARQUIS.

N'avons-nous pas encor la divine Céphise,
Et notre Présidente ?.... Ah ! j'oubliois, vraiment !
J'ai donné ta parole, ici, dans ce moment....
C'est par elle qu'il faut commencer ta tournée.

CLITANDRE, *à Julie.*

Pour parvenir à vous, la route est détournée ;
Mais, puisqu'elle y conduit, allons, essayons-la.
Pour gagner votre cœur....

JULIE, *piquée.*

Ah ! vous l'avez déja !

(*Montrant le Marquis.*)

Votre docilité pour ses avis m'enchante !....

(*Riant, au Marquis.*)

Bon ! il n'en sera rien. Il adore....

(*Clitandre jette un coup-d'œil à Julie.*)

JULIE, *rencontrant le regard de Clitandre, à part.*

Imprudente !

Taisons-nous.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah ! parbleu ! j'aime la nouveauté.
De la discrétion ? Qui ? vous, de la bonté !
Fi donc ! point de quartier. Sans gêne, sans scrupule ;
Il faut, dès qu'il paroît, fronder un ridicule.

JULIE.

Et l'amour est celui qu'il faut moins épargner,
Je le sens.

LE MARQUIS.

Autrement, il pourroit vous gagner.

JULIE.

Me gagner ?

LE MARQUIS.

Songez-y.

JULIE.

Moi, moi ? Je l'en défie !

CLITANDRE, *au Marquis.*

Eh ! Marquis, à quoi bon cette plaisanterie ?
(*A Julie.*)
Rassurez-vous, Madame : oui, malgré vos attraits ;
On peut vous desirer ; mais vous aimer, jamais.
C'est-là le résultat, je crois, de vos usages :

C'est à quoi je saurai borner tous mes hommages;
C'est ce que je viendrai jurer à vos genoux,
Dès que j'aurai l'honneur d'être digne de vous.
(*Il sort.*)

SCENE V.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

Ce Clitandre est maussade !

LE MARQUIS.

Eh ! point trop ; il raisonne.

JULIE.

Il plaisante fort mal !

LE MARQUIS.

Comme un autre.

JULIE.

Il jargonne
Le sentiment, le cœur....

LE MARQUIS.

On pourra le former.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, laissons-le aimer;
Que vous importe ?

JULIE.

Oh! rien.

LE MARQUIS.

Tant mieux... Oh! ça, Julie,
Je vous ai pour ce soir mise d'une partie.
Chloé présidera. Nous ôtons à Damis
Son éternelle épouse, et lui donnons Floris.
La délaissée aura beau faire la grimace,
Elle y sera présente; et nous voulons qu'en face
Ils se disent adieu. Cela sera plaisant;
Qu'en pensez-vous?

JULIE.

Oui-dà! le tour est amusant.
veux mener Orphise.

LE MARQUIS.

Oh! non pas. Point de tante.
peut-on vous avoir sans votre gouvernante?

JULIE.

Mais la décence....

LE MARQUIS.

Encore? On n'y peut plus tenir,
Et ce terme est ignoble, à faire évanouir!
Laissez-là pour toujours et le mot et la chose.
Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose.
Par un début d'éclat vous nous éblouissez;
Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez:
« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine;
» Scrupules, préjugés, dit-on, rien ne la gêne. »
Point, ce sont des égards, de la discrétion;
Une tante par-tout qui nous donne le ton:

Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore;
Oh ! parbleu ! finissez, ou je vous déshonore.

JULIE.

Mais que voulez-vous donc ?

LE MARQUIS.

Que vous fixiez les yeux
Par quelque bon éclat; et qu'en attendant mieux
Vous rompiez dès ce jour tout net avec Orphise....
Qu'avez-vous fait encor, parlez avec franchise,
Qui puisse parmi nous vous faire respecter?
Quelques discours malins.... qu'on n'ose plus citer;
Des billets malfaisans, d'innocentes ruptures,
Des traits demi-méchans, quelques noirceurs obscures,
Du bruit, tant qu'on en veut ; point de faits, du jargon.
C'est bien ainsi, vraiment, que l'on se fait un nom !
Décidez-vous, vous dis-je, ou je vous abandonne.

JULIE.

Quitter, en la brusquant, une tante si bonne !
Non, Marquis; ce seroit me donner un travers.

LE MARQUIS.

Tant mieux: il vous en faut.

JULIE.

Pour le coup je m'y perds !
Quoi ! vous voudriez....

LE MARQUIS.

Oui. Sachez, quoiqu'on en glose,
Qu'un travers est, Madame, une fort bonne chose.
En être indépendant, ne vivre que pour soi,
Du vulgaire idiot se soumettre la loi,

Braver également la louange et le blâme,
C'est étendre, à bon droit, les ressorts de son ame.
Laissons-la librement s'égarer et courir;
Son vol nous conduira sûrement au plaisir.
Laissons aux sots l'erreur de gêner leur allure :
Qu'importe autour de nous qu'on approuve, ou censure?
Des discours valent-ils qu'on contraigne son goût?
La noble indifférence est au-dessus de tout.
Aux pieds de ses autels enchaînons la contrainte,
Les préjugés, les bruits, et la honte et la crainte :
Les loix, puis nos desirs, et rien après cela :
Tout ce qui plaît est bien; il faut s'en tenir là.

JULIE.

Vous donnez au devoir, Marquis, peu d'étendue.
Peut-être est-ce bien fait; mais mon ame est imbue
De certains sentimens, préjugés, j'en conviens;
Mais qui sechent le fruit de tous vos entretiens.
Je ne puis tout-à-fait renoncer à l'estime :
C'est un besoin. Je sens....

LE MARQUIS.

Esprit pusillanime!
Je fais pour vous former un inutile effort :
Soyez prude; je vois que c'est-là votre sort.

JULIE.

Mais, Monsieur....

LE MARQUIS.

Affichez votre chere décence;
Retournez sur vos pas, et rentrez en enfance....
Écoutez : je vois clair. Point de rechûte, au moins!

Je pourrois me venger d'avoir perdu mes soins.
Je pourrois, triomphant de cette horreur extrême,
Vous donner un travers, en dépit de vous-même !....
Adieu. Pour tout ce jour je vous donne la paix;
Mais, Julie, à ce soir, ou brouillés, pour jamais !

SCENE VI.

JULIE, *seule.*

La leçon du Marquis n'est pas édifiante.
Moi, brouiller deux époux, et rompre avec ma tante !
Cette double noirceur n'émeut point mes desirs.
Hier encor pourtant c'étoient-là mes plaisirs !....
D'où vient donc qu'aujourd'hui je sens certain scrupule ?....
Quelle misere !.... Eh ! mais, ma crainte est ridicule :
C'est le monde, après tout, que ces malices-là....
J'ai beau faire, une voix se fait entendre là....
N'aurois-je donc été jusqu'ici qu'une sotte ?....
Cela se pourroit bien.... Mon cœur balance et flotte....
Non, il n'est pas content. Pour le calmer, faisons
Ce que je n'ai point fait encor, réflechissons.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, JULIE.

(Julie est très-agitée dans cette Scene.)

ROSETTE.

Vous paroissez enfin ! vous m'avez alarmée.
Pourquoi donc si long-tems demeurer enfermée ?
On vous attend par-tout ; et, seule en un réduit,
Sans livres, sans papiér, vous attendez la nuit ?
Quel prodige a causé cette humeur solitaire ?

JULIE.

Sais-tu, depuis tantôt, ce que je viens de faire ?
Je viens de réfléchir.

ROSETTE.

Réfléchir ! vous ?

JULIE.

Oui, moi.

ROSETTE.

Tout de bon ?

JULIE.

Tout de bon.

ROSETTE.

ROSETTE.

Et, de grace, sur quoi?

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

ROSETTE.

La folie est charmante.
Bon ! c'est que vous dormiez.

JULIE.

Non, indécise, errante;
Et d'idée en idée....

ROSETTE.

Ah! Madame, entre nous,
Cela ne vous sied point. J'aperçois du courroux,
De l'aigreur....

JULIE.

Que veux-tu ! c'est ce maudit Clitandre.
Qu'on ne m'en parle plus, au moins ! Je vais le rendre
A ma tante.

ROSETTE.

A propos, en est-ce fait ? Son cœur
Est à vous? Son amour doit être une fureur;
Car vous avez sur lui déployé tous vos charmes.
A-t-il été bien sot en vous rendant les armes?

JULIE.

Oui. Nous l'étions tous deux.

ROSETTE.

Contez-moi donc comment...

JULIE.

Oh! je te conterai dans un autre moment.

ROSETTE.

Est-ce que le succès?....

JULIE, *l'interrompant.*

Eh! bien, ma bonne tante
Veut me parler, dis-tu, d'une affaire importante?
Je la devine.

ROSETTE.

Et quoi?

JULIE.

C'est son Clitandre encor.
Elle craint que je n'aille envahir son trésor....
Le beau trésor!... un homme!... Oh! j'ai repris mes forces:
Je veux, plus que jamais, leur tendre mes amorces,
Impitoyablement leur plaire, les charmer,
Et ne m'en faire aimer que pour les opprimer.
Qu'il me vienne un Clitandre encor, laisse-moi faire,
Je l'humilierai tant!

ROSETTE.

Vous êtes en colere

JULIE.

Oh! oui, je suis piquée!

ROSETTE.

Eh! Madame, pourquoi?

JULIE.

Mais, ma tante, à propos, je ris de son effroi.
Qu'une tête de femme aisément se démonte!

ROSETTE.

Madame.....

JULIE.

En vérité, mon sexe me fait honte!...

Mais je le vengerai.... Reprenons nos plaisirs,
Et faisons-nous un jeu d'irriter les desirs,
De les tromper, de rire, en faisant le supplice
Des cœurs qui de leurs feux me voudront voir complice;
C'est-là le vrai bonheur, et je veux en jouir.

ROSETTE.

Mais, depuis fort long-tems, vous goûtez ce plaisir:
Pourquoi vous trouve-t-il aujourd'hui si sensible?

JULIE.

Oh! pourquoi?.... Je ne sais.... Mais ma tante est visible.

ROSETTE.

Elle vient: croyez-moi, rendez-lui son héros.
(*Elle sort.*)

SCENE II.

JULIE, *seule.*

QU'IL l'adore à jamais, et nous laisse en repos.

SCENE III.

ORPHISE, JULIE.

JULIE, *affectant de la gaieté.*

AH ! je vais donc savoir le secret de ma tante ;
Je brûle, dès long-tems, d'être sa confidente.
Traitons ceci gaîment.... Vous soupirez, je croi ?
C'est affaire de cœur. Allons, nommez-le moi.

ORPHISE.

Il n'est pas tems encor.... Mais, ma chere Julie,
Je crains de t'affliger.

JULIE.

Pourquoi donc, je vous prie ?
M'auriez-vous enlevé quelqu'un de mes sujets ?
Quitte à rendre. Achevez toujours. A cela près,
Votre air embarrassé me réjouit.

ORPHISE.

Ma niece,
Tu ne saurois pour toi douter de ma tendresse ?
Mon cœur est toujours prêt à la faire éclater,
Et ton attachement l'a trop su mériter.
Mais, ma chere Julie, enfin, quoique je t'aime,
Dans la vie on se doit quelque chose à soi-même ;
Ainsi, quoiqu'à regret, je viens te déclarer
Que, dès demain, peut-être, il faut nous séparer.

JULIE.

Nous séparer ! qui, nous ?

ORPHISE.

Oui, ma niece.

JULIE, *riant à demi.*

Ah ! ma tante....

Mais réfléchissez donc... Vous êtes effrayante !
Vous, à qui je dois tant ? vous, dont l'œil et le soin
Ont su me garantir....

ORPHISE.

Tu n'en as plus besoin.

JULIE.

Mon Dieu, j'en ai besoin plus que jamais, peut-être.
A mon âge le monde est un terrible maître !
Votre absence est déja peut-être un châtiment
Que vous croyez devoir à quelqu'égarement.
Ne me le cachez point. Si j'ai pu vous déplaire,
Vous me voyez en tout prête à vous satisfaire.

ORPHISE.

Toi, me déplaire ?

JULIE, *malignement.*

Eh ! mais.... je le crains.

ORPHISE.

Quel abus !

JULIE.

Tenez, pour le cacher vos soins sont superflus.

ORPHISE.

J'ignore....

JULIE.

Vous feignez. Je sais ce qui vous fâche.

ORPHISE.

Si tu m'as nui, du moins c'est sans que je le sache.

JULIE, *plus sérieuse.*

Pourquoi donc avec moi venir à cet éclat?

ORPHISE.

D'éclat, je n'en fais point. Je vais changer d'état;
Voilà tout.

JULIE.

Vous allez....

ORPHISE.

Changer d'état, te dis-je.

JULIE.

Comment! vous marier?

ORPHISE, *riant à demi.*

Oui... cet aveu t'afflige?

JULIE, *baissant les yeux.*

Il m'étonne beaucoup.

ORPHISE.

Que puis-je faire mieux?
Le mérite a toujours droit de charmer nos yeux;
Et c'est presque en avoir que savoir le connoître.

JULIE, *piquée.*

J'admire votre ardeur à vous donner un maître!

ORPHISE.

Un maître! y penses-tu? Non, non, j'ai mieux choisi.
J'ai le bonheur de prendre un soutien, un ami;
Un cœur noble, sensible, un esprit doux, affable,
Que beaucoup de raison ne rend pas moins aimable,
Que rien de ses devoirs n'a jamais détourné,
Qui content de l'état auquel il s'est borné,
A voulu ne devoir qu'à soi son importance,
Et qui pour mes défauts aura de l'indulgence;

Un homme rare enfin; toi-même assurément,
Quand tu le connoîtras, m'en feras compliment.

JULIE.

Son nom?

ORPHISE.

C'est un secret, pour quelques jours encore.

JULIE.

Cet homme rare, exquis, sans doute vous adore?

ORPHISE, *souriant.*

Il ne m'éblouit point par une folle ardeur:
Il m'estime beaucoup; il connoît tout mon cœur;
Il en paroît content. Adieu. J'ai quelqu'affaire.
Cet aveu me pesoit, quoiqu'il fût nécessaire.
Tandis qu'un digne époux va borner mes desirs,
Vole au gré de tes vœux dans le sein des plaisirs.

(*Elle examine, en s'en allant, Julie consternée.*)

SCENE IV.

JULIE, *seule.*

C'EST ce Clitandre.... Eh! quoi, son idée ennuyeuse
Me poursuivra par tout?... Non, je suis furieuse!
Ce maudit homme est né pour me désespérer!
Et ma tante, à son tour.... pour me contrecarrer,
Qui se jette à sa tête... Oh! doucement, Orphise,
Je vous empêcherai de faire une sottise!

Il ne vous aime pas, et vous le savez bien.
C'est une charité de rompre ce lien :
(Appellant.)
Je m'en charge, et bientôt... Rosette ! holà, Rosette !

SCENE V.

ROSETTE, JULIE.

ROSETTE.

EH ! bien, que vous plaît-il ?

JULIE.

Que sais-je ?

ROSETTE.

La toilette ?
Sortez-vous ?

JULIE.

Laisse-moi. Je suis au désespoir !

ROSETTE.

Comment donc ? quel chagrin ?

JULIE.

Je ne veux plus le voir.

ROSETTE.

Qui, Madame ?

JULIE.

Ni lui, ni personne.

ROSETTE.

Eh ! Madame,
Vous m'effrayez. D'où naît tout ce trouble en votre ame?

JULIE.

De cent sujets divers, tous faits pour m'accabler :
J'ai le cœur oppressé... je ne saurois parler.

ROSETTE.

Ne plus parler... Ceci redouble mes alarmes !

JULIE.

Le dépit, peu s'en faut, me fait verser des larmes.
Ce Clitandre...

ROSETTE.

Il a tort.

JULIE.

Oui, tort ; certainement.
Je ne méritois pas de lui ce traitement.

ROSETTE.

Eh ! que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Il m'enleve ma tante.

ROSETTE.

Un rapt ! Ah ! juste Ciel ! l'affaire est importante :
Il faut faire courir après le ravisseur.

JULIE.

Qui te dit qu'il l'enleve ? Il a séduit son cœur,
Il l'épouse.

ROSETTE.

Ah ! tant mieux. La chose est plus honnête.

JULIE.

Honnête ?

ROSETTE.

Je l'ai cru.

JULIE.

Je ne sais qui m'arrête?...
Mais non... le repentir me les rendra tous deux.
Bientôt je les verrai, l'un de l'autre honteux,
Confus, désabusés de leurs feux équivoques,
M'apporter tristement leurs plaintes réciproques,
Me conter leurs chagrins, dont je rirai bien fort,
Et m'appeler en tiers pour maudire leur sort.
Je les attends; sur-tout cet orgueilleux Clitandre
Qui veut me corriger, dit-il, qui veut m'apprendre

(*A part.*)

A devenir aimable.... Ah! mon oncle, tout doux;
Oui, je le deviendrai... pour un autre que vous;
Vous verrez clair alors dans votre ame inquiete,
Et, pour votre tourment, je veux être parfaite!

ROSETTE.

Ah! je vous reconnois.

JULIE.

Je ris de la douleur
Qui tantôt sottement m'avoit saisi le cœur.

SCENE VI.

ROSETTE, UN LAQUAIS, JULIE.

JULIE, *au Laquais.*

QU'EST-CE ?

LE LAQUAIS.

Monsieur Clitandre.

ROSETTE, *à Julie.*

Attendez, laissez faire ;
Je m'en vais le traiter....

JULIE.

Non, qu'il entre, au contraire.

ROSETTE.

Madame....

JULIE.

Je le veux.

ROSETTE.

Volontiers.

(Elle sort avec le Laquais.)

SCENE VII.

JULIE, *seule.*

MAIS, vraiment,
On me croiroit quittée, au tour que cela prend....
Oh ! je le préviendrai. Mon bonheur le ramene,
Et de ses procédés il va subir la peine.

SCENE VIII.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE, *avec hauteur et ironie.*

QUOI ! si-tôt de retour ? Je ne l'espérois pas.
Seriez-vous donc déja digne de mes appas ?
Jusques-là vous deviez éviter ma présence,
Et c'étoit m'annoncer une assez longue absence.
Voyons ; instruisez-moi de vos succès brillans ?

CLITANDRE.

J'ai fait fort peu d'usage encor de mes talens.
Je venois.....

JULIE, *l'interrompant.*

Avouez, mon cher Monsieur Clitandre,
Qu'un peu de vanité vous a pensé surprendre.
Avec ce froid bon sens que vous mettez à tout,

Vous

Vous avez cru tantôt pousser mon cœur à bout,
M'inspirer du desir pour cette rare estime
Que vous ne dispensez qu'au mérite sublime.
Le dessein étoit grand, et j'ai vraiment regret
Que sur une étourdie il n'ait point eu d'effet;
Mais souffrez de ma part cet avis salutaire
Que savoir raisonner ce n'est pas savoir plaire.

CLITANDRE, *à part.*

Son ton est bien changé! Qu'est-ce donc qui l'aigrit?...
(*A Julie.*)
Madame, c'est toujours ce que je me suis dit.

JULIE.

Quoi! vous vous seriez dit que, par pur badinage,
Tantôt de votre cœur j'ai recherché l'hommage?
Que dans vos procédés, toujours secs, souvent durs,
Ma malice a trouvé les plaisirs les plus purs?
Que de vos argumens l'énergie et la suite
M'a beaucoup amusée, et ne m'a pas séduite?....
Non, malgré la raison et tout l'esprit qu'on a,
On ne se dit jamais de ces vérités-là.
Moi, je vous le devois pour éclaircir votre ame,
Pour fixer vos soupçons sur l'ardeur qui m'enflamme,
Et pour vous empêcher de caresser l'erreur
Qui pourroit vous flater d'avoir touché mon cœur....
Eh! quoi, de l'embarras?...

CLITANDRE.

Mon maintien vous abuse:
Cette témérité, dont ici l'on m'accuse....
N'est pas bien avérée,

JULIE.

Oh ! niez, j'y consens.

Vous n'échaufferez point l'intérêt que j'y prends.

CLITANDRE, *à part.*

Elle m'accablera : songeons à nous défendre....

(*A Julie.*)

Par ce nouveau détour vous pensez me surprendre ?....

Eh ! non, je l'attendois : ce sont-là de vos jeux.

JULIE.

De mes jeux ?

CLITANDRE.

Le succès n'en sera pas heureux ?

JULIE.

Vous croyez ?...

CLITANDRE.

Avouez que toutes ces injures,

Ce courroux, ce dépit sont toutes impostures ?...

JULIE.

Mais, Monsieur, je vous dis....

CLITANDRE, *l'interrompant.*

Bon ! bon ! ne feignez plus ;

Et riez avec moi de vos efforts perdus.

Ne vous lassez-vous pas d'être toujours la même ?

Eh ! pour vous faire aimer, faut-il du stratagême ?

JULIE, *outrée.*

Du stratagême ?.... eh ! mais.... où donc en voyez-vous ?....

Non, jamais à tel point je ne fus en courroux !....

Monsieur, soyez bien sûr que ruse, ni finesse

Ne veut surprendre ici votre chere tendresse ;

Que mes yeux, mon cœur, tout concourt à démentir
Ce prétendu dessein de vous assujettir.
M'entendez-vous enfin ?

CLITANDRE, *tendrement.*

Dangereuse Julie,
Combien par ce courroux vous êtes embellie !
Combien sa véhémence ajoute à vos appas !

JULIE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis.

CLITANDRE, *soupirant.*

Non, vous ne m'aimez pas.
Je ne viens point non plus pour me laisser séduire,
Et votre intérêt seul est tout ce qui m'attire.

JULIE.

Mon intérêt, Monsieur ! qui vous en a chargé ?

CLITANDRE.

Mon cœur, que ce matin vous avez exigé.
De plus d'un sentiment croyez qu'il est capable :
L'amour, vous le voyez, l'auroit rendu coupable,
Dans votre emportement vous l'auriez foudroyé ;
Mais ce fracas ne peut étonner l'amitié :
La mienne, désormais, sincere et de durée,
Même en dépit de vous, vous sera consacrée.

JULIE.

Quel service, Monsieur, dois-je à votre bonté ?

CLITANDRE.

Éraste, qui tantôt dans sa vivacité
Vouloit de vos billets faire un fort sot usage,
Enfin, par mes conseils est devenu plus sage.

JULIE.

Et qu'en vouloit-il faire ?

CLITANDRE.

Il parloit d'imprimer.

JULIE, *effrayée.*

D'imprimer ?.... Ah ! Monsieur !

CLITANDRE, *lui rendant un paquet de Lettres.*

Il s'est laissé calmer.

Les voici.

JULIE.

D'imprimer !....

CLITANDRE.

Il vous écrit, je pense.

JULIE, *ouvrant une Lettre séparée des autres.*

Voudroit-il excuser une telle impudence !

(*Lisant.*)

« Je ne sais si vous remercierez beaucoup Clitandre
» du prétendu service qu'il croit vous rendre, en m'em-
» pêchant d'imprimer vos Lettres.... »

(*Interrompant la lecture.*)

Quel monstre !

CLITANDRE.

Calmez-vous.

JULIE, *continuant de lire.*

« Le public auroit sans doute applaudi à la légéreté de
» votre style, à l'agrément de vos expressions ; et vous
» auriez obtenu par mon moyen une célébrité rare et

» prompte, à laquelle vous semblez aspirer, et dont sa
» mal-adresse vous prive encore pour quelque tems. »

(*Après avoir achevé de lire.*)
Les hommes sont affreux!

CLITANDRE.

L'exemple quelquefois les rend peu généreux:
Non que d'un pareil tour j'approuve la malice.

JULIE, *les larmes aux yeux.*

Oh! j'en suis bien certaine, et je vous rends justice.
On n'a point avec vous à craindre ces horreurs;
Et votre procédé me touche jusqu'aux pleurs.

CLITANDRE.

Madame, y pensez-vous!

JULIE.

Pour m'être trop livrée...
Ah! Clitandre, un éclat m'auroit désespérée....
J'en tremble encor!.. Comment pourrai-je m'acquitter?...

SCENE IX.

CLITANDRE, JULIE, UN LAQUAIS, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LE LAQUAIS, *à la Présidente, à la porte.*

Madame, on n'entre point.

LA PRÉSIDENTE, *gaiement et en petite-maîtresse.*

Tu veux me résister?

LE LAQUAIS.

Madame, je vous dis....

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant et entrant.*

Eh! laisse-nous, de grace!

(*Le Laquais sort.*)

SCENE X.

CLITANDRE, JULIE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

LA PRÉSIDENTE, *allant à Julie.*

Avant de la gronder, il faut que je l'embrasse....

Qu'elle est bien! quel éclat! quelle fleur de beauté!

Mais, ma chere, il y faut joindre un peu de bonté!

Il est des procédés que l'on doit se défendre.

Par exemple, aujourd'hui l'on me promet Clitandre,

J'en reçois les honneurs, je l'attends bonnement;

Et lui seul est admis dans votre appartement?

Vous vous en emparez, sans le dire à personne?

Et frauduleusement, tandis qu'on me le donne,

Vous attirez à vous ses soins et son amour?

Mais c'est-là proprement ce qui s'appelle un tour.

JULIE.

Comment donc?

LE MARQUIS, *à Julie.*

En effet, cela n'est pas honnête;

Car, enfin, à quoi bon ces petits tête-à-tête?

Moi, je hais les noirceurs, j'aime à tout réunir;
Mais Madame a ses droits qu'elle doit soutenir.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! je les soutiendrai.

JULIE.

Madame, sans colere!
Clitandre est fort son maître.

LE MARQUIS.

Oui, voilà le mystere.
Quand on s'est assuré le succès de ses soins,
(*A la Présidente.*)
On lui laisse le choix.... Vous l'allez perdre, au moins!

LA PRÉSIDENTE.

Le perdre! y pensez-vous? Non, Marquis; la prudence
Interdit à Madame ici la concurrence:
Elle ne voudra point, par un bruyant débat,
Me préparer l'honneur d'un triomphe d'éclat.
Elle n'ignore pas que plus on me résiste,
Et plus à l'emporter ma volonté persiste.

LE MARQUIS.

Oui, c'est comme il faut être. Ayons la fermeté
De jouir pleinement de notre volonté.
Céder ce qui nous plaît, entre nous c'est sottise.
(*A Julie.*)
Mais cette liberté vous est aussi permise,
Julie; il faut vouloir. Usez des mêmes loix.
Allez-vous, par foiblesse, abandonner vos droits?
Car vous pourriez avoir, en dépit de Madame,
Des raisons pour garder le cœur qu'elle réclame.

Clitandre vous plaît-il ? Parlez, expliquez-vous ;
Nous allons le laisser sur l'heure à vos genoux.

LA PRÉSIDENTE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *affectant de la bonté, à toutes deux.*

Voyons; à l'amiable,

(Riant.)

Arrangez-vous.... Ceci va faire un bruit du diable !
De qui l'emportera l'honneur sera complet.

CLITANDRE, *à part.*

Cette leçon est vive; attendons-en l'effet.

JULIE, *très-sérieuse et piquée, au Marquis.*

Marquis, de vos bontés je suis reconnoissante ;
Mais je n'en rendrai pas la suite intéressante,

(A la Présidente.)

Soyez-en sûr.... Madame, il ne tiendra qu'à vous
De finir ce procès qu'on dit être entre nous.
Je jure, je promets de ne jamais prétendre
Aux mêmes cœurs sur qui vos droits pourront s'étendre.
De ma rivalité délivrée à jamais,
Triomphez sans éclat et donnez-moi la paix.

LE MARQUIS, *à la Présidente.*

Elle est piquée au vif !

LA PRÉSIDENTE.

(A Julie.)

Oh ! tant mieux... Mais, Julie,
Je n'ai plus rien à dire, et mon ame est ravie
De vous voir respecter nos tendres amitiés.

JULIE.

Nos nœuds encor, je crois, sont foiblement liés.

LA PRÉSIDENTE.

Eh! quoi, n'avons-nous pas soupé vingt fois ensemble?
Même société tous les jours nous rassemble.
Vers les mêmes plaisirs nous volons toutes deux :
Nous courons allumer par-tout les mêmes feux ;
Mais, pour vous distinguer de la même maniere,
Quoi ! ne courez-vous pas dans la même carriere?
Cette rivalité pour les mêmes honneurs,
Loin de nous diviser, doit réunir nos cœurs.

LE MARQUIS, *à Julie.*

Eh! sans doute.... Après tout, quelle est la différence?
(*Montrant la Présidente.*)
Quoi ! parce que Madame a pris un peu l'avance?....
L'une est formée, et l'autre....

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Oh! nous la formerons.
Deux ou trois mois, et puis nous nous ressemblerons.

JULIE.

La chose étoit possible : en ce moment, peut-être,
Rien n'est plus éloigné.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Songeons à disparoître.
(*A Clitandre.*)
Vous, dont j'admire ici les tranquilles façons,
Vous avez, je le vois, besoin de mes leçons.
On m'a de votre cœur engagé les prémices :
Je veux bien diriger vos feux encor novices.
Mes bontés, n'est-ce pas, surpassent votre espoir?
Venez donc ; au public il faut nous faire voir.

CLITANDRE.

Vous m'aimez donc beaucoup ?

LA PRÉSIDENTE.

Qui, moi ? si je vous aime !...

(*Au Marquis.*)

Que répondre à cela ? J'en ris, malgré moi-même !

LE MARQUIS, *riant.*

Parbleu ! la question est neuve, et me ravit :
Nul amant, j'en suis sûr, jamais ne vous la fit ?....

(*A Clitandre.*)

Oui, tu peux exiger beaucoup, sans qu'on te blâme ;
Mais ces questions-là font rougir une femme.

CLITANDRE.

Je ne les ferai plus, je te le promets bien.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut sur notre ton former votre entretien....
Ça, donnez-moi la main.... Vous hésitez, je pense !
N'osez-vous de Madame enfreindre la défense ?

(*Clitandre s'empresse à lui donner la main.*)

SCENE XI.

JULIE, ROSETTE, CLITANDRE, LA PRÉSIDENTE, LE MARQUIS.

ROSETTE, *à la Présidente.*

CHLOÉ veut vous parler, Madame.

LA PRÉSIDENTE, *au Marquis.*

Eh ! mais, vraiment ;
Il se fait tard, Marquis ; joignons-la promptement.

LE MARQUIS.

Quoi ! laisser seule ainsi cette pauvre Julie ?....
Sa tante décemment lui tiendra compagnie.

(*La Présidente sort en riant, et emmene Clitandre et le Marquis.*)

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

JULIE, *à part.*

QUELLE femme! quel front! venir, jusques chez moi,
Réclamer?.... C'est un tour du Marquis, je le voi....
Mais Clitandre la suit.... seroit-il bien capable....
Non, c'est lui faire tort : Clitandre est estimable....
(*A Rosette.*)
Suis-le; je veux savoir la fin de tout ceci.
(*Rosette sort.*)

SCENE XIII.

JULIE, *seule.*

OUI, oui, son impudence aura mal réussi....
Eh! qui seroit tenté d'une semblable femme?
D'une femme qui vient, sans pudeur.... Je la blâme,
Et je ne pense pas qu'ainsi qu'elle m'a dit
J'embrasse aveuglément l'erreur qui la perdit....
Même ardeur de briller, même fureur de plaire;
De l'esprit, des talens, même emploi téméraire.
Ah! quel bonheur pour moi d'avoir vu de si près
Le vice revêtir ses véritables traits!....

J'auro's

J'aurois pu ressembler à cet affreux modele !....
On auroit dit de moi ce que je pense d'elle ?....
J'en frissonne.... Tout semble exprès se réunir
Pour m'enseigner mes torts, ou bien pour les punir....
Ces Lettres, cet exemple, et Clitandre, et ma tante....

SCENE XIV.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

Eh ! bien donc ?

ROSETTE.

Le Marquis, Chloé, la Présidente
Sont à rire là-bas. Clitandre est déja loin.

JULIE, *à part.*

Son départ me console, et j'en avois besoin....
Que dis-je ? dans mon cœur je tremble de descendre ;
Juste Ciel ! que je crains d'y retrouver Clitandre !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, ORPHISE.

ROSETTE.

Oui, Madame, en secret, elle veut vous parler.

ORPHISE.

Il suffit, je l'attends.

ROSETTE.

Je vais la consoler;
Car elle n'a que moi qui partage sa peine.

ORPHISE.

Qu'a-t-elle donc?

ROSETTE.

Elle a.... la fievre, la migraine;
Tout ce qu'on peut avoir... la mort au fond du cœur.

ORPHISE.

Tu *m'effrayes*.

ROSETTE.

Tant mieux: c'est mon dessein. La peur
Vous rendra sûrement tendre, compatissante;
Et nous voulons mourir, ou toucher notre tante.

ORPHISE.

Me toucher ou mourir ; quelle énigme est-ce-là ?

ROSETTE.

Je n'ai de ses discours recueilli que cela.

ORPHISE.

Un songe cette nuit l'a peut-être agitée ?

ROSETTE.

Quelle nuit, juste Ciel ! j'en suis épouvantée.
J'ignore d'où provient un si grand changement ;
Mais sa tête, son cœur, tout est en mouvement ;
Depuis hier au soir je la plains, la console ;
Je n'en ai pu tirer une seule parole.
Elle, dont le babil appeloit le sommeil ;
Elle, dont la gaîté prévenoit le réveil,
Qui songeoit, en riant, toute la matinée
Aux plaisirs qui devoient composer sa journée ;
Qui de trente billets, partis dès le matin,
Nous commentoit le texte ou plaisant, ou malin.
Elle reçoit hier visite d'une amie :
Un caprice la prend, et c'est une autre vie.
Le soir, on ne sort point ; on se couche de nuit.
Bientôt on se releve, on s'afflige, sans bruit.
J'ai beau me présenter, on ne veut point m'entendre,
Impitoyablement on biffe, on met en cendre
Un porte-feuille entier de chansons et d'écrits....
Médisans, mais divins. C'étoit de tout Paris
Une histoire charmante ; un recueil d'anecdotes,
(*Sanglottant.*)
De détails... de portraits finis.., avec des notes.

ORPHISE.

Tu le regrettes fort ?

ROSETTE.

Vraiment, il m'amusoit.

ORPHISE.

Après ?

ROSETTE.

Je suis entrée, elle écrivoit, lisoit,
Déchiroit, soupiroit, nommoit la Présidente...
« L'indigne! » disoit-elle... Et puis : « Ma chere tante,
» Soyez heureuse! »... Et puis, rêvant profondément :
« Il m'a désabusée; il fera mon tourment!
» N'y pensons plus; allons. » Témoin de ses alarmes,
J'ai vu de ses beaux yeux s'échapper quelques larmes;
Les autres en dedans retomboient sur son cœur.
Ah! Madame, c'étoit la plus belle douleur,
La plus vraie!... un ensemble et si noble et si tendre!
Ses modestes soupirs n'osoient se faire entendre.
Qu'on ne me vante plus l'éclat de la gaîté;
Rien n'égale en pouvoir les pleurs de la beauté.
Je ne l'ai pas osé, mais j'ai pensé lui dire :
Quiconque pleure ainsi, devroit ne jamais rire.

ORPHISE.

Eh! bien, enfin ?

ROSETTE.

Enfin, elle a, sans sourciller,
Contremandé marchande, et peintre, et bijoutier;
Et, ce qui met le comble à mes terreurs secrettes,
Ah! Madame, elle veut....

ORPHISE.

Quoi donc?

ROSETTE.

Payer ses dettes!

(*Orphise rit.*)

ROSETTE.

Vous riez?... Croyez-moi, cet effort, plus qu'humain,
Ne peut que nous cacher un sinistre dessein.

(*Orphise continue de rire.*)

ROSETTE.

Encor?.... J'attendois mieux d'un cœur comme le vôtre....
Mais non, femme jamais n'en a su plaindre une autre...
Je vais dire à Julie...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Oh! finis tes propos,

ROSETTE.

Non, Madame.... Une tante insulter à ses maux!

SCENE II.

ROSETTE, ORPHISE, JULIE, *dans le fond.*

ROSETTE, *appercevant Julie.*

LA voici; je lui vais...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Non; j'ai tort. Mais, Rosette,
Je vais la consoler, que rien ne t'inquiete.

(*Rosette, en s'en allant, baise tendrement la main de Julie.*)

SCENE III.

JULIE, ORPHISE.

ORPHISE.

C'EST un miracle, au moins, de te voir si matin...
Qu'est-ce! tu n'as pas pris encor ton air mutin?
D'une mauvaise nuit j'aperçois quelques traces.
Eh! fi donc! hâte-toi de rappeler les graces.
J'ai fort heureusement de quoi te dissiper.
Tes bons amis ce soir t'attendent à souper:
Un tour, une noirceur, à ce que j'imagine,
Dont notre Présidente est, dit-on, l'héroïne,
T'amusera beaucoup: on m'assure cela.

JULIE.

Ne me parlez jamais de cette femme-là!

ORPHISE.

Pourquoi donc? Hier encor n'étiez-vous pas amies?
Quelque rivalité vous aura désunies;
Tu l'éclipses par-tout: on te cherche, on la fuit;
Tes succès dans le monde ont fait un si grand bruit!..

JULIE, *l'interrompant.*

Eh! voilà justement ce qui me désespere!
C'est ce bruit, cet éclat que je ne veux plus faire;
Ce fracas indécent, fantôme du bonheur,
Qu'une femme toujours *paye* de son honneur.

ORPHISE.

Ma niece, quels discours!

JULIE.

Ah ! mon cœur les prononce.
Je reconnois enfin mes erreurs ; j'y renonce.
Ne me parlez donc plus de ces sociétés,
De ce ramas confus d'esprits, de cœurs gâtés ;
De ces hommes sans frein, de ces femmes flétries,
A la honte, aux éclats, aux vices aguerries,
Qui d'un naufrage affreux consolent leur orgueil,
En poussant tous les cœurs contre le même écueil.
L'abîme de trop près vient d'effrayer ma vue ;
Je laisse s'y plonger leur brillante cohue.
Oublions le passé qui me force à rougir ;
L'avenir est à moi, je saurai l'ennoblir.

ORPHISE.

Ma niece ton dépit m'étonne, je l'avoue !
Tes nouveaux sentimens méritent qu'on les loue ;
Mais combien tiendront-ils ? Un chagrin passager
T'inspire pour un tems ce courage étranger.
Crois-moi, n'affiche point cette réforme austere ;
Bientôt tu reviendras à ta vie ordinaire.

JULIE.

Non, ma tante, jamais !

ORPHISE.

Si cette émotion
Du moins étoit l'effet de quelque passion ;
Si quelqu'amour secret, sincere et veritable
Suppléoit cette vie éclatante, agréable,
Je dirois : Pourquoi non ? son cœur s'est arrangé ;
Une plus douce erreur l'occupe, et l'a changé,
Car la raison ne peut d'un cœur tel que le vôtre

Chasser une folie enfin que par une autre.
Mais, bien loin que l'amour.... Comment donc! tu
rougis ?
Acheve: tes secrets sont à moitié trahis.

JULIE.

Eh! bien... il est trop vrai.

ORPHISE.

Tu me vois transportée!
Quoi! tout de bon ? Oh! oui, ton ame est agitée...
Julie! ah! quel bonheur! nous allons, toutes deux,
Dans le sein de l'hymen passer des jours heureux...
(*Malignement.*)
Pourquoi, lorsque du mien je t'ai fait confidence,
Sur le tien, hier au soir, observer le silence?
Ta malice toujours veut jouir de ses droits:
N'importe, de bon cœur, j'applaudis à ton choix.
Quel est-il? dis moi donc... Tu te tais ?... Ma surprise...

JULIE.

O mon aimable tante! ô respectable Orphise!
Votre bonté m'accable, et ma confusion
Redouble de l'excès de votre affection.

ORPHISE, *très-tendrement.*

Non, tu ne connois pas encor, ma chere niece,
Jusqu'où s'étend pour toi cet excès de tendresse!
Le sang et l'amitié, réunis dans mon cœur,
N'ont jamais eu d'objet, plus cher que ton bonheur.
De tous mes sentimens je te croyois plus sûre:
Ta douleur est pour moi la plus sensible injure;
Et si mon zele ardent ne peut la soulager,
Ma chere enfant, du moins, je puis la partager.

JULIE.

Arrêtez ! c'en est trop : le remords me surmonte,
Et mon cœur ne peut plus contenir tant de honte.
Mes fautes, mes erreurs ont beau m'humilier,
Par un sincere aveu je dois les expier.
A qui prodiguez-vous une amitié si tendre ?
J'aime... puis-je le dire ?... oui... j'adore Clitandre.

ORPHISE, *souriant.*

Clitandre ?... Oh ! doucement, ma niece, entendons-nous :
On peut avoir sur lui d'aussi bons droits que vous.
Je tremble, cependant ; vous êtes jeune, aimable....

JULIE, *l'interrompant.*

Apprenez envers vous combien je suis coupable.
Si vous saviez comment, par d'indignes efforts,
J'ai tâché d'échauffer pour moi tous ses transports ;
Combien de mes desirs l'orgueilleuse foiblesse,
Pour vous voler son cœur a déployé d'adresse !
A combien de détours j'ai pu me rabaisser
Pour entrer dans son ame et pour vous en chasser !
Aujourd'hui j'en rougis... hier, vous le dirai-je ?
Mon cœur s'applaudissoit de vous tendre un tel piége :
J'habillois mon forfait de brillantes couleurs ;
Ma malice, en riant, vous préparoit des pleurs.
Du monde où j'ai vécu tels sont les badinages.
C'est faire à la raison de trop cruels outrages ;
Mes yeux se sont ouverts, vous devez me haïr !
Daignez me pardonner, et laissez-moi vous fuir.

ORPHISE.

Toi, te cacher ? me fuir ? Non, ma chere Julie,

Non; et c'est tout de bon que je suis ton amie.
D'abord, quitte cet air lugubre, chagrinant,
Et, comme tu disois, traitons ceci gaîment.
Premiérement, il faut entretenir Clitandre:
Peut-être contre toi n'a-t-il pu se défendre;
Et tu ne voudrois pas exposer ta candeur
A faire son supplice, et faire mon malheur?

JULIE.

Qui? moi, vous disputer?...

ORPHISE.

Eh! laissons ce scrupule;
Peut-être en est-ce fait.

JULIE.

Non, soyez moins crédule;
Il vous estime tant!

ORPHISE.

Vraiment, je le crois bien;
Mais pour savoir s'il m'aime il n'est qu'un sûr moyen;
Le voici. Je prétends, j'exige et je t'ordonne
D'offrir à ton amant ton cœur et ta personne;
De tenter, d'épuiser, sans crainte, sans remords,
Pour l'attacher à toi, les plus pressans efforts:
S'il résiste, mon cœur se livre à sa tendresse;
S'il cede, eh! bien, je fais le bonheur de ma niece.

JULIE.

Vous voulez que moi-même?...

ORPHISE, *l'interrompant.*

Il le faut.

JULIE.

Je ne puis.

ORPHISE, *apercevant Clitandre.*

Il vient fort à propos.

JULIE.

Ma tante, je m'enfuis.

ORPHISE.

Reste : voici le tems d'exercer ton adresse.

JULIE.

Je n'en ai plus.

ORPHISE.

Allons, un peu de hardiesse.

SCENE IV.

JULIE, ORPHISE, CLITANDRE.

ORPHISE, *à Clitandre.*

Vous nous voyez ici dans un grand embarras.
Ma niece voudroit....

(*Julie la retient par la robe.*)

(*Bas, à Julie.*)

Non, je ne lui dirai pas...

(*A Clitandre.*)

Clitandre, à notre affaire il survient un obstacle :
En vérité... je crois qu'il s'est fait un miracle.
Ma niece a du chagrin ; son cœur, gros de soupirs,
Renferme obstinément je ne sais quels desirs...

(*A Julie.*)

Parle ; n'est-il pas propre à cette confidence ?

(*A Clitandre.*)

Oh! oui... Pour l'obtenir employez la prudence.
Son bonheur et le vôtre, et sûrement le mien...
Je vous laisse. Sur-tout ne vous gênez en rien.

JULIE, *bas.*

Vous sortez?

ORPHISE.

Oui, vraiment.

JULIE, *bas.*

Ma tante!

ORPHISE.

Adieu, Julie.

(*Bas, à Clitandre, en sortant.*)

Clitandre, parlez-lui doucement, je vous prie.

SCENE V.

JULIE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Elle se divertit.

JULIE.

Non, je ne le crois pas.

CLITANDRE.

Orphise, en m'annonçant ici vos embarras,
Semble me donner droit d'en apprendre la cause.
Si la discrétion que l'amitié m'impose,

Si d'un vif intérêt la pureté, l'ardeur
Peuvent vous rassurer, ouvrez-moi votre cœur.

JULIE.

Avant tout, répondez, Clitandre, avec franchise.

CLITANDRE.

Sur quoi?

JULIE.

Je veux savoir si vous aimez Orphise.

CLITANDRE.

Ce que vous demandez ici, c'est mon secret.
Si pour savoir le vôtre il faut être indiscret,
La curiosité n'a plus rien qui me tente.

JULIE.

Non; mais avouez-moi que vous aimez ma tante.

CLITANDRE.

Oui, Madame, beaucoup.

JULIE.

C'en est assez... Adieu.

CLITANDRE.

Pourquoi donc fuyez-vous, Madame, à cet aveu?
Quoi! suivant la façon dont vous l'avez jugée,
Pour avoir des amis est-elle trop âgée?

JULIE.

Ah! de grace, oubliez des travers et des torts,
Dont je ne puis assez vous montrer de remords!
Coupable trop long-tems, quand je cesse de l'être,
Que je cesse à vos yeux, du moins, de le paroître.
J'aime Orphise. Mon cœur humilié, confus,
Admirant sa conduite, enviant ses vertus,
Soutiendroit, je le sais, fort mal sa concurrence.

Elle est digne de vous, soyez sa récompense;
Payez-la des bontés, des tendres sentimens
Qu'elle opposa toujours à mes égaremens;
Payez-la d'un effort plus touchant, plus sublime,
Que je ne ne puis ici vous révéler sans crime.
Seule, puis-je acquiter tant de soins généreux?
Joignez mon cœur au vôtre, et portez lui nos vœux.

CLITANDRE.

Savez-vous que c'est-là du sentiment, Madame?
Étendroit-il enfin son pouvoir sur votre ame?
Si je n'étois instruit, je croirois bonnement....

JULIE, *l'interrompant.*

Quoi! vous m'accuseriez d'un vain déguisement?
Vous, Clitandre!... Ah! du moins, quand la vertu m'anime,
Pour prix de mes efforts, donnez-moi votre estime!
Mon cœur ne connoît plus ni la ruse, ni l'art;
A ce grand changement vous, peut-être, avez part...
Peut-être je vous dois ce rayon de lumiere
Dont l'éclat imprévu vous étonne et m'éclaire;
Et contre les soupçons que vous osez garder
Je laisse à ma conduite à vous persuader.

CLITANDRE, *étonné.*

Julie, à la raison vous vous seriez rendue!...
Non, vous ne feignez point et votre ame est émue.
Ces sentimens, ces tons d'intérêt, d'amitié
Vous rendent à mes yeux plus belle de moitié!
Voilà les qualités, les graces séduisantes
Qu'hier je préférois à vos graces brillantes!

C'est en les unissant toutes pour vous parer
Qu'à régner sur nos cœurs il vous sied d'aspirer.

JULIE, *soupirant.*

Quoi! si j'avois été... ce que je m'en vais être...
Si la raison plutôt dans mon cœur eût pu naître,
Et si, telle qu'Orphise, et modeste, et sans art,
J'eusse fui des erreurs que je connois trop tard,
Quoi! seule, sans apprêt, dans cet état paisible,
J'aurois pu me flatter de vous rendre sensible?

CLITANDRE.

En doutez-vous, Julie?... Ah? mon cœur tout entier...

JULIE, *très-agitée et très-attendrie, l'interrompant.*

Clitandre... c'est assez. J'ose ici vous prier
D'oublier à jamais qu'il fût une Julie...
Quoi! j'aurois pu toucher!... Ah! je suis trop punie!
Cher Clitandre!

CLITANDRE.

Julie!

JULIE.

Il n'est plus tems... Adieu.

CLITANDRE.

Vous m'aimez?

JULIE.

Oubliez... un indiscret aveu.

CLITANDRE, *aux genoux de Julie.*

Non, je tombe à vos pieds: non, l'amour le plus tendre...

JULIE, *l'interrompant.*

Aurois-je eu le malheur de vous toucher, Clitandre?
Orphise vous perdroit!... Quel prix de ses bontés!

CLITANDRE.

Orphise vous dira...

SCENE VI et derniere.

ORPHISE *dans le fond*, JULIE, CLITANDRE.

JULIE, *apercevant Orphise.*

Levez-vous.

CLITANDRE.

Arrêtez.

JULIE.

Ne la voyez-vous pas?

ORPHISE, *vivement et attendrie.*

Embrasse-moi, ma niece.
Oui, je veux t'accabler de toute ma tendresse.

JULIE.

Eh! ma tante il se trompe, et son cœur vous est dû.

ORPHISE.

C'est trop te tourmenter d'un remords superflu.
Notre amour, notre hymen, à qui, par grandeur d'ame,
Tu veux sacrifier ton bonheur et ta flamme,

N'étoient qu'un piége adroit, qu'un appât séducteur
Que j'ai voulu t'offrir pour attirer ton cœur;
Sûre qu'en présentant le mérite à ta vûe
Ce monde où tu nageois, qui t'a long tems déçue,
Te paroîtroit bientôt ce qu'il est en effet,
Du plus parfait mépris le méprisable objet.

JULIE.

Orphise!... est-il bien vrai? Je n'ose encor vous croire.

CLITANDRE.

On m'a daigné choisir pour tenter cette gloire.
Si malgré vos erreurs mon cœur étoit à vous
Jugez de ses transports dans un moment si doux!

JULIE, *à Orphise, en l'embrassant.*

Quoi! de votre amitié mon bonheur est l'ouvrage!
Et je puis sans remords en goûter l'avantage!

(*A Clitandre.*)

Que de biens je vous dois!.... Vous, mon cher bienfaiteur,
Je vous dois ma raison, mes plaisirs et mon cœur.

Fin du cinquieme et dernier Acte.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE VII

Retranchée à la représentation.

ORPHISE, ROSETTE, JULIE, CLITANDRE.

ROSETTE, *à Julie.*

MADAME, en ce moment Chloé, Célie, Hortense,
Le Comte, le Marquis, et bien d'autres, je pense,
(Car trois carosses pleins sont arrêtés là-bas)
S'empressent de savoir si l'on ne vous voit pas?
La joie éclate au loin parmi leur assemblée....
Mais à ce que je vois, Madame est consolée.

JULIE.

Pour la derniere fois je veux les recevoir,
Et solemnellement renonçer à les voir.
Il m'importe fort peu que leur langue s'exerce.
Ils m'égaroient : l'honneur m'interdit leur commerce.
Et puisse mon exemple attirer tous les cœurs
Que ce monde perfide enchaîne à ses erreurs!

FIN.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR DE LA NOUE.

PERSONNAGES.

M. DAMIS.

DAMIS, fils, obstiné, et amant de Lucile.

JULIE, fille de M. Damis.

CÉPHISE.

LUCILE, niece de Céphise.

LISETTE, suivante de Julie.

FRONTIN, valet de Damis, fils.

La Scene est à Paris dans une maison commune à Céphise et à M. Damis.

L'OBSTINÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LUCILE.

LUCILE.

Quoi! vous tremblez, Julie?

JULIE.

Oh! oui, je suis sincere.

LUCILE.

Pourquoi?

JULIE.

Le cœur me bat lorsque j'entends mon pere,
D'un ton demi-moral, plaisanter nos amours:
« Différons, différons, » répete-t-il toujours.
Par goût, par sentiment, il hait le mariage:
Sa conduite avec vous en est un témoignage.
Il projette d'abord de vous donner la main;
Il balance six mois, puis change de dessein:
« Elle est pour moi, dit-il, et trop jeune et trop belle.
» Je lui donne mon fils, il est plus digne d'elle. »
De mon frere pour vous il fait naître l'amour,
Il voit que vous l'aimez, vous-même, à votre tour;

Sa joie éclate, eh! vîte, il conclut l'hyménée:
A Clitandre aussi-tôt me voilà destinée;
Tout est fait. Point: la guerre éloigne nos amans.
L'heureux prétexte! il va différer de dix ans.
Là, parlez, à quoi bon me promettre à Clitandre?
Quand on aime, croit-il qu'il soit aisé d'attendre?

LUCILE.

Oui, votre plainte est juste; allez lui déclarer
Que vous n'êtes plus d'âge à pouvoir différer;
Qu'il vous expose trop en prolongeant vos peines,
Que le sang pétillant qu'il a mis dans vos veines,
De tout retardement implacable ennemi,
Veut que dès ce jour même il vous donne un mari.

JULIE.

Avec votre sang-froid vous me raillez sans cesse.
Autant que moi pourtant ceci vous intéresse.
Mon frere, votre amant, arrive dans ce jour.
De Clitandre, demain, moi j'attends le retour;
Mais que nous servira leur ardeur empressée,
Si mon pere nourrit l'effrayante pensée
D'éloigner sans pitié notre commun bonheur?

LUCILE.

Ma tante a résolu de hâter sa lenteur.
Céphise est pour nous.

JULIE.

Oui; mais elle est pétulante.
Ils n'ont qu'à se brouiller? moi, cela m'épouvante.

LUCILE.

Eh! bien, nous attendrons un raccommodement.

JULIE.

Attendre !... Et vous aussi ?

LUCILE.

Comment faire autrement ?

JULIE.

Mais,.. pester comme moi : du moins, cela soulage.

LUCILE.

Non, croyez-moi, Julie, une fille à notre âge
Doit de ses sentimens voiler tous les dehors ;
Sa gloire est de paroître obéir sans efforts,
Sur-tout lorsqu'il s'agit des nœuds de l'hyménée :
Loin d'y courir, il faut qu'elle y semble entraînée.
On nous suppose assez de penchant pour ses nœuds.

JULIE.

Eh ! bien, on n'a pas tort.

LUCILE.

Encor ! De tels aveux ...

JULIE.

Pour peu qu'on ait d'esprit....

LUCILE.

Gardons d'en faire usage,
Sachons l'envelopper du plus obscur nuage ;
Rougissons de parler, étouffons tout bon mot :
Penser dans le silence est notre unique lot.
Les hommes volontiers entourent une fille
Dont l'enjoûment réveille, en qui l'esprit pétille ;
Mais, même en l'admirant, tous ses approbateurs
Vous diront que l'esprit fait craindre pour les mœurs.

JULIE.

Si bien donc qu'une fille, en bonne conscience,

Doit être un automate, une froide existence,
Sans cœur, sans yeux, sans bouche, et sur-tout sans
esprit ?
Oh ! j'ai de tout cela, pour moi, sans contredit,
Et je veux en user, qui plus est ; et Clitandre
Trouve bon que j'en aie, et n'en est que plus tendre.
Mais comment se peut-il que mon frere Damis,
Vif, bouillant comme il est, de vous se soit épris ?

LUCILE.

Et comment se peut-il que vous, bouillante et vive,
Un homme raisonnable et sensé vous captive ?

JULIE.

S'il étoit autrement je l'aimerois bien moins...
Mais mon frere est têtu.

LUCILE.

J'espere, par mes soins....

JULIE, *l'interrompant.*

Vous aurez à souffrir ; vous devez vous attendre....

LUCILE, *l'interrompant, à son tour.*

A tout ce que de vous doit espérer Clitandre.

JULIE.

Je prétends qu'avec moi Clitandre soit heureux.

LUCILE.

Et mon bonheur aussi ne sera point douteux.

JULIE.

Cette vivacité, dont on me fait la guerre,
Il me verra toujours l'employer à lui plaire.

LUCILE.

Et Damis me verra toujours pour le calmer
Employer ce sang-froid dont vous m'osez blâmer.

JULIE.

Je veux que l'enjoûment que ma gaîté déploie
Dans le cœur d'un époux fasse passer ma joie.

LUCILE.

Je veux que ma douceur dans le cœur d'un époux
Entretienne sans fin le plaisir le plus doux.

JULIE.

Je veux au mien donner, moi, dans une journée
Plus de preuves d'amour que vous dans une année.

LUCILE.

Là ! ne vous fâchez point : j'applaudis de bon cœur
Aux soins que vous prendrez de faire son bonheur.
Eh ! quel mari pourroit vous refuser son ame ?
Heureuse si du mien je peux fixer la flamme !
C'est à quoi je mettrai mes efforts tout entiers ;
Et j'en prendrai de vous l'exemple volontiers.

JULIE.

Quel charmant caractere ! Ah ! ma chere Lucile,
Vous me prouvez combien la douceur est utile.
C'est bien à moi vraiment à vous rien disputer !
Pour plaire à mon mari je dois vous imiter.
Oui, ma vivacité mérite qu'on la blâme ;
Dominer, en cédant, c'est l'emploi d'une femme....
Mais mon pere... Ah ! c'est lui... je l'entends murmurer.

SCENE II.

JULIE, LUCILE, M. DAMIS, CÉPHISE, LISETTE.

M. DAMIS, *à Céphise.*

Je ne le cele point, je voudrois différer.

JULIE, *à Lucile.*

Qu'avois-je dit ?

CÉPHISE, *à M Damis.*

Pourquoi ? Ne sont-ils pas en âge ?

M. DAMIS.

Oui, tous deux pour l'État d'employer leur courage.

CÉPHISE.

Quoi ! s'ils sont mariés, l'emploîront-ils donc moins ?

M. DAMIS.

Mon Dieu ! le mariage entraîne tant de soins !

CÉPHISE.

Enfin que deviendront votre fille et ma niece ?

M. DAMIS.

Elles attendront bien encor ; rien ne les presse.

CÉPHISE.

(*A Julie.*)

Rien ne presse !.... Est-il vrai ?

JULIE, *à M. Damis.*

Mon pere, j'ai seize ans.

M. DAMIS.

Plaît-il ?

LISETTE.

Elle a seize ans.

M. DAMIS, *à Julie, la menaçant.*

Je....

CÉPHISE.

Ces pauvres enfans !
Çà, ne la grondez point.

M. DAMIS.

Quoi ! tandis qu'à la guerre
Ils peuvent s'avancer tous deux....

CÉPHISE.

Belle chimere !
Pour être mariés auront-ils moins de cœur ?

M. DAMIS.

Sans doute.

LISETTE.

Mais tant pis !

M. DAMIS, *à Céphise.*

Enfin, c'est ma frayeur.
Chacun sait qu'une femme aimable et que l'on aime,
D'ordinaire, sur nous prend un pouvoir suprême ;
Et chacun sait aussi qu'un mari complaisant
N'est, et ne fut jamais qu'un guerrier languissant.

LISETTE.

Un mari complaisant ! Eh ! mort non de ma vie !
Où le trouverez-vous ? La chaîne qui les lie
Est légere en ce jour ! elle prête et s'étend
Au point de n'avoir plus pour eux rien de gênant ;
Et d'ailleurs votre fils est-il d'un caractere
A devenir jamais un mari débonnaire ?

Toujours enveloppé dans son opinion,
Rien ne peut surmonter son obstination :
Ombrageux et rétif, toujours sur le qui vive,
On le voit contre tous saisir la négative :
Disputant sur un mot, s'échauffant sur un rien,
Lui seul il a raison, lui seul il fait tout bien.
Évaporant au loin sa bile opiniâtre,
On ne peut avec lui que céder ou se battre.

CÉPHISE, *à Lucile.*

Lisette le connoît ; oui, telle est son humeur.
Lucile, en l'épousant tu feras ton malheur.

LUCILE.

Non, ma tante : à ces traits je ne puis le connoître ;
Et Lisette devroit mieux parler de son maître.

M. DAMIS, *à Céphise*

Que de bons sens !.... Ma foi ! j'aurois dû l'épouser.

CÉPHISE.

Il n'a tenu qu'à vous, Monsieur, d'en disposer.

M. DAMIS.

Mais elle aime mon fils.

CÉPHISE.

Oui, c'est ce qui m'irrite.

M. DAMIS.

Mais, quoiqu'un peu têtu, mon fils a du mérite.

CÉPHISE.

Et ma niece, Monsieur, n'en a-t-elle donc pas ?

M. DAMIS.

Oui, sans doute, beaucoup : de l'esprit, des appas ;
Mais, mon fils....

CÉPHISE.

Mais, ma niece....

LISETTE.

Oh ! oui ; mon fils, ma niece....
Ils sont, vous le verrez, les seuls de leur espece.
Laissez le parallele, et songez à finir.

CÉPHISE.

Oui, Monsieur, terminons. Leurs amans vont venir.
Par quel entêtement voulez-vous qu'on differe ?

M. DAMIS.

C'est qu'au printems prochain recommence la guerre,
Et je ne prétends pas que Clitandre et Damis
Dans les bras de l'hymen demeurent endormis.

LISETTE.

Oh ! pour rendre à l'État leurs bras et leur courage,
Il suffit, croyez-moi, de trois mois de ménage.
Avant que le printems les rappelle aux combats,
Tous quatre de l'hymen ils seront déja las,
Et tous quatre en secret béniront la journée
Qui pour un tendre adieu sera déterminée.

M. DAMIS.

Si j'en étois bien sûr.... mais il n'en sera rien ;
On a peine à quitter cela, je le sais bien.

JULIE.

Mon pere....

M. DAMIS.

« J'ai seize ans, » n'est-il pas vrai ? Silence,
Ou je te punirai de ton impatience !

LISETTE.

Ma foi ! voici Frontin.

SCENE III.

JULIE, LUCILE, CÉPHISE, FRONTIN, M. DAMIS, LISETTE.

M. DAMIS, *à Frontin*.

Eh ! bon jour, mon ami.
Mon fils....

FRONTIN.

Vous l'allez voir ; il est tout près d'ici.

M. DAMIS.

Qui peut donc l'arrêter ?

FRONTIN.

C'est une bagatelle ;
Votre fils à vingt pas vient de prendre querelle.

LUCILE.

Se seroit-il battu ?

FRONTIN.

Ma foi ! pour aujourd'hui,
Il a trouvé quelqu'un plus obstiné que lui.

LISETTE.

Cela ne se peut pas.

FRONTIN.

C'est la vérité pure.

CÉPHISE.

Et qui seroit-ce donc ?

FRONTIN.

FRONTIN.

Écoutez l'aventure :
Vous en tirez, je pense, et moi j'en ris aussi.
Vous savez que la poste est à vingt pas d'ici ?
Sur un cheval, très-las, Damis couroit fort vîte ;
L'animal, en passant, a reconnu son gîte,
Est entré, tout courant, et jusqu'au ratelier
A mené brusquement son brusque cavalier.
Damis, fort étonné, tourne bride, l'exhorte,
Le presse et trente fois le ramene à la porte ;
Trente fois l'animal refuse de sortir,
Recule et près de l'auge il revient se blotir.
Du fouet, de l'éperon, votre fils l'estropie,
Et tâche à l'éloigner de son auge chérie.
Fixé par l'odorat, sourd aux cris comme au frein,
Notre cheval têtu conserve son terrein.
Votre fils en fureur de cent coups l'apostrophe :
Il jure, il bat, il mord. Le coursier philosophe
Souffre tout, réfléchit, puis, sans dire un seul mot,
Plie, et sur le fumier vous l'étend comme un sot.
Damis écume en vain de colere et de honte :
Pour achever sa course, il veut qu'on le remonte.
Un malin palfrenier differe son départ :
Il prend la poste enfin pour arriver plus tard.

LISETTE.

Le voilà donc en train ?

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Monsieur....

M. DAMIS.

Pur badinage ;
Risible emportement d'un amant de son âge.

CÉPHISE, *à Frontin.*

Son amour pour Lucile est-il le même ?

FRONTIN.

Oh ! oui ;
Le vent depuis trois jours va moins vîte que lui.
Il creve des chevaux, il court, il éclabousse ;
Et selon le chemin son humeur étoit douce.
En trouvoit-il un bon ? « Courons, mon cher Frontin ;
Nous courons vers Lucile. »

CÉPHISE, *à M. Damis.*

Eh ! bien, Monsieur ?

M. DAMIS.

Enfin,
C'est votre intention ; il faut la satisfaire.
Venez ; je veux moi-même aller chez le notaire.
(*A Frontin.*)
Est-on content de lui ?

FRONTIN, *s'en allant.*

C'est un brave Officier.

M. DAMIS, *à Céphise, en s'en allant avec elle.*

Quel meurtre que cela songe à se marier !

LISETTE, *les suivant.*

Quel meurtre bien plutôt d'en voir finir l'espece !
Le besoin de l'État plus que vous m'intéresse ;
Et l'on devroit contraindre, à commencer par moi,
Toute femelle à faire un bon sujet au Roi.

SCENE IV.

JULIE, LUCILE.

JULIE.

COMMENT ! mon frere arrive, et vous restez tranquille !

LUCILE.

Eh ! que voulez-vous donc ?

JULIE.

Ce que je veux, Lucile ?
Que le plaisir... la joie... Ah ! Ciel ! quelle froideur !
Mais tout mon sang, à moi, pétille dans mon cœur;
Et ce n'est que mon frere.

LUCILE.

Eh ! mon flegme, Julie,
Cache des feux plus vifs que votre étourderie
N'en fait voir au dehors. Différente de vous,
L'amour le plus ardent, le plaisir le plus doux
Pénetre tout mon cœur, sans que rien en transpire,
Le remplit en secret. Chez vous tout est délire;
Le plus grave sujet, le moindre évenement
Passe par votre cœur, l'émeut rapidement :
De joie ou de douleur un instant le colore,
Se transmet à vos sens, et soudain s'évapore.

JULIE.

Ce beau discours n'est pas fort obligeant pour moi...
Mais on vient... C'est mon frere; oui, c'est lui, je le vois.

SCENE V.

JULIE, DAMIS, LUCILE.

DAMIS, *à Lucile.*

ADORABLE Lucile, enfin, ..

JULIE, *l'interrompant.*

Bon jour, mon frere.

DAMIS, *à Lucile.*

Je peux faire éclater l'ardeur la plus sincere.

JULIE, *l'interrompant.*

Damis...

DAMIS, *à Lucile.*

Trois mois d'exil...

JULIE, *l'interrompant.*

Dites-moi donc bon jour.

DAMIS, *à Lucile.*

N'ont fait que redoubler mes feux et mon amour.

JULIE, *l'interrompant.*

Mais embrassez-moi donc.

DAMIS, *à Lucile.*

Puis-je espérer encore...

JULIE, *l'interrompant.*

Un mot.

DAMIS, *à Lucile.*

De retrouver vos bontés que j'adore?

JULIE, *l'interrompant.*

Avez-vous vu Clitandre?

DAMIS, *à Lucile.*

Après un long tourment...

JULIE, *l'interrompant.*

Arrive-t-il?

DAMIS, *à Lucile.*

Daignez rassurer un amant.

JULIE, *le tirant par l'habit.*

Parlez donc?

DAMIS, *à Lucile.*

Mon amour...

JULIE, *l'interrompant.*

Dites-moi.

DAMIS, *à Lucile.*

Peu tranquille,

S'accroît...

JULIE, *l'interrompant.*

Répondez donc.

DAMIS, *à Lucile.*

En vous voyant, Lucile.

JULIE, *l'interrrompant.*

En vérité, mon frere...

DAMIS, *l'interrompant à son tour.*

Eh! que diantre, ma sœur!

DAMIS et JULIE, *ensemble.*

{ Laissez-moi donc parler, quelle est votre fureur?
{ Parlez-moi donc du moins, quelle est votre froideur?

LUCILE, *à Julie, passant entr'eux deux.*

Modérez-vous, Julie.

DAMIS.

Aussi, pourquoi vient-elle...

LUCILE, *l'interrompant.*

Damis, ne grondez point, vous connoissez son zele.

JULIE.

A mon empressement c'est répondre bien mal ;
Mais il sera toujours plus têtu qu'un cheval.

DAMIS.

Un cheval !... Quel cheval ?

JULIE.

Une bête mutine.

DAMIS.

Vous me raillez ?

LUCILE, *à Julie.*

Julie !

DAMIS.

Aisément je devine.

JULIE.

Devinez ; j'y consens.

DAMIS.

Oh ! je l'entends fort bien...

(*A part.*)

— Elle sait...

LUCILE, *l'interrompant.*

Non, Damis, non, elle ne sait rien.

DAMIS.

Je suis donc plus têtu ?...

JULIE, *l'interrompant.*

Oui, qu'un cheval, mon frere,
Qui mene à l'écurie et qui jette par terre.

DAMIS, *outré.*

Ma sœur, si, de vos jours...

LUCILE, *à Julie.*

Julie, en vérité,
C'est pousser à l'excès votre vivacité;
Là, revenez à vous. Votre frere vous aime:
Votre amitié pour lui, je le sais, est extrême,
Et, tout en arrivant, pour un mot, sur un rien,
Vous le chagrinez. Là, trouvez-vous cela bien?

JULIE.

Pas trop.

LUCILE.

Réparez donc un discours qui le blesse.
Vous l'aimez?

JULIE.

Vraiment, oui. J'ai tort, je le confesse...
(*A Damis.*)
Pardonnéz-moi, mon frere, et daignez m'embrasser.

LUCILE, *à Damis.*

Damis!

DAMIS.

Moi! jusqu'au cœur, elle a su me blesser;
Et je l'embrasserois!

JULIE, *à Lucile.*

Eh! de grace, Lucile,
Faites ma paix.

LUCILE, *à Damis.*

Julie est vive, mais docile.
Damis, embrassez-la.

JULIE, *à Damis.*

Mon frere!

DAMIS.

Non, jamais...

JULIE.

De grace !

DAMIS.

Laissez moi.

JULIE.

Tenez, je vous promets...

DAMIS, *l'interrompant.*

Non, vous dis-je.

JULIE.

Damis !

DAMIS.

Non, non.

JULIE.

Je vous en prie !

LUCILE, *à Damis.*

Regardez-la, du moins.

DAMIS.

Non, non ; non ; de ma vie.

JULIE, *à part.*

Eh ! le vilain mutin !... J'ai fait ce que j'ai dû ;
Mais tel il est parti, tel il est revenu...
(*A Damis.*)
Ne vous démentez point, tenez ferme, mon frere :
Montrez à qui Lucile aura bientôt affaire ;
Montrez-vous plus têtu cent fois, plus obstiné
Que le maudit cheval qui vous a ramené.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

EH! bien, vit-on jamais esprit plus indocile?
C'est pour l'amour de vous que je cede, Lucile;
Tenez m'en compte!

LUCILE.

Adieu. Calmez votre courroux.

DAMIS.

Vous sortez?

LUCILE.

Je ne puis rester seule avec vous.

DAMIS.

Lucile!

LUCILE.

Je ne puis; votre sœur est absente.

DAMIS.

Qu'importe?

LUCILE.

Y pensez-vous? elle est avec ma tante.
Que pourroient-elles dire!

DAMIS.

Eh! de grace, un moment.

LUCILE.

Vous n'avez vu personne encore; et, décemment,
Il faut à votre pere...

DAMIS.

Il est absent.

LUCILE.

N'importe.

Il va rentrer.

DAMIS.

Sur vous, ma sœur est la plus forte ?

LUCILE.

Il faut que je la suive ; adieu.

DAMIS.

Si vous sortez...

LUCILE, *l'interrompant.*

Vous voyez le succès de vos vivacités !
Par un mot de douceur vous arrêtiez Julie,
Vous prolongiez l'instant le plus doux de ma vie ;
Vous trouviez réunis, à votre heureux retour,
Les tendresses du sang, les transports de l'amour ;
Vous paroissez, tout change : une sœur qui vous aime
Est forcée à vous fuir, et m'y contraint moi-même.
Vous seul avez trouvé le moyen d'attrister
Un moment que l'amour m'a fait tant souhaiter ;
Un premier mouvement (daignez le reconnoître)
Mene toujours trop loin, si l'on ne s'en rend maître.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DAMIS, *seul.*

ELLE croit que j'ai tort; il faut lui pardonner.
Dans la suite pourtant, je veux m'examiner...
Quelqu'un vient... c'est mon pere.

SCENE VIII.

M. DAMIS, DAMIS.

M. DAMIS.

AH! mon fils, quelle joie!

DAMIS.

Souffrez que dans vos bras la mienne se déploie.

M. DAMIS.

Avec plaisir, mon fils, je te vois de retour.

DAMIS.

L'espoir de voir enfin couronner mon amour
Au desir de vous voir sembloit prêter des aîles.

M. DAMIS.

Ainsi, Clitandre et toi vous revenez fideles?
Je n'en suis point fâché; mais cependant ces nœuds
Sont pour vous avancer des moyens dangereux;
Vous devriez attendre.

DAMIS.

Ah! de grace, mon pere,
Achevez mon bonheur. La paix qui va se faire...

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi! la paix?

DAMIS.

Oui; vraiment: les articles déja
Sont dressés, consentis.

M. DAMIS.

J'ignorois tout cela.

DAMIS.

Comment! vous l'ignoriez!

M. DAMIS.

Et même, plus j'y pense
Et moins à ce recit je trouve d'apparence.

DAMIS.

L'apparence n'est rien quand le fait est réel.
La Prusse et les Anglois, par un traité formel...

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi! la paix seroit faite?

DAMIS.

Oui; la chose est publique.

M. DAMIS.

Mais je ne reviens point, je crois, de l'Amérique,
Et je n'en ai rien su.

DAMIS.

Soyez-en bien certain.
Cette nouvelle-là me vient de bonne main.
Un Ministre l'a dite; et, par son Secrétaire....

M. DAMIS.

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi ! vous me soutiendriez ?....

DAMIS, *l'interrompant, à son tour.*

Moi ! soutenir mon pere?
Oh ! je ne soutiens rien !

M. DAMIS.

Mais vous dites pourtant
Que la paix est signée ?

DAMIS.

Oui, rien n'est plus constant.

M. DAMIS.

Constant ? Qui vous l'a dit ?

DAMIS.

C'est la Cour, c'est la ville.

M. DAMIS.

Je suis donc un stupide, un sot, un imbécille ?

DAMIS.

Allez-vous vous fâcher ? Je me tairai plutôt ...
Je sais avoir raison et céder, quand il faut.

M. DAMIS.

Cédez-moi donc, mon fils, car la paix n'est pas faite.

DAMIS.

A la bonne-heure... mais .. bientôt, dans la gazette,
Vous lirez à loisir votre conviction.

(*M. Damis fait un geste d'impatience.*)

Ce que j'en dis n'est pas par obstination.

M. DAMIS.

Quoi !....

DAMIS, *l'interrompant.*

Je suis bien guéri d'un défaut si frivole.

On me croit si l'on veut... mais, ce qui me console....
Je dis la vérité.

M. DAMIS.

Mon fils, la vérité
Pour base, et pour soutien veut la docilité.
Un air trop vif, un ton de feu, d'impatience
Excitent la colere, et non la confiance :
La raison s'insinue avec moins de roideur ;
Son trait pénetre mieux plus il a de douceur,
Sa voix, loin d'émouvoir, écarte les orages ;
Elle veut obtenir, non ravir les suffrages :
Elle prouve et se tait, sans vouloir décider ;
Et, pour persuader, elle enseigne à céder.

DAMIS.

Mais cependant....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Mon fils, cette leçon sincere
Devroit vous avertir qu'il est tems de vous taire.

DAMIS.

Soit... Je mets à profit l'avis que je reçoi...
Mais... si la paix est faite, est-ce ma faute à moi ?

M. DAMIS.

Non, Damis. Je vois bien qu'il faut que je vous cede.

DAMIS.

Mais, Monsieur...,

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Oh ! cessons un discours qui m'excede.

DAMIS.

Je suis bien malheureux ! Par forme d'entretien,
Je dis ce que je sais... ce que je sais fort bien.

Je soutiens la raison pendant une minute :
Point du tout, on s'offense, on dit que je dispute.
Si la paix vous déplaît, je vais me rétracter.

M. DAMIS.

Vous ne voulez donc pas ?

DAMIS.

Mais, non ; sans s'entêter,
Supposons un moment que la chose est réelle ;
Ai-je tort, dites-moi, de vous l'assurer telle ?
Et quand vous la verrez afficher, publier
Aurez-vous eu raison, vous, de me la nier ?
Quoi que vous en disiez, la vérité, mon pere,
A besoin de l'appui de celui qu'elle éclaire.
C'est presque la trahir que la défendre mal :
Aussi-bien que Thémis elle a son tribunal ;
Y traîner le mensonge est un droit légitime,
Et quand l'erreur y plaide on lui répond sans crime.
Par exemple, la paix....

M. DAMIS, *l'interrompant.*

Oh ! taisez-vous, enfin.

DAMIS.

Vous voilà prêt, mon pere, à m'appeler mutin ;
Je le vois. Cependant vous savez bien, dans l'ame,
Que je ne le suis plus.

M. DAMIS.

Le courroux qui m'enflamme....

DAMIS, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il vous plaît, je cede, et sans effort.

M. DAMIS.

Ah !

DAMIS.

Quoi que vous disiez, pouvez-vous avoir tort ?
Tout le monde, il est vrai, le dit et le répete;
Mais il ne vous plaît pas... non, la paix n'est pas faite.

M. DAMIS.

Eh ! bourreau, finis donc ; donne-la moi, la paix.

DAMIS.

Vous ne la voulez point.

M. DAMIS.

Encore !... Oh ! je m'en vais.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

DAMIS, *seul.*

Mon pere est obstiné ; mais en lui tenant tête,
Comme je le pouvois, j'eusse été malhonnête.
J'ai bien fait. Après tout, que me fait son erreur ?

SCENE X.

FRONTIN, DAMIS.

FRONTIN.

Vous avez donc déja fait des vôtres, Monsieur?
Tout se plaint: la sœur gronde, et Lucile soupire;
Céphise contre vous dit tout ce qu'on peut dire:
Je viens de rencontrer votre pere en courroux.
La tante va monter; prenez bien garde à vous!

DAMIS.

Prendre garde?.... à quoi donc?

FRONTIN.

La maligne femelle
Vient pour vous provoquer à disputer contre elle.
On vous ôte Lucile au moindre entêtement.
C'est elle qui m'envoie ici secrétement
Vous donner cet avis.

DAMIS.

L'avis est d'importance;
Mais la tante en sera pour son expérience.
Moi, disputer! fi donc!

FRONTIN.

Enfin, songez-y bien;
Cet effort....

DAMIS, *l'interrompant.*

Cet effort ne me coûtera rien;
Tu le sais bien, toi-même?

FRONTIN.

Eh ! la, la, mon cher maître,
Votre tête par fois s'échauffe.

DAMIS.

Comment ! traître !
Tu m'oses soutenir !....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Mon Dieu ! point de fracas !
Oui, vous êtes très-doux.... Mais ne l'oubliez pas....
On vient.

SCENE XI.

FRONTIN, DAMIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Bon jour, Damis.

DAMIS.

Pardon, j'allois descendre.

CÉPHISE.

Du cérémonial ! fi ! J'aime à vous entendre,
Et je viens vous chercher. Çà, discourons un peu.
Rapportez-vous ici ce ton ferme, ce feu,
Cet air si décisif que j'aime à la folie,
Et qui de vos discours soutenoient l'énergie ?
Depuis votre départ, je m'ennuie à la mort.
Comment ! dans ce logis on est toujours d'accord :
Déraisonne qui veut, aucun ne le réfute ;

Pas le moindre débat, pas la moindre dispute.
Je dis non, on dit non. Je dis oui, l'on dit oui.
Vous m'avoûrez que c'est pour expirer d'ennui ?

DAMIS.

Oui; ces gens consentans ne divertissent guere....
J'aurois cru cependant que ma sœur et mon pere....

CÉPHISE, *l'interrompant.*

J'ai beau les exciter, pas un seul mot.

DAMIS.

Pourtant,
Je viens de leur trouver l'air assez disputant.

CÉPHISE.

Vous m'étonnez beaucoup : c'est donc votre présence;
Car je pestois hier contre leur indolence.
Je ne le cele pas, moi, j'aime à disputer;
Cela me réjouit, et me fait mieux porter.
Quand le matin, à jeun, quelqu'un me contrarie,
Je m'anime au combat, je m'échauffe, je crie,
Je prouve, je soutiens, car j'ai toujours raison;
J'éveille les voisins, j'étourdis la maison,
Et j'ai de la santé pour huit jours.

DAMIS.

Sur mon ame,
Vous donnez appétit de disputer, Madame !..

FRONTIN, *bas.*

Gardez-vous....

DAMIS, *l'interrompant.*

(*A Céphise.*)

Je t'entends... Mais enfin ce plaisir
Est un défaut, dit-on ? J'ai cessé d'en jouir.

CÉPHISE.

Oh ! vous y reviendrez.

DAMIS.

Jamais. Plus de querelle ;
Sur les avis d'autrui mon avis se modele,
Dût-on me soutenir qu'il est nuit à midi.

CÉPHISE.

Ah ! je vous vois venir ; ceci n'est qu'un défi ?

DAMIS.

Non.

CÉPHISE.

Si.

DAMIS.

Mon changement sur ce point est sincere.

CÉPHISE.

Je vous soutiens....

DAMIS, *l'interrompant.*

(*Frontin le tire par l'habit.*)

Et moi... Non, j'aime mieux me taire.

CÉPHISE.

C'est pour me contredire, apparemment, Monsieur,
Qu'il vous plaît d'affecter cette belle douceur ?

DAMIS.

Pouvez-vous le penser ?

CÉPHISE.

Oui, Monsieur, je le gage !

DAMIS, *vivement.*

Ah ! Madame, parbleu !....

FRONTIN, *bas, l'interrompant.*

Doucement, soyez sage !

DAMIS, *à Céphise, docilement.*

S'il faut en convenir, je suis assez soumis.

CÉPHISE, *à part.*

(*A Damis.*)

Il n'en démordra pas, au moins.... Monsieur Damis,
Vous trompez mon attente, et, par mutinerie,
Vous n'êtes plus mutin; mais je vous signifie
Que je veux à ma niece un têtu pour époux;
Si vous êtes changé si fort, tant pis pour vous.

DAMIS, *bas, à Frontin.*

S'il étoit vrai, pourtant?

FRONTIN, *bas.*

Eh! non, c'est par malice.

DAMIS, *à Céphise.*

A ma docilité rendez plutôt justice.
Pour mériter Lucile, et faire son bonheur,
J'ai tâché d'acquérir sa vertu, sa douceur.
Ne disputer jamais, céder au moindre signe,
C'est par-là seulement que j'en veux être digne.
Si vous lui réservez un mutin pour mari,
Je ne puis me résoudre à l'acheter ainsi.
Oui, fallût-il la perdre, (et j'en perdrois la vie)
Mon humeur contestante est pour jamais bannie.

CÉPHISE.

Pour jamais?

DAMIS.

Oui, Madame.

CÉPHISE.

Est-il bien vrai, Damis?

FRONTIN.

Oh ! parbleu ; j'en réponds.

CÉPHISE, *à Damis.*

Eh ! bien, soyons amis.

DAMIS.

Comment !

CÉPHISE.

Au moindre trait de votre humeur mutine,
Je rompois tout accord.

FRONTIN.

Ah ! que vous êtes fine !
C'étoit un détour !....

CÉPHISE.

Oui.

FRONTIN.

Bon ! mon maître à présent
Va jusqu'à la fadeur ! Il est trop complaisant !

CÉPHISE.

Je voulois éprouver....

DAMIS, *l'interrompant.*

Quoi ! je perdois Lucile !
Cette crainte, à jamais, va me rendre docile.

CÉPHISE.

Tant mieux ; car le mardi, jour de votre départ....

DAMIS, *l'interrompant.*

Je partis le lundi, Madame, pas plus tard.

CÉPHISE.

Le lundi ?.... Non, ce fut le mardi.

DAMIS.

Non, Madame ;
Je m'en souviens fort bien, croyez-moi.

CÉPHISE.

Sur mon ame.
Ce fut le....

DAMIS, *l'interrompant.*

Point du tout.

CÉPHISE.

Ce fut...

DAMIS, *l'interrompant.*

Avant midi !

CÉPHISE.

Un jour de fête ?

DAMIS.

Eh ! oui.

CÉPHISE.

Ce fut donc le mardi.

DAMIS.

Eh ! non, vous dis-je encor, je le sais bien.

FRONTIN, *à part.*

Le traître
(*A Damis.*)
va tout gâter.... Ce fut le mardi, mon cher maître.

DAMIS.

Lundi, maraud !

FRONTIN.

(*Bas.*)
Mardi.... Qu'allez-vous contester ?

DAMIS.

Mais, voyez ce coquin qui me vient disputer !

CÉPHISE, *à Frontin.*

N'est-il pas vrai, Frontin ?

DAMIS.

Eh ! non.

FRONTIN.

Qu'il vous souvienne....

DAMIS, *l'interrompant.*

Veux-tu te taire !

CÉPHISE.

Enfin....

DAMIS, *l'interrompant.*

Non ; quoi qu'on me soutienne,
Je suis parti lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

CÉPHISE.

Mardi.

DAMIS.

Lundi.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Peste de l'étourdi !

DAMIS.

DAMIS.

Ce fut, dis-je....

CÉPHISE, *à part, en fuyant.*

Fuyons, évitons la tempête.

DAMIS, *les suivant jusqu'au fond du Théâtre.*

Consultez l'almanach; mardi n'étoit pas fête.

SCENE XII.

DAMIS, *seul.*

OH! parbleu! pour le coup, sa tête a pris l'essor.
Eh! bien, je mets en fait qu'elle se plaint encor.
Ayez raison tout seul, on fuit, on vous maltraite;
On veut que vous laissiez la vérité muette.
Si comme un écolier vous n'êtes gouverné,
Tout le monde s'obstine à vous dire obstiné.
L'un vient me nier tout, me dispute, m'excede;
Parce qu'il est mon pere il faut que je lui cede.
L'autre, pour sa santé, vient disputer exprès;
Ma sœur m'impatiente, et j'aurai tort après....
Mais.... Lucile pourtant.... d'où vient me quitte-t-elle?
Je ne descendrai pas qu'elle ne me rappelle.

SCENE XIII.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

Ah ! te voilà, Lisette ?

LISETTE.

Oui.

DAMIS.

Que fait-on là-bas ?

LISETTE.

On dispute.

DAMIS.

Et sur quoi ?

LISETTE.

Sur vous. C'est un fracas !...
Votre pere sur-tout : il crie, il vous menace.
Il n'entend plus raison. Il me soutient en face
Que vous êtes mutin, têtu comme un démon.

DAMIS.

Oui, c'est-là sa fureur.

LISETTE.

Moi, qui sais bien que non,
Je vous l'ai relancé de la bonne maniere ;
Et, comme il avoit tort, il s'est mis en colere.

DAMIS.

Eh ! oui ; voilà le fait. On se croit offensé
Par la raison d'autrui ; l'amour-propre blessé....

LISETTE, *l'interrompant.*
Justement.

DAMIS.

J'ai cent fois éprouvé ce délire.

LISETTE.

Dans les autres, car, vous, savez-vous contredire?

DAMIS.

Mon Dieu! non.... Mais enfin, on a son sentiment.

LISETTE.

Voyez! qui ne l'a pas?

DAMIS.

On le dit bonnement,
Et l'on trouve des gens...

LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, comme votre pere?

DAMIS.

Qui, quoi que vous disiez, soutiennent le contraire.

LISETTE.

Cela n'est pas plaisant!

DAMIS.

Cela vous pousse à bout.

LISETTE.

Ces gens-là sont communs.

DAMIS.

Je les trouve par-tout.
Dès que je dis un mot...

LISETTE, *l'interrompant.*

Quel malheur est le vôtre!

DAMIS.

Que veux-tu? quelquefois j'insiste comme un autre.

LISETTE.

Vous ?

DAMIS.

Oui ; j'ai quelquefois de la peine à plier.

LISETTE.

Quel plaisir prenez-vous à vous calomnier !
Non, disputer n'est point dans votre caractere.

DAMIS.

Non ; mais, de tems en tems . . .

LISETTE, *l'interrompant.*

Un enfant vous fait taire ;
Vous êtes trop docile, au moins ; c'est un défaut.

DAMIS.

Trop, non ; mais je le suis tout autant qu'il le faut.

LISETTE.

Vous l'êtes beaucoup trop.

DAMIS.

Non, il faut se connoître.
Souvent . . .

LISETTE, *l'interrompant.*

Eh ! non, jamais ; je le sais bien, peut-être.

DAMIS.

Tu sais mal, et ma tête . . .

LISETTE, *l'interrompant.*

Ah ! bon, par vanité,
Vous voudriez, je crois, passer pour entêté ?

DAMIS.

Oh ! je le suis un peu.

LISETTE.

Vous ? quelle erreur extrême !

DAMIS.

Oui, te dis-je, je suis...

LISETTE.

La docilité même.

DAMIS.

Lisette, encore un coup...

LISETTE, *l'interrompant.*

Et je vous soutiens, moi...

DAMIS, *l'interrompant aussi.*

Pourquoi me soutenir? sais-je pas mieux que toi...

LISETTE, *l'interrompant.*

Je n'en démordrai point; vous êtes doux, traitable.

DAMIS.

Moi! traitable? je suis obstiné comme un Diable!

LISETTE.

Eh! vous cédez toujours: c'est donc pour badiner?

DAMIS.

Je ne cede jamais.

LISETTE.

Vous me feriez damner!

DAMIS.

Je te dis qu'il n'est point de digue, de barriere
Que je ne brise, dès qu'on me rompt en visiere.

LISETTE.

Chansons que tout cela! je ne vous croirai point.

DAMIS.

Quelle obstination!.... me disputer ce point!

LISETTE.

Oui; je vous le dispute.

DAMIS.

Ah ! bon Dieu ! quelle tête !
Et je te soutiens, moi, qu'il n'est rien qui m'arrête,
Quand j'ai dit oui, Satan et toute sa maison
Ne pourroient en vingt ans me faire dire non...

(*Lisette rit.*)

Pourquoi me rire au nez ?... Mais voyez quel caprice !..

LISETTE.

Oh ! pour le coup, Monsieur, vous vous rendez justice,
Et votre entêtement, par malice excité,
Mieux que je n'aurois fait, a dit la vérité.

DAMIS.

Eh ! que diantre ! tu viens aussi me contredire....
Ne vas pas croire, au moins, ce que j'ai pu te dire.
Je vais trouver Lucile ; elle m'attend là-bas.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, vous ne la verriez pas.

DAMIS.

Qui m'en empêcheroit ?

LISETTE.

C'est qu'elle, votre pere,
Et Céphise, en secret, sont avec le notaire.

DAMIS.

Eh ! bien, c'est mon contrat dont il est question.

LISETTE.

Votre contrat ? nenni !

DAMIS.

La belle vision !

LISETTE.

Non, vous dis-je, Monsieur.

DAMIS.

Oh ! finis, je te prie.
Lucile... eh ! non, Lisette, il y va de ma vie !

LISETTE.

Ma foi ! vous mourrez donc.

DAMIS.

De grace, sur ce point
Cesse de badiner !

LISETTE.

Je ne badine point.
Vous la perdez, Monsieur.

DAMIS.

Je connois ta malice :
Tu voudrois m'obstiner ?

LISETTE.

Non, c'est sans artifice,
Et, suivant le projet autrefois concerté,
Votre pere l'épouse.

DAMIS.

Hein ?

LISETTE.

C'est la vérité.

DAMIS.

Lucile auroit bien pu...

LISETTE, *l'interrompant.*

Rien n'est plus véritable.
Auprès de votre pere, elle fait l'agréable,

Ne se souvient de vous que pour vous plaisanter,
Et gronde votre sœur qui veut lui résister.

DAMIS.

C'en est trop; je prétends... oui, je veux...

SCENE XIV.

LISETTE, DAMIS, JULIE.

JULIE, *à Damis.*

Ah! mon frere!
Lucile...

DAMIS, *l'interrompant.*

Eh! bien, ma sœur?

JULIE.

Elle épouse mon pere.

DAMIS.

Vraiment, c'est fort bien fait.

JULIE.

Ce n'est pas tout encor.

DAMIS.

Quoi donc?

JULIE.

A sa gaîté donnant un libre essor,
Elle a promis là-bas, dans son audace extrême,
De vous faire signer son contrat à vous-même.

DAMIS.

Ah ! parbleu ! volontiers.

JULIE.

Non, ne le signez pas ;
Car j'ai surpris mon pere, il lui disoit tout bas :
« Si vous gagnez sur lui qu'il signe, à la bonne heure,
» Le contrat sera bon : je consens qu'il demeure ;
» Mais s'il ne signe point, marché nul. »

DAMIS.

C'est de moi
Que dépend son contrat ? Je le signe.

JULIE.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Je le signe.

LISETTE.

Fort bien !

DAMIS, *à Julie.*

C'est une affaire faite ;
Voudrez-vous me cacher ce que m'a dit Lisette,
Sa noirceur, sa gaîté, ses bons mots ?

JULIE.

Non, vraiment.
Mais pouvant empêcher son établissement...

DAMIS, *l'interrompant.*

Moi, l'empêcher ?

LISETTE.

Fi donc !

DAMIS, *à Julie.*

Je triomphe, au contraire...

La voici.

LISETTE.

Signez vîte et terminez l'affaire.

SCENE XV.

LISETTE, LUCILE, DAMIS, JULIE.

LUCILE, *à Damis.*

Peut-être savez-vous ?...

DAMIS, *l'interrompant.*

Oui, oui, l'on m'a tout dit.

Je brûle que mon seing confirme cet écrit.

LUCILE.

Je n'osois me flatter...

DAMIS, *l'interrompant.*

Oh! flattez vous, Madame.

Depuis assez long-tems tout le monde me blâme;

Vous ne vous plaindrez plus de mon entêtement.

Donnez-moi ce contrat.

JULIE.

Eh! mon frere, un moment!

DAMIS.

Non, ma sœur.

LISETTE, *à Julie.*

C'est bien fait. Voulez-vous qu'il endure?...

DAMIS, *à Lucile.*

Donnez.

JULIE.

Vous la perdez par votre signature!

DAMIS.

Oui; mais, si je la perds, elle me perd aussi.
La suite fera voir qui perd le plus ici.
Elle aura beau chercher, jamais cœur si fidele
D'un amour aussi fort ne brûlera pour elle.
Mon défaut, tant blâmé, mon seul entêtement
Auroit été, ma sœur, de l'aimer constamment;
Mon obstination, dont se plaint la parjure,
De mon amour pour elle eût été la mesure.
Chacun de ses regards augmentant mon ardeur,
Rien ne m'eût été cher auprès de son bonheur:
Le moindre de ses vœux m'eût-il coûté la vie....
Ma sœur, n'en parlons plus.

LUCILE.

Je vous en remercie.

JULIE.

Remportez ce contrat.

DAMIS.

Non; je le signerai.

LUCILE.

Mon bonheur en dépend.

DAMIS, *à Julie.*

Son bonheur.... j'en mourrai!
Son bonheur!

LUCILE.

Oui, vraiment.

DAMIS.

Tant de sang-froid m'indigne !
Donnez-moi.

LUCILE.

Si pourtant....

DAMIS, *l'interrompant.*

Non, perfide ! je signe....
Oui, je signe, infidelle ! et je signe deux fois,
Pour vous montrer combien j'approuve votre choix.

LUCILE, *froidement, emportant le contrat et allant le montrer à M. Damis et à Céphise, qui paroissent.*

Une seule eût suffi.

DAMIS, *à Julie.*

Ma sœur, elle me laisse.
Je n'en puis plus !

JULIE.

Quoi donc !

DAMIS.

Qu'ai-je fait ? la traîtresse !
Je me meurs !

SCENE XVI

SCENE XVI et derniere.

LISETTE, CÉPHISE, DAMIS, M. DAMIS, LUCILE, JULIE.

M. DAMIS, *à Lucile.*

Oui, Lucile, oui, je suis satisfait :
Je l'ai dit, le contrat aura son plein effet.

DAMIS, *courant à son pere.*

Donnez-moi donc la mort, s'il faut qu'il s'exécute !

M. DAMIS.

Quoi ! n'as-tu pas signé ? Quelle est cette dispute ?

DAMIS.

Il est vrai. La perfide en me poussant à bout,
En m'obstinant sans fin, m'a fait souscrire à tout ;
Mais c'est ma propre mort que j'ai signé, mon pere :
Votre hymen, s'il se fait, me la rend nécessaire ;
Je mourrai devant vous de honte et de douleur
D'avoir souscrit moi-même à mon propre malheur !

M. DAMIS.

Mais pourquoi signois-tu ? car Julie et Lucile
T'ont dit que ce contrat devenoit inutile
Si tu n'y souscrivois.

DAMIS.

Eh ! oui, l'on m'a tout dit.

Que voulez-vous ? l'amour, la fureur, le dépit,
Que sais je ? mon maudit entêtement, peut-être,
Ont fait que de ma main je n'ai pas été maître.
Mais comptez que ma mort va finir ce débat
Si je vois subsister ce malheureux contrat.

M. DAMIS.

Ce contrat te tient bien au cœur....

DAMIS.

Je le déteste !

M. DAMIS.

Je ne devinois pas qu'il te fût si funeste....
Mais, pourvu que Lucile y veuille consentir,
Puisqu'il te déplaît tant, il faut l'anéantir.

DAMIS.

Ah ! c'est vraiment par vous que votre fils respire.
Donnez-moi ce maudit contrat, je le déchire.

LUCILE.

Non, s'il vous plaît, Monsieur.

DAMIS.

Mon pere le veut bien ?

LUCILE.

Mais, Monsieur !

DAMIS.

Donnez-moi.

LUCILE.

Non, il n'en sera rien.

DAMIS, *se jettant à genoux.*

Lucile, à vos genoux, j'attends ma destinée !

LUCILE.

Non, ce contrat est bon... Oh ! je suis obstinée !

DAMIS, *se relevant, à son pere.*

Ah ! mon pere, aidez-moi ; j'ose vous implorer !

M. DAMIS.

Bourreau ! c'est ton contrat que tu veux déchirer.

DAMIS.

Mon contrat, se peut-il ? mon contrat ?

JULIE.

Oui, lui-même.

M. DAMIS, *à son fils.*

De ton entêtement vois la fureur extrême :
Tu signes contre toi !

LUCILE, *à M. Damis.*

Vous me l'avez promis,
Rappellez vos bontés, épargnez votre fils !

JULIE, *à Damis.*

Oui, Lucile a tout fait ; si vous saviez, mon frere,
Comme elle a su toucher et sa tante, et mon pere !

LISETTE, *à Damis.*

Oh ! sans elle, ma foi ! vous ne teniez plus rien ;
Tout étoit contre vous, vous le méritiez bien.
De ce petit détour elle a fourni l'idée :
Il vengeoit tout le monde, et nous l'avons aidée.

DAMIS.

Je dois tout à Lucile !... Ah ! mon cœur pénétré
Ne veut sentir, penser désormais qu'à son gré.

Soumis à ses conseils, complaisant pour les vôtres,
Je saurai respecter les sentimens des autres.
Assez de mon humeur l'opiniâtreté
M'a rendu le fléau de la société.
(*A Lucile.*)
Je veux que ma douceur à la vôtre réponde;
C'est la seule vertu qui plaise à tout le monde.

LISETTE.

Enfin, pour le moment, les voilà tous d'accord.
Il se dit corrigé; mais, moi, j'en doute fort.
Une femme pourtant est son plus sûr remede,
Si têtu qu'il puisse être, il faudra bien qu'il cede.

FIN.

LE RETOUR DE MARS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT,

PAR DE LA NOUE;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Décembre 1735.

PERSONNAGES.

MARS.

VÉNUS.

L'AMOUR.

TROUPE D'AMOURS.

LA FIDÉLITÉ.

APOLLON.

MERCURE.

THÉMIS.

PLUTUS.

LES JEUX.

LES PLAISIRS.

ARLEQUIN.

UN CHANTEUR.

La Scene est à Cythere.

LE RETOUR DE MARS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

NON, je ne conçois point de plus cruel martyre
Que de vivre sous votre empire.

LA FIDÉLITÉ.

La Déesse de la Beauté
Soumise à la Fidélité !
En bonne foi, Vénus, vous voulez rire ?

VÉNUS.

Vous plaisantez encor !

LA FIDÉLITÉ.

Je ne dirai plus rien.

VÉNUS.

Vous m'ennuyez.

LA FIDÉLITÉ.

Je le sais bien :
D'aujourd'hui, cependant, vous m'avez rappelée.

VÉNUS.

Et je voudrois déja vous avoir exilée.
Une Belle avec vous est toujours en procès.

LA FIDÉLITÉ.

Hélas ! j'ai beau plaider, je ne gagne jamais.
Sans raison, toutefois, vous me grondez, Déesse.
Le jour que Mars partit, rappelons-nous les faits,
Dans ces tendres momens que, rassemblant ses traits,
L'Amour dans un adieu confond avec adresse
Et sa rigueur et ses bienfaits;
Lorsqu'épuisant la plus vive tendresse
Deux cœurs ne craignent plus que la fin d'une ivresse,
Qui malgré de tendres regrets,
S'échappe et fuit avec vîtesse;
Quand l'aimable essaim des Plaisirs,
Indigens dans leur abondance,
Plus vifs par leur prochaine absence,
Sont prêts à s'envoler sur l'aile des soupirs;
Dans ces tendres momens vous m'avez appelée:
« Allez, dîtes-vous à Mars,
» Emmenez des Amours la troupe désolée:
» A l'abri de vos étendarts
» Qu'ils vous suivent dans les hasards.
» Pendant votre absence cruelle,
» Voilà ma compagne éternelle:
» Partez, pressez votre retour. »
Mars partit, emmena l'Amour;
Je restai près de vous ... combien de tems, Déesse?...
Le premier jour on m'embrassa;
.. Le second mon abord glaça,

Et le troisieme on me chassa.
L'histoire est vraie ; elle vous blesse ?

VÉNUS.

Elle me blesse, j'en conviens.
Et voilà les beaux entretiens
Qui vous font tant aimer des Belles ;
Vos cris, vos plaintes éternelles
Ont toujours fait détester vos liens.

LA FIDÉLITÉ.

Toujours ! non ; et j'ai vu ma puissance affermie
Faire le charme de la vie.
Jadis compagne de l'Amour,
Ses sujets et les miens ne formoient qu'une Cour ;
De nos États communs je réglois l'harmonie,
Avec prudence, avec économie,
De ses aimables dons je versois la douceur ;
Ce que l'amant gagnoit sur l'amante ravie
Étoit toujours salaire, étoit toujours faveur.
Par de nouveaux desirs augmentée et nourrie,
Sa flamme par le tems n'étoit point amortie.
Près du temple de la Beauté,
Long-tems, avec un œil avide,
Contraint dans sa témérité,
Voltigeoit le Plaisir, aujourd'hui moins timide ;
Long-tems exclus il gémissoit.
Privé de son aile perfide
Je l'admettois ; il se fixoit :
Par mes soins il rajeunissoit.
Il n'étoit point alors de légere piqûre.
Je conduisois d'une main sûre

Tous les traits que l'Amour lançoit,
Et de deux cœurs qu'il unissoit
J'éternisois la profonde blessure.

VÉNUS.

Ce portrait, Déesse, est flatté:
On chercheroit en vain les douceurs qu'il rassemble;
Pour en faire un qui vous ressemble
Interrogeons la Vérité.
Incommode autant qu'ennuyeuse,
Tyrannisant un triste cœur,
La passion la plus joyeuse
Par vous dégénere en langueur.
Dans votre sombre pruderie,
Habile à tout empoisonner,
L'enjoûment séducteur, l'aimable étourderie,
Un seul grain de coquetterie,
Sont des crimes chez vous qu'on ne peut pardonner.
A vos côtés ont pris séance
Le respect timide et muet,
Le devoir imposant, le scrupule inquiet,
L'insipide persévérance,
L'ennui, le dégoût, l'indolence,
L'offensante satiété
Et la triste uniformité:
Pour la laideur, pour la vieillesse,
Gardez vos plaisirs peu touchans.
Vrai partage de la jeunesse,
L'inconstance a les siens plus doux et plus piquans.

LA FIDÉLITÉ.

De la Beauté qui me chasse

Le pouvoir est passager;
La honte saisit ma place,
Le remords sait me venger.

VÉNUS.

Bon ! vous chasser ! Qui songe à vous exclure ?
Quelle amante jamais a formé le dessein
De devenir inconstante et parjure ?
Le hasard fournit l'aventure;
Votre foiblesse en avance la fin.
Mais ne disputons plus, de grace.
En faveur du Dieu des combats,
Auprès de moi reprenez votre place....
A son retour s'il ne vous trouvoit pas....
Il est d'une humeur peu tranquille,
D'un emportement inutile
Je veux éviter le fracas.
Pendant l'été, la trompette guerriere
A guidé loin de moi les Amours éperdus;
Abandonnée et solitaire,
Pour m'égayer un peu, j'ai reçu dans Cythere
Thémis, Apollon et Plutus;
Mais, voyez mon malheur, Déesse,
En introduisant la richesse,
Plutus avoit oublié net
Le goût et la délicatesse !
Sous les replis de sa robe traîtresse,
Thémis nous apporta l'ennui, la sécheresse,
Échappés de son cabinet;
Et, pour achever mon martyre,
Apollon vint sans la satyre !

LA FIDÉLITÉ.

Mais, s'ils vous ennuyoient, pourquoi jusqu'à ce jour
Sont-ils restés dans votre Cour ?

VÉNUS.

Les chasser c'eût été me montrer trop sévere,
Car enfin ce sont des amans ;
Et, fussent-ils sans agrémens,
Leur perte n'est jamais légere.

LA FIDÉLITÉ.

Je ne sais comment Mars recevra tout ceci.

VÉNUS.

Taisons-nous, Thémis vient ici.

SCENE II.

THÉMIS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

THÉMIS.

On dit que Mars arrive de l'armée ?

VÉNUS.

Oui, si j'en crois la Renommée.

THÉMIS.

Aujourd'hui ?

VÉNUS.

Je le crois.

THÉMIS.

Adieu, belle Vénus.

VÉNUS.

Quoi ! si-tôt ?

THÉMIS, *voulant s'en aller.*

Ne m'arrêtez plus,
Il est tems que je me retire.

VÉNUS, *la retenant.*

Écoutez donc, on a quelque chose à vous dire...
Eh ! bien, qu'avez-vous fait du Seigneur Apollon ?
Vous quittez ma Cour l'un et l'autre ;
Qu'il vous donne son cœur, qu'il reçoive le vôtre.
Vous êtes fille, il est garçon :
Vous auriez dû déja faire ce mariage.

THÉMIS.

Apollon et Thémis ! le plaisant assemblage !

VÉNUS.

Eh ! mais, Déesse, pourquoi non ?
Il est entre vous deux certaine convenance.

THÉMIS.

De la convenance entre nous !
Eh ! de grace, où la trouvez-vous ?
C'est un fou, plein de pétulance,
Sans gravité, sans consistance,
Dont l'esprit libertin voltige incessamment
Sur des riens, dont il fait son subtil aliment :
Tête sans poids, cervelle sans prudence.
Il parcourt, en moins d'un moment,
Des flots, des airs l'espace immense ;
Il s'éleve, il tombe, il s'élance
Au gré du caprice et du vent.
Il feroit beau le voir, dans son extravagance,

Prononcer de mon tribunal
Une sentence en madrigal!...
Adieu, je vais dans mon domaine
Rassembler mes sujets épars.

VÉNUS.

Mais pourquoi donc fuyez-vous Mars?
D'où vous peut venir tant de haine?

THÉMIS.

C'est un petit brutal, qui, sans ménagement,
Brusque souvent mon caractere;
Ses sujets et les miens s'accordent rarement.
Il prétend que tout cede à son audace altiere.
Près des Belles, sur-tout, Mars et ses favoris
Nous poursuivent avec outrance.
Vénus, je soutiens que mes fils
Doivent sur ses enfans avoir la préférence.

VÉNUS.

Dans mes États ce point est contesté.

THÉMIS.

On dit que Mars est estimable:
Je le crois; mais, en vérité,
J'ignore ce que la Beauté
Peut en lui découvrir d'aimable;
Dans le portrait qu'Apollon m'en a fait
Je ne l'ai trouvé qu'effroyable.
Je l'ai retenu, trait pour trait;
Écoutez s'il est véritable.
Loin devant lui la farouche Terreur,
D'un bras sanglant, d'une voix menaçante
Chasse la Peur et la froide Épouvante.

Plus près du Dieu l'intrépide Valeur,
Le glaive haut, l'œil fier, l'ame rassise,
Porte en tous lieux la mort qu'elle méprise.
Du char d'acier, chef d'œuvre de Vulcain,
L'Activité tient les rênes en main.
Fiers tourbillons, ses coursiers indomptables
Sement au loin des feux inévitables;
Le Dieu terrible, environné d'éclairs,
Brise, en passant, les sceptres, les couronnes,
Frappe les Rois, écrasés sous leurs trônes;
Lance la foudre, ébranle l'univers,
Et fait trembler Pluton en peuplant les enfers.

VÉNUS.

Oui, tel il est dans sa colere,
Tels sont ses généreux enfans;
Mais quand à la Beauté les fripons veulent plaire,
Ah! Déesse, qu'ils sont charmans!
Heureux s'ils n'étoient inconstans;
Plus heureux s'ils pouvoient se taire!

THÉMIS.

Et les miens donc? ah! qu'ils sont doux!

VÉNUS.

Oui, vos jeunes sujets sont tous petits bijoux.
Auprès d'une Beauté qu'ils plaident bien leur cause!
Regards poupins, tons précieux,
Discours musqués, tout distillans d'eau rose;
Tout en eux satisfait et l'oreille et les yeux.
Grasseyant avec art, riant par habitude,
Gesticulant avec étude;
Esprits légers, à railler inclinés,

Esprits clinquans, tout à jour façonnés,
Le sémillant papillonnage,
L'éloquent petit badinage;
Que de soins! quelle propreté!
Quel teint mignard! quelle peau douce et fine!
Joignez-y la mouche assassine,
Un jeune Sénateur est presque une Beauté.

THÉMIS.

En effet rien n'est plus aimable.
Je vois avec ravissement
Que la Beauté leur devient favorable;
Pour vous remercier d'un portrait si galant,
Pendant la campagne future
Vous en aurez chez vous bon nombre, je vous jure.

VÉNUS.

Eh! non, je peins *gratis*.

(*Thémis sort.*)

SCENE III.

LA FIDÉLITÉ, VÉNUS.

LA FIDÉLITÉ.

AH! Déesse! voici
Mon plus implacable ennemi.

VÉNUS.

Eh! qui donc?

LA FIDÉLITÉ.

LA FIDÉLITÉ.
C'est Plutus.

VÉNUS.
Ah ! vous êtes perdue.

LA FIDÉLITÉ.
Soumettez-vous toute entiere à mes loix ;
Jurez-le moi, sa force est confondue.

VÉNUS.
Hélas ! je l'ai juré cent fois,
Et j'ai cent fois été vaincue.

LA FIDÉLITÉ.
Il vient.... Un peu de fermeté.

SCENE IV.

PLUTUS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

PLUTUS, *à Vénus.*

AH ! je vous trouve en compagnie !
Pourquoi donc cette nouveauté ?
(*A la Fidélité.*)
Ma bonne, laissez-nous, de grace ! en liberté;
Délogeons, le *trio* m'ennuie.

LA FIDÉLITÉ.
Plutus et ses enfans sont sans cérémonie.
Me connois-tu ?

PLUTUS.
Moi ? non, en vérité,

Et n'en ai même aucune envie....
Allons, allons, sans compliment,
Sors vîte.... Attendez donc.... Je rappelle en mon ame....
C'est la Fidélité.... C'est elle assurément....
(*A Vénus.*)
Eh! que faites-vous donc ici de cette femme ?

VÉNUS.

Plutus....

LA FIDÉLITÉ.

Point de discours, foible Divinité ;
Devant Plutus la Beauté doit se taire,
Pour ne laisser parler que la Fidélité ;
C'est le moyen de s'en défaire.

PLUTUS, *à Vénus.*

Qui diable eût deviné qu'elle étoit en ces lieux ?

LA FIDÉLITÉ.

Tu ne me connois pas !

PLUTUS.

Moi ? chez plus d'une belle
J'ai vu jadis ton fantôme ennuyeux ;
Mais il s'offre aujourd'hui rarement à mes yeux.

LA FIDÉLITÉ.

Que viens-tu faire ici ?

PLUTUS.

La demande est nouvelle !
Ce que je fais par-tout ; donner, pour recevoir.

LA FIDÉLITÉ.

Va, sors ; on ne veut plus te voir.

PLUTUS, *à Vénus.*

On ne veut plus me voir, dit-elle ?...

(*A la Fidélité.*)

Tais-toi, babillarde éternelle!
Nous savons jusqu'où va ton fragile pouvoir.
Sur terre, ardens à te détruire,
Mes sujets ont su m'en instruire.
Subalternes commis, d'auprès de la Beauté
Tu les exclus, avec fierté?
Sur eux je jette un œil de pere;
Ils percent les degrés. Soustraits à tes rigueurs,
De tems en tems, ils voguent à Cythere.
Toujours chiffrant, nombrant, les voilà directeurs.
Contre toi, dans l'instant, éclate leur colere.
Tu les fuis en tous lieux, par-tout ils sont vainqueurs;
Et si je voulois, moi, j'obtiendrois tes faveurs.

LA FIDÉLITÉ.

Tes enfans t'ont flatté d'un triomphe facile:
Je reconnois leur vanité.
Sur la terre, Plutus, tout n'est pas infecté:
Il est encor plus d'un asyle,
Où mon pouvoir est respecté.
Il est des Beautés mortelles,
Tendres autant que fidelles,
Au-dessus de tes efforts;
Leur cœur, à mes loix docile,
Dédaigne l'appas servile
De tes immenses trésors.
Je connois leur petit nombre,
Et je couvre de mon ombre
Leurs plaisirs et leurs transports.

PLUTUS.

Ne diroit-on pas, à t'entendre,
Que sur terre on m'a revêtu
D'un pouvoir qui ne m'est pas dû?
Que je suis un tyran dont on doit se défendre?
Qu'est-ce, sans moi, que la Beauté?
Un flambeau, fumant, sans clarté,
Une étoile obscurcie, une fleur ignorée,
Sous l'humble buisson enterrée.
Seul j'en connois et rehausse le prix.
Au feu des yeux d'une brune piquante
J'allume du rubis le vivant incarnat;
Du diamant je brillante l'éclat.
J'unis, d'une main savante,
Sur de somptueux habits,
L'or et la perle innocente
Au superbe coloris
De la fleur la plus brillante;
Ajustemens et traits par moi sont assortis.
Pour conserver cette beauté chérie,
Seul, je dispense les secours.
L'astre brûlant seche-t-il la prairie?
Des bois j'ombrage les détours.
L'aquilon glace-t-il la plaine refroidie?
Sous un lambris doré j'échauffe les Amours.
J'écarte les chagrins sinistres;
Je conduis l'embonpoint sur les pas de Comus;
J'ouvre les celliers de Bacchus,
Et les Plaisirs sont mes ministres.

LA FIDÉLITÉ.

De ton pouvoir voilà l'éloge fait:
Faisons celui de ta personne.
Premiérement....

PLUTUS.

Tout beau, ma bonne,
Si je suis curieux de me voir en portrait,
J'ai des Peintres en abondance;
Et j'ai déja choisi, pour me tirer au net,
Un bâtard d'Apollon, que j'ai payé d'avance.

LA FIDÉLITÉ.

En attendant, laisse-nous en repos.

PLUTUS.

Tête à tête à Venus je veux dire deux mots.
Tiens, prends ce diamant, et laisse-moi tranquille.

LA FIDÉLITÉ.

Garde de m'approcher!

PLUTUS.

Ah! duegne indocile!....

(*A Vénus.*)

Quoi! Vénus, à vos yeux je serai mal mené,
Comme un sous-traitant ruiné?

VÉNUS.

Mais, Plutus, ce n'est pas ma faute....

(*A la Fidélité.*)

Vous le traitez aussi d'une façon trop haute;
Il ne reviendra plus.

LA FIDÉLITÉ.

Vous le plaignez encor?

PLUTUS, *à part.*

Lançons-lui notre fleche d'or....
Fleche universelle et puissante,
Arme, doublement tranchante,
Tu sais porter des coups infaillibles et sûrs;
Seul mobile de la terre,
Tu ramenes la paix, tu suscites la guerre,
Tu perces les rochers, tu renverses les murs:
Possesseur de qui te possede,
A ton éclat, à ta force tout cede:
Par toi l'Hymen allume son flambeau,
Par toi Thémis écarte son bandeau,
Par toi la Vertu sommeille,
Par toi la Beauté s'éveille:
Pour vaincre Danaé Jupiter t'emprunta;
Pour soumettre Daphné Phœbus te souhaita.
Sois-moi secourable et fidelle,
Passe par le cœur de ma Belle,
Et va percer cette Mégere-là.

(Il lance une fleche à la Fidélité, et ne l'atteint pas.)

LA FIDÉLITÉ.

Ta fleche est sans effet; apprends à me connoître:
Porte ailleurs ta honte et tes pas.
Quand d'un cœur tu te rends le maître,
Ou j'y suis languissante, ou bien je n'y suis pas.

VÉNUS.

Fidélité, votre victoire est belle,
Et nouvelle....

(*A Plutus.*)

J'ai résisté, Plutus, et je ressens
Qu'il est bien glorieux d'avoir été fidelle;
Mais qu'il est mal-aisé de l'être bien long-tems !

LA FIDÉLITÉ, *à Plutus.*

D'un instant seulement j'ai hâté ta défaite :
Mars revient; songe à la retraite.

PLUTUS, *ramassant sa fleche, et voulant s'en aller.*

Adieu.

SCENE V.

APOLLON, PLUTUS, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

APOLLON, *ironiquement, à Plutus.*

SEIGNEUR Plutus, quoi ! comme un exilé,
Vous fuyez la Cour de Cythere?
Arrêtez donc.

PLUTUS.

Redoute ma colere,
Fade rimeur, pédant doublé !
Ne sauras-tu jamais qu'ennuyer et déplaire ?

APOLLON.

Ah ! je vois d'où naît ton chagrin.
Mars revient aujourd'hui; l'aventure est cruelle !
Tiens-toi clos et couvert jusqu'au printems prochain;

Tes favoris, chez plus d'une mortelle,
Ont bien l'air d'essuyer un semblable destin.

PLUTUS.

Railleur glacé, caustique impitoyable,
Tu ris du revers qui m'accable !
Tremble ; tu vas avoir ton tour ;
Et, de plus, je jure en ce jour
De conserver une haine immortelle
Pour tes Muses, pour toi, pour toute ta séquelle.
Tes enfans amaigris m'imploreront en vain ;
J'aurai pour eux le cœur d'airain :
Dans les bras de la faim cruelle
Aujourd'hui pour jamais je fixe leur destin ;
Jusques sur le plus vil faquin
Je verserai plutôt ma prodigue abondance
Que d'arracher à l'indigence
Ton élève le plus divin.

APOLLON.

Le goût saura sauver les bons de ta vengeance ;
J'abandonne le reste à ton courroux mutin.

(*Plutus sort.*)

SCENE VI.

APOLLON, VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

APOLLON, *à Vénus.*

Reine des cœurs, Beauté puissante,
Voyez rassembler votre Cour ;
Je ramene les Jeux dans ce brillant séjour.
Mars et sa troupe florissante
Y conduiront bientôt l'Amour.
Impatient de revoir tant de charmes,
Il vole vers ces lieux, guidé par ses desirs ;
Quelqu'amour qu'on ait pour les armes,
On quitte sans regret le séjour des alarmes,
Pour arriver au séjour des Plaisirs.

VÉNUS.

Je connois Apollon à ce trait de prudence.
A la faveur des plaisirs qu'il dispense,
Il veut rester auprès de nous.

LA FIDÉLITÉ.

Eh ! bien, Mars n'en est point jaloux.

VÉNUS.

Mars ne le connoît pas. C'est un fin hypocrite,
Dont la tendresse parasite,
Tournant sans cesse auprès d'une Beauté,
Goûte souvent un mêts pour un autre apprêté.
Sur vingt tons différens il sait monter sa lyre,

Il anime, éleve, attendrit,
Il échauffe le cœur, il entraîne l'esprit,
Par la douceur des accens qu'il en tire.
Là, dans le tête à tête, en ses vivans portraits,
D'un pinceau délicat il emprunte la touche,
Déguise la raison sous un air moins farouche,
Prête à la volupté les plus rians attraits;
L'expression est dans ses traits,
La séduction dans sa bouche.

LA FIDÉLITÉ.

Est-ce Apollon que vous peignez, Vénus?
A ce portrait je ne le connois plus.

APOLLON.

Sujet zélé de votre Empire,
A regret je l'ai vu détruire.
Je vous aime toujours; vous le savez. Jadis
Aux pieds d'une Beauté, respectueux, soumis,
Tendre, délicat et fidele,
Je nourrissois une flamme éternelle.
Pour arriver au séjour enchanteur
Que le Plaisir de loin offroit à ma constance,
Je ne savois que la route du cœur:
J'attaquois de ce cœur la fiere résistance
Par l'assemblage scrupuleux
De mille soins, de mille vœux,
De mille soupirs, tout de feux;
Mais quelle étoit ma récompense?
Jouet d'une inflexible et constante rigueur,
J'emportois, pénétré de rage et de douleur,
Le mépris insultant, la mordante ironie,

Le dégoût et la raillerie.
J'ai vu d'autres chemins ouverts,
Ainsi que la Beauté, j'ai changé de méthode,
Elle est plus courte, plus commode;
Je la méprise, et je m'en sers.

LA FIDÉLITÉ.

Apollon devient petit-maître!
Je meurs, si j'y puis rien connoître.

VÉNUS.

Il s'est moqué de Plutus exilé;
Mais à son tour il faut qu'il sorte,
Et qu'il sorte bien querellé.

APOLLON.

Toutes deux contre moi! la partie est trop forte!...
Mars revient aujourd'hui, je cede, sans aigreur.
Sous l'étendart de la France
Il conduisoit la Vaillance,
La Victoire et la Terreur;
Effrayé de leur présence,
L'ennemi, dans le silence,
A respecté son vainqueur.
Je cours de mes sujets renouveller l'ardeur;
Je veux à leurs travaux que la Beauté préside.
De leurs succès je veux qu'elle décide;
Et je promets de n'inspirer
Que ceux qui pour lui plaire oseront m'implorer.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

VÉNUS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

Mars et moi, nous l'aimons, Déesse;
Il nous amuse et nous instruit.

LA FIDÉLITÉ.

C'en est fait, pour jamais mon pouvoir est détruit:
J'ai tout perdu, jusqu'au Dieu du Permesse.

SCENE VIII.

L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, *qui le soutiennent*; LA FIDÉLITÉ, VÉNUS.

VÉNUS.

Que vois-je?.... C'est mon fils!.... Qu'il est foible, grands Dieux!....
Il se meurt .... Ah! faut-il qu'il expire à mes yeux?....
Fidélité, je vous en prie,
Aidez-moi donc à lui rendre la vie.

LA FIDÉLITÉ, *à l'Amour.*

Ne sois point sourd aux cris de la Fidélité;
Amour, c'est ma voix qui t'appelle....
(*A Vénus.*)
Il renaît,... Connoissez ma puissance immortelle.

L'AMOUR,

L'AMOUR, *ouvrant les yeux.*

La Fidélité !.... La Beauté !
L'Amour ne peut mourir quand il vous trouve ensemble;
Mais rarement il vous rassemble.
(*A Vénus.*)
Ma mere !

VÉNUS.

Eh ! bien ?

L'AMOUR.

Ma mere !

VÉNUS.

Eh! bien, mon fils.

L'AMOUR.

Ne m'envoyez plus à la guerre.
Voyez l'état où Mars m'a mis.
Laissez-moi, comme à l'ordinaire,
En tapinois, et sans éclat,
La campagne prochaine arborer le rabat:
J'y ferai bien mieux mes affaires.

VÉNUS.

Mais qu'avez-vous fait de vos freres ?

L'AMOUR.

Nous partîmes trois mille, et, par un triste sort,
Nous revenons dix-sept, tous malades à mort.

VÉNUS.

Dix-sept ! O Ciel ! dix-sept ! Qu'est devenu le reste?

L'AMOUR.

Tout a senti les coups d'une absence funeste.
Les uns sont morts; d'autres, plus libertins,
Ont déserté sur les chemins.

En partant de ces lieux, sous diverses brigades,
Chef habile, j'avois rangé mes camarades;
Tous frais, luisans, potelés, biens nourris,
Tels qu'on les voit folâtrer dans Paris.
Tous brûloient de me suivre, et leur bouillante audace
Bravoit, dans sa fiere menace,
Le tems, l'absence et la langueur.
(*Pleurant.*)
Inutile fierté! trop fugitive ardeur!
J'ai vu périr ma troupe entiere.
De l'oubli le vent nébuleux
En renverse plusieurs la tête la premiere;
Tel, en courant la poste, a perdu la lumiere,
Tel reçoit son congé dans un hameau bourbeux,
Tel autre expire de foiblesse,
Aux pieds de la premiere hôtesse.

VÉNUS.

Ne pleurez plus, mon fils; modérez vos transports:
Si les Amours, si vos freres sont morts,
Sachez que bientôt de leurs cendres
Il en renaîtra de plus tendres,
Qui jureront d'être à jamais constans.

L'AMOUR.

Ma mere, pour les croire attendons le printems.
Je vous épargne, hélas! la moitié de l'histoire
Des maux que nous avons soufferts,
La Fatigue, en son humeur noire,
Nous laissoit au fond des déserts;
La Gloire nous mettoit aux fers,
Et Bacchus nous crevoit de boire.
Je n'y pense point sans frémir;

Avec Mars, avec ses éleves,
Les Amours n'ont ni paix, ni treves.
A leur retour, loin de les accueillir,
Les Belles, sans pitié, les devroient tous bannir :
Elles n'en feront rien ; les traîtres sont aimables !

LA FIDÉLITÉ.

Et les Belles sont traitables ?

VÉNUS, *à l'Amour.*

Prenez des sentimens plus doux....
Mais de la part de Mars qu'avez-vous à me dire ?

L'AMOUR.

Ah ! pourquoi m'interrogez-vous ?

VÉNUS.

Quoi donc ! a-t-il abjuré mon empire ?

L'AMOUR.

Oublions le passé, bientôt il vous verra :
Croyez, à son retour, tout ce qu'il vous dira.
Dans un détail qui lui peut nuire
Ma douleur contre lui vient de s'émanciper ;
Mais si vous ne voulez tout-à-fait me détruire,
Ma mere, laissez-vous tromper.

VÉNUS, *à la Fidélité.*

Plaignez-vous donc encor des Belles,
Chicaneuse Divinité !
Mon fils est bien plus maltraité
Par les amans que vous par elles.

LA FIDÉLITÉ.

De prétexte jamais les Belles n'ont manqué :
Ou c'est aujourd'hui par vengeance
Que leur cœur est revendiqué,

Ou ce sera demain par inconstance ;
Un jour en fait la différence.

L'AMOUR.

Voilà votre éternel jargon.
Toujours entre vous deux la dispute foisonne ;
Je juge, et je soutiens mon jugement fort bon,
Que tout amant est un fripon,
Et toute amante une friponne :
Demandez ? aujourd'hui l'on s'aime sur ce ton.

LA FIDÉLITÉ, *à Vénus.*

Avant-coureur de bon augure,
Tenez voici déja Mercure....
Bientôt nous aurons votre amant.

SCENE IX.

MERCURE, VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ.

VÉNUS.

Que fait Mars ?

MERCURE.

Mars vous fait ses complimens, Déesse.

VÉNUS.

Où l'avez-vous laissé ?

MERCURE.

Bien loin d'ici.

VÉNUS.

Comment !

N'est-il pas en chemin ?

MERCURE.

Oui, mais rien ne le presse.

VÉNUS.

Et pourquoi donc ne vient-il pas ?
L'hiver conduisant les frimats ...

MERCURE, *l'interrompant.*

Il est avec un peuple insupportable,
Qui se moque des almanachs ;
Toujours prêt à se battre, en été, sur le sable,
En plein hiver, sur le verglas.

VÉNUS.

Que ne les quitte-t-il ?

MERCURE.

Il les aime à la rage ;
Et même encor derniérement
Il a pris leur habillement ;
S'il n'étoit immortel, il ne seroit pas sage.
Fardeau lourd et déshonorant,
Son bouclier n'est plus qu'une inutile masse ;
En petit hausse-col brillant
Il a converti sa cuirasse,
Sa cotte-d'arme en juste-au-corps galant ;
Pour un chapeau coquet il a troqué son casque,
Chapeau qui tombe au moindre vent,
Contre la mort la défense est fantasque.
Oh ! la Prudence assurément
N'en a pas introduit l'usage :

Elle eût moins fait pour l'ornement,
Et moins hasardé le courage.

VÉNUS.

De tout tems cet habit m'a plu,
Mercure ; et j'ai l'ame ravie
Que Mars enfin l'ait revêtu.

MERCURE.

Aussi-tôt que vous l'aurez vu
Vous l'aimerez à la folie.
Il va, vient, court, boit, chante, rit ;
Pour chaque Belle il s'attendrit.
Dans son regard la vivacité brille,
Dans son geste le feu pétille :
Il est badin, sémillant, étourdi ;
Mais il n'en est que plus joli.

VÉNUS.

Eh ! quoi donc ! une absence, et si longue et si dure,
Ne lui peut arracher ni larmes, ni murmure !

MERCURE.

J'ai vu force vin répandu ;
De larmes je n'en ai point vu.

VÉNUS.

Que je vais le gronder !

L'AMOUR.

C'est fort bien fait, ma mere :
Querellez toujours la premiere.

(*On entend un bruit de guerre.*)

MERCURE.

Tenez, à ces sons éclatans,
Je gagerois que c'est lui.

VÉNUS.

Je l'attends.

MERCURE.

Je vais chez les mortels, où, bien mieux qu'à Cythere,
On récompense mes talens.
(*Il sort.*)

SCENE X.

VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ.

LA FIDÉLITÉ.

EH! Vénus, croyez-moi, point d'éclaircissemens.
Craignez vous-même sa colere.

SCENE XI.

MARS, *vêtu à la Françoise*; VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ.

MARS, *à Vénus, avec empressement.*

AH! je vous vois enfin, objet de tous mes feux,
Beauté digne de ma constance;
Souffrez que mes transports, augmentés par l'absence,
Par mille baisers amoureux....
(*Il veut lui baiser la main.*)

VÉNUS, *le repoussant.*

Doucement, s'il vous plaît, point tant de pétulance.

MARS, *essayant de nouveau à lui baiser la main.*

Quoi! vous me refusez, je pense!
Eh! fi donc, vous faites l'enfant.

VÉNUS, *le repoussant toujours.*

Encore une fois, doucement.

MARS.

Ah! ah! voici du neuf!.... Vous boudez donc, Déesse?
Peut-on vous demander pourquoi?

VÉNUS.

Parce que je vous hais. De grace, laissez-moi.

MARS.

Eh! bien, c'est assez, je vous laisse.

VÉNUS.

Méritez-vous, ingrat! d'être admis dans ma Cour?
Vous aviez emmené l'Amour;
En quel état l'avez-vous su réduire?
Cruel! s'il voit encor le jour,
C'est par moi seule qu'il respire.

MARS.

Quoi! ce n'est que cela? ma foi! vous avez tort:
Je voudrois, moi, que cet Amour fût mort.

VÉNUS.

Vous êtes un traître, un perfide!....
Si j'en croyois le transport qui me guide,
De ces lieux à jamais je saurois vous bannir.

MARS.

Vénus, point tant de violence;

Je serois fâché d'en sortir ;
Mais vous regretteriez bien vîte ma présence.

VÉNUS.

Eh ! que perdrois-je en vous ? un amant indiscret,
Prompt à jurer, plus prompt à trahir sa promesse ;
Promenant d'objet en objet
Une avide et vague tendresse ;
Esclave impérieux, qui, sans ménagement
Veut maîtriser sa souveraine ;
Dont la vivacité n'est qu'un emportement,
Que la nouveauté guide, et le plaisir entraîne ;
De l'encens le plus délicat
Rassasiant la Beauté qu'il adore,
Et l'immolant avec éclat,
Dès que son feu bruyant s'éclipse et s'évapore.

MARS.

Vous avez mis tous mes traits au grand jour :
Vous peignez à miracle !.... Oh ! çà, c'est donc mon tour.
(*A la Fidélité.*)
Fidélité, ma chere amie,
Un petit mot, je vous en prie.

VÉNUS, *intriguée.*

Que voulez-vous à la Fidélité ?

MARS.

Moins que rien.

VÉNUS.

Mais encore ?

MARS.

Un mot de vérité,
Un supplément pour votre éloge.

VÉNUS.

Je ne veux pas qu'on l'interroge.

MARS.

Elle est adorable, Vénus!

VÉNUS.

Vous plaisantez encore? Ah! sortez de Cythere,
Perfide! craignez ma colere.

MARS.

Qui? moi!

VÉNUS.

Sortez, vous dis-je, et ne revenez plus.

MARS.

Eh! bien, je sors.....Mais, le diable m'emporte,
J'étouffe l'Amour à la porte.

VÉNUS, *tendrement.*

Vous le pouvez, ingrat! brisez des nœuds si doux.

MARS, *d'un air piqué.*

Oui, c'est fort bien fait, plaignez-vous.
On est huit mois éloigné d'elle,
Huit mois à regretter un si cher entretien,
Huit mois triste, huit mois fidele:
On arrive, on vient, avec zele;
On veut prendre un baiser sur une main si belle,
Baiser qui ne lui coûte rien,
Et l'on est reçu comme un chien.
L'accueil est régalant, et la façon nouvelle!

VÉNUS.

Cruel ! vous voudriez que notre Amour fût mort ?

MARS.

Eh ! que vous importe son sort ?
Connoissez mieux votre puissance,
Et ne regrettez plus un Amour vieillissant,
Fatigué par huit mois d'absence,
Reste d'un feu presqu'éteint, languissant,
Qu'entretient avec nonchalance
Une morne persévérance,
Et qu'elle plaint en l'étouffant.
J'arrive, je vous vois, mon cœur vous rend les armes :
Je vous offre un Amour naissant,
Fils impétueux de vos charmes ;
Amour tout neuf, et d'autant plus pressant.
Aujourd'hui son flambeau s'allume,
De nouveaux feux il me consume,
Il me frappe d'un trait plus doux et plus perçant.
Un nouveau transport me possede ;
Ah ! souhaitons qu'aux pieds d'un objet ravissant
Un Amour meure à chaque instant,
Pourvu qu'à chaque instant un autre lui succede !....
Mais non, ingrate !.... il faut vous obéir,
De ces lieux à jamais vous m'ordonnez de fuir.
Vous le voulez.... je sors.

(*Il va pour sortir.*)

VÉNUS, *à l'Amour.*

Ah ! calmez sa colere !
Ramenez-le, mon fils, aux pieds de votre mere.

L'AMOUR, *à Vénus, lui ramenant Mars.*
Eh ! bien, finirons-nous ? regardez votre amant....
(A Mars.)
Vous, regardez la Reine de Cythere....
(A tous les deux.)
Vous souriez tous deux ? je n'ai plus rien à faire.

MARS, *à Vénus.*
Consentez-vous à mon éloignement ?

VÉNUS.
Pour vous, ingrat ! ma foiblesse m'étonne.
Je devrois vous punir.... mais non, je vous pardonne.

MARS.
A quel excès va sa bonté !
(Lui baisant la main.)
Donnez-moi cette main. Ceci vaut un traité.

VÉNUS.
Eh ! quoi ! vous badinez sans cesse ?

MARS.
C'est un don de l'habit que j'ai su revêtir.
En tout lieu chercher le plaisir,
Suivre Bacchus, bannir l'ivresse,
De tems en tems trahir une maîtresse,
En possédant éguiser le desir ;
N'écouter rien quand l'honneur presse,
Donner la mort en badinant,
La recevoir en plaisantant,
C'est la morale enchanteresse
Du peuple heureux dont j'ai pris l'ornement...
Mais, Vénus, votre Cour me paroît ténébreuse :
Qu'on s'aperçoive enfin que je suis de retour.

Rappellons

Rappellons dans ce beau séjour
Des Jeux et des Plaisirs la troupe paresseuse ;
C'est par eux seulement qu'auprès de la Beauté
Mars sait fixer l'Amour et la Fidélité.

SCENE XII et derniere.

MARS, VÉNUS, L'AMOUR, TROUPE D'AMOURS, LA FIDÉLITÉ, LES JEUX, LES PLAISIRS, ARLEQUIN, UN CHANTEUR.

LE CHANTEUR.

PRINTEMS, ne vante plus tes charmes :
De la tendre Beauté tu fais couler les pleurs ;
Ton retour importun est celui des alarmes.
Si-tôt que le Zéphyr vient caresser les fleurs,
Les fiers enfans de Mars dédaignent tes douceurs,
Quittent l'Amour, volent aux armes....
L'hiver est la saison aimable
Qui doit fixer tous vos desirs,
Beautés ; sa rigueur favorable
Ramene auprès de vous l'Amour et les plaisirs.

MARS, *chantant.*

Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant :
Sur l'ennemi, sur un objet charmant,
Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire.
En attaquant, en combattant,
Du triomphe on obtient la gloire ;

Sans valeur, sans combat, il n'est point de victoire
Pour le Guerrier, ni pour l'Amant.

L'AMOUR, *chantant.*

Des bienfaits que ma main dispense,
Beautés, la source est dans vos yeux :
L'Amour ne doit qu'à leur puissance
L'empire qu'il a sur les Dieux ;
Mais n'abusez point de vos armes,
D'un tendre amant partagez les desirs :
Un pouvoir acquis par les charmes
S'augmente encor par les plaisirs.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Comme un Zéphyr dans la plaine
Caresse de son haleine,
Toutes les fleurs d'alentour,
Du Guerrier, plus coquet encore,
Bientôt la flamme s'évapore :
Ne comptez point sur son retour.

VÉNUS.

Comme la rose nouvelle,
Que le Zéphyr, d'un coup d'aile,
Embellit et met au jour ;
Aussi brillante que la rose,
La Beauté passe, à peine éclose :
Ne comptez point sur son retour.

L'AMOUR.

Comme une abeille innocente
S'attache à la fleur naissante,
L'âge heureux fixe l'Amour;
Si-tôt que la fleur est séchée
Ailleurs il cherche la rosée :
Ne comptez point sur son retour.

LA FIDÉLITÉ.

Comme la neige brillante
Perd sa blancheur éclatante
Aux feux de l'astre du jour,
Par un nouvel amour détruite
La Fidélité prend la fuite :
Ne comptez point sur son retour.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Comme un passager sur l'onde,
Effrayé quand le vent gronde,
L'Auteur se trouve en ce jour.
Tremblant pour son premier voyage,
Il abordera sans orage,
Si vous approuvez son Retour.

FIN.

R Budel
29.5.97
£21.00